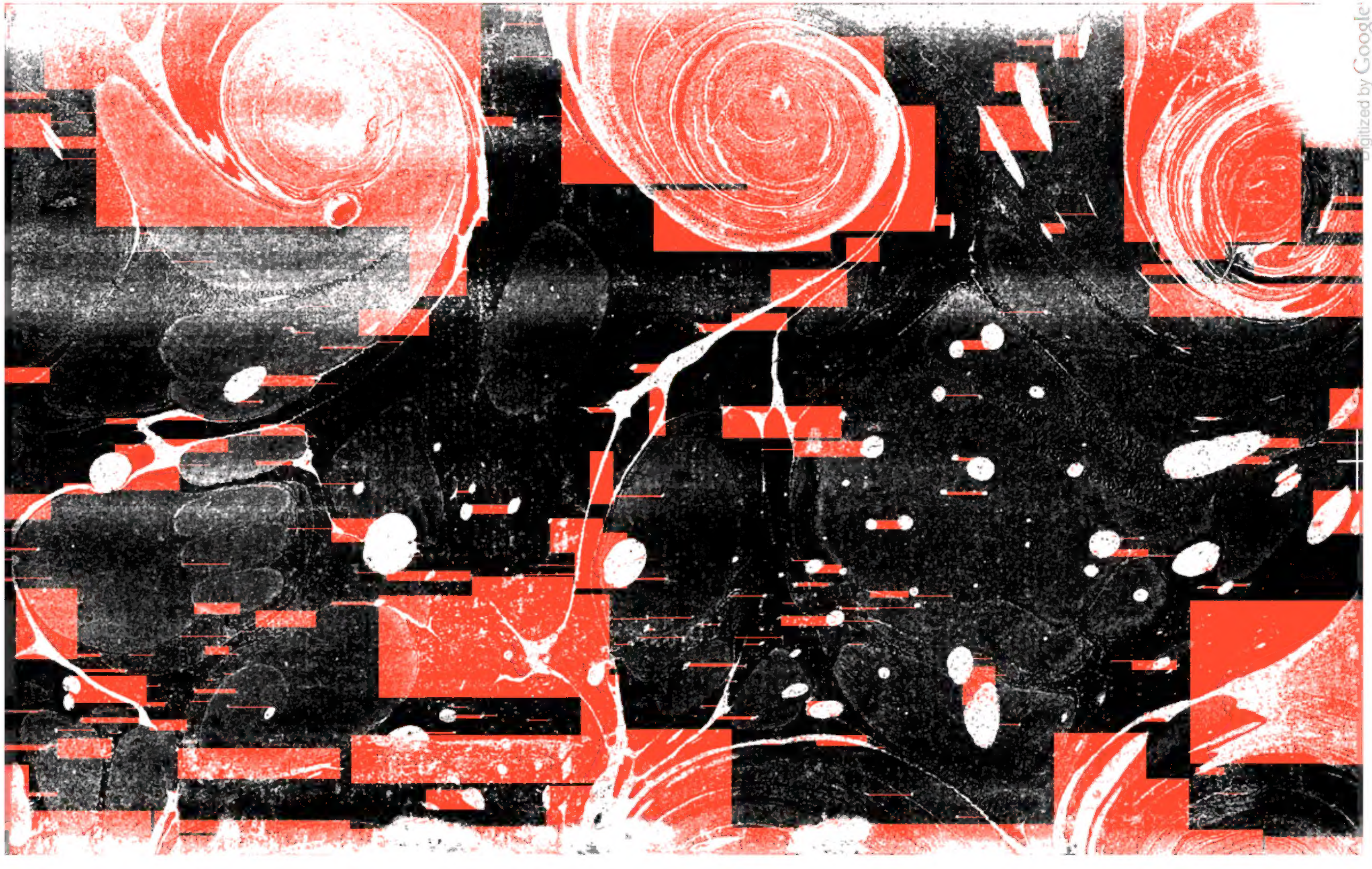
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
290
NAPOLI



Digitized by Google

8507

Digitized by Google

II Suppl. Palat. B 290

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ILIADE

D'HOMERE,

TRADUCTION NOUVELLE.

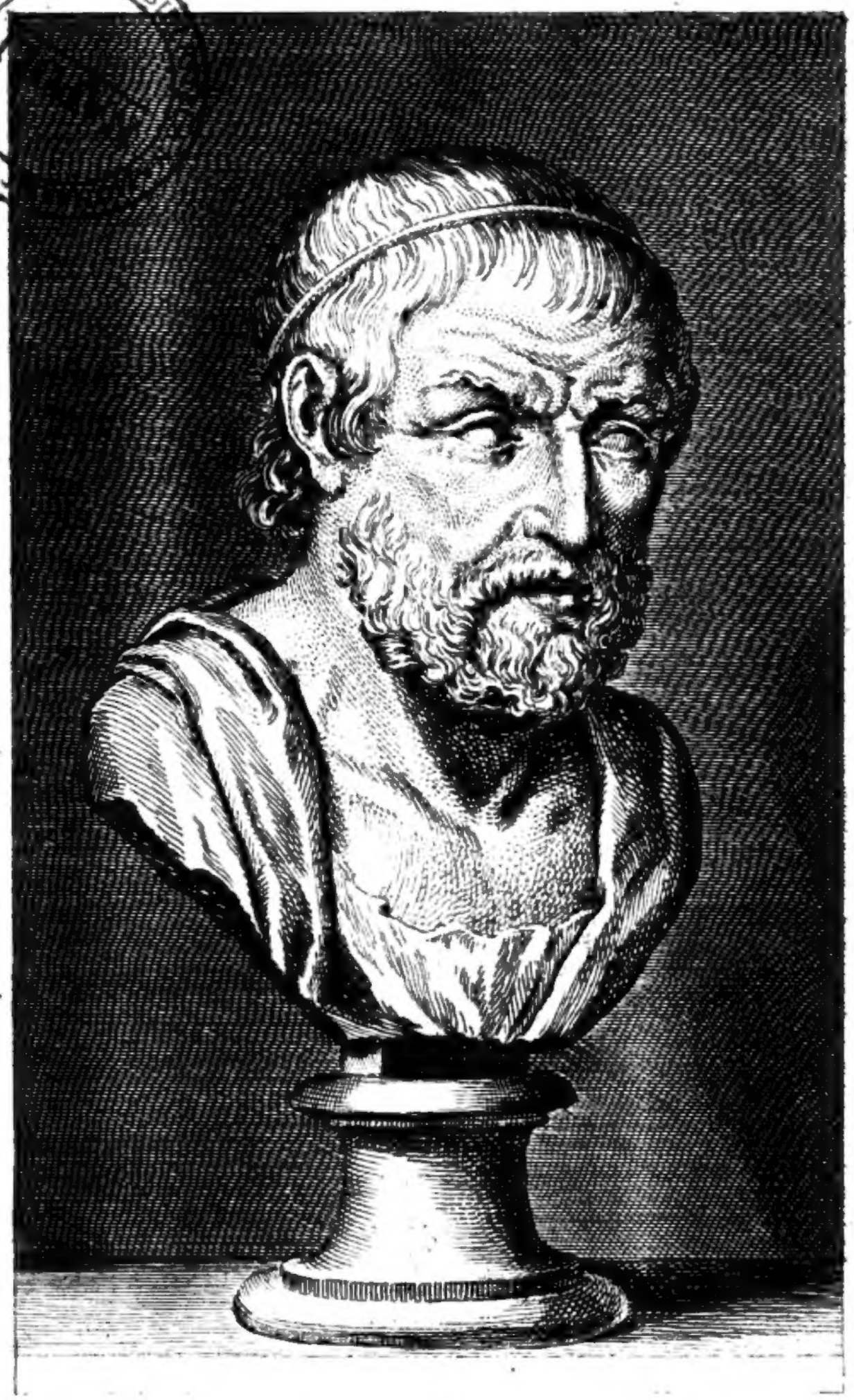
TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VITTORIO EMANUELE III



BUSTE D'HOMERE
d'après un des Marbres du Comte d'Arondel.

Digitized by Google

65-ch-71

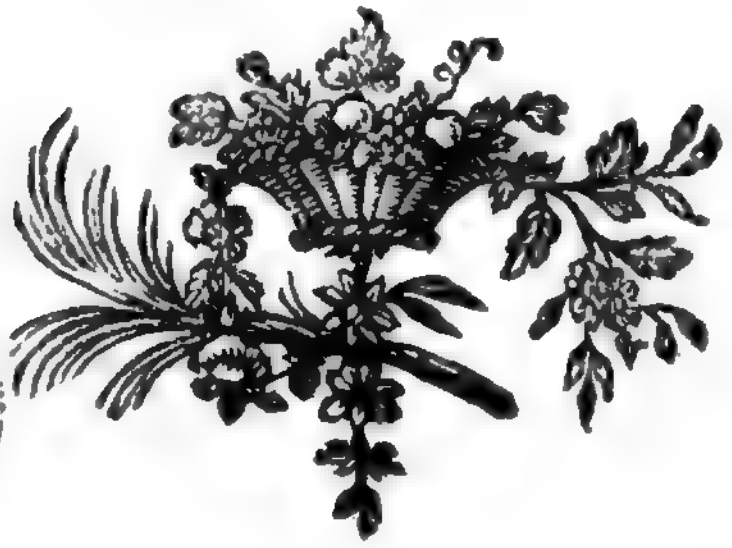
L'ILIADE
D'HOMERE,
TRADUCTION NOUVELLE,

Précédée de Réflexions ſur Homere, & ſuivie de Remarques;

Par M. BITAUBÉ,

De l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME PREMIER.



BIBLIOTECA NAZIONALE

A PARIS,

Chez { PRAULT, Imprimeur du Roi, quai de Gêvres.
NYON, Libraire, rue du Jardinet.
PISSOT, Libraire, rue du Hurepoix.
DURAND neveu, Libraire, rue Galande.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

Digitized by Google

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE.

La nuit régnoit, Grand Roi, je vis l'ombre d'Homere.
Il tenoit d'une main la trompette guerriere,
Et de l'autre ces chants, le Code des Héros,
Où du Dieu des combats tu regles les travaux.
A ces hardis accens de ſa mâle harmonie
On ſentoit que tes vers enflammoient ſon génie :
» Du nom de FRÉDÉRIC oſe embellir mes chants ;
» Ce nom, comme le mien, doit triompher du Tems.
» Que ce Prince éclairé t'accorde ſon ſuffrage,
» Zoïle, en pâliſſant, t'offrira ſon hommage.
» Jadis on vit ma lyre, au milieu des combats ;
» Embraſer & ravir le grand cœur d'Alexandre ;
» J'oublîrai les autels qu'il dreſſoit à ma cendre,

EPITRE DÉDICATOIRE.

» Je plais à FRÉDÉRIC, ma lyre ſuit ſes pas.
» Que ne puis-je du Styx repaſſer l'onde errante !
» C'eſt alors qu'on verroit dans le ſacré vallon
» Brûler d'un feu plus beau ma verve renaiſſante,
» Seul il ſeroit pour moi l'Olympe & l'Ilion.
» Ou plutôt à ſes yeux attentive, muette,
» Ma Muſe entre ſes mains remettroit la trompette.
» Que dis-je ? il la ſaiſit ; vous entendez ſa voix :
» Dans ſes vers immortels dictant L'ART DE LA GUERRE,
» Il a, ſans le vouloir, célébré ſes exploits ;
» Pleure, ô vainqueur d'Arbelle, une ſeconde fois ;
» FRÉDÉRIC de ſon ſiécle eſt l'Achille & l'Homere.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Il y a une ſi grande différence entre la Traduction de l'Iliade *que je fis paroître en 1764, & celle-ci, que je ne puis la donner au Public comme une ſeconde Edition, mais plutôt comme un nouvel Ouvrage. La fidélité que j'ai dû me preſcrire, m'a obligé de refondre ces premiers Eſſais, & il en a réſulté un Ouvrage qui n'y a guere d'autre rapport que le titre. Cette ancienne Traduction n'étoit accompagnée d'aucune Remarque*.*

Quoiqu'il exiſte pluſieurs Traductions d'Homere, les Littérateurs en déſiroient une où ils reconnuſſent, mieux que

* Les Remarques ſur chaque Chant de l'Iliade ſe trouvent au troiſième Volume de la préſente Edition.

AVERTISSEMENT.

dans les précédentes, les traits de ce grand Poëte : c'eſt à eux de juger ſi j'ai réuſſi à rendre ces traits qui ont échappé à plus d'un pinceau.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS
SUR HOMERE,
ET
SUR LA TRADUCTION
DES POËTES.

Je ne me propoſe point ici de faire un éloge ſuivi ni détaillé d'Homere ; mais peut-être que tous les traits dont je le peindrai, à meſure que l'occaſion s'en préſentera, formeroient, s'ils étoient réunis, un tableau aſſez reſſemblant. Mon but principal eſt de placer le Lecteur dans le point de vue où il me ſemble que l'on doit conſidérer ce Poëte.

Rien n'eſt plus connu que les ouvrages d'Homere ; rien n'eſt plus obſcur

que ce qui regarde ſa perſonne. Quel eſt l'Écrivain un peu fameux dont on ne puiſſe nommer le lieu & les Auteurs de ſa naiſſance? Homere, le pere de la Poëſie, eſt comme un inconnu. Lui qui aimoit tant à raconter, ne nous parle point de lui-même *. L'Hiſtorien de la Grèce, (car on peut le conſidérer ſous cet aſpect) n'a trouvé aucun Écrivain ** qui nous le fit bien connoître. Et cependant il paroît qu'il jouiſſoit d'une grande eſtime, puiſque, malgré cet oubli, ſes ouvrages ont été tranſmis à la poſtérité, & qu'après ſa mort, une famille décorée de ſon

---

NOTES.

* Il en parle très-peu dans les hymnes qu'on lui attribue.

** Hérodote, auquel on attribue une vie d'Homere, & qui écrivoit environ cinq ſiècles après lui, ne cite aucun Écrivain dont les mémoires l'ayent guidé ſur ce ſujet, & il paroît n'avoir compilé que des bruits aſſez fabuleux.

Digitized by

nom *, alloit de toutes parts chantant ſes vers.

L'admiration même qu'il inſpira, contribua peut-être, dans ce ſiècle ami du merveilleux, à couvrir de ténèbres les événemens de ſa vie : nous poſſédons, au lieu de ſon hiſtoire, un tiſſu de fables **. Il eſt de leur nature de s'accroître, de s'altérer, & enfin de n'offrir à la curioſité que des traces obſcures, à demi effacées. Il ſe pourroit donc que le ſiècle d'Homere n'eût pas été, comme tout l'annonceroit, coupable à ſon égard d'une froide indifférence ; ou ſeroit-il impoſſible de l'en diſculper, & ce Poëte n'auroit-il pu échapper à la deſtinée trop ordinaire des grands hommes, en n'obtenant qu'après ſa mort tout le tribut d'eſtime qui lui appartenoit ?

NOTES.

* *Homeridæ.*

** Voyez Pope, Préface de ſa traduction d'Homere.

Des indices nous apprennent qu'il fut engagé dans des voyages assez fréquens, tant pour satisfaire l'ardeur qu'il avoit de s'instruire, que pour répandre ensuite ses connoissances parmi ses contemporains, & pour chanter ses vers. Il ne demeura probablement dans sa patrie que les premieres années de sa jeunesse. S'il n'a paru que rarement au même endroit, on a eu le tems d'admirer le Poëte, mais non assez de connoître l'homme, nouvelle raison d'adopter des bruits populaires & des fables.

Après lui, les Muses retomberent bientôt dans la barbarie ; quelques villes garderent le dépôt précieux de ses ouvrages ; mais la curiosité que devoit inspirer sa personne, vint à s'éteindre. Lorsqu'ensuite on rassembla ces ouvrages en un seul corps, sa renommée fut telle qu'un grand nombre de villes, sorties comme du sommeil, prétendirent

Digitized by Google

avoir été ſon berceau ; rivales l'une de l'autre, elles contribuerent ſans doute par divers récits à rendre la vérité toujours plus douteuſe.

Il ſemble que tout ce qui regarde ce Poëte doive être extraordinaire. Dans l'hiſtoire des Lettres, nous voyons que lorſqu'il s'éleve un grand génie, il féconde, ſi je puis ainſi parler, ſon ſiècle, & bientôt s'élevent autour de lui d'illuſtres émules. Ainſi Corneille eut des coopérateurs qui balancerent ſa gloire : ainſi le Dante ne tarda pas à être ſuivi de Pétrarque, & de Bocace. Homere, précédé d'un grand nombre de Poëtes *, les fait oublier, & reſte preſque ſeul dans la lice ; entre lui & ſes ſucceſſeurs regne un grand intervalle. Et ſi nous ne diſons point avec un Hiſtorien Romain qu'Homere n'eut

---

NOTE.

* Fabricius en compte ſoixante & dix.

aucun modele, on ſeroit tenté d'adopter la penſée du même Hiſtorien en avançant que ce Poëte ne trouva long-tems perſonne qui put l'imiter; comme s'il avoit épuiſé tout ce qui pouvoit intéreſſer ſes contemporains & pluſieurs âges ſuivans dans ces grands tableaux, où il avoit conſacré toutes les richeſſes de la Fable, de l'Hiſtoire & de la Nature. Il faut qu'il y ait eu bien des troubles & des émigrations dans la Grèce après la mort d'Homere, pour ralentir à ce point le feu poëtique qu'il avoit allumé.

Un Critique, qui, de ſon vivant a obtenu du crédit en Allemagne, & qui aſſaiſonnoit ſon ſtyle d'injures, M. Klotz * a propoſé cette conjecture ſur Homere. Il prétend avoir trouvé une

---

NOTE.

* Dans une Lettre adreſſée à Reicheling, Leipzig, 1758.

grande reſſemblance entre Hérodote & Homere, & de-là il conclut que le Poëte n'avoit guere devancé l'Hiſtorien. Il dit donc que dans des ſiècles très-reculés, il a vécu un Poëte appellé Homere, qui a compoſé l'Iliade & l'Odyſſée, mais que s'étant ſervi d'un ſtyle trop ancien & barbare, un certain Cynethus de Chio changea ces deux ouvrages, les mit dans un autre ordre, & les accommoda au goût de ſon ſiècle; ainſi c'eſt Homere revu & corrigé par Cynethus que nous avons à préſent. Klotz prétend confirmer ſon opinion par le témoignage d'Euſtathe & du Scholiaſte de Pindare. Cette conjecture eſt deſtituée de tout fondement. L'Auteur de la vie d'Homere, que de bons Littérateurs croyent être Hérodote, & qui du moins eſt fort ancien, n'eût-il pas fait mention de ce Cynethus, dont il auroit été preſque contemporain, & de ces corrections, qui, ſelon notre

Critique, doivent être considérables? Les Écrivains qui l'ont suivi de près n'en auroient-ils rien dit *? Les Poëmes d'Homere enfin ont-ils le moins du monde l'air d'ouvrages retouchés, & n'y voit-on pas, au contraire, par-tout l'empreinte d'un génie original? jamais lime ne toucha ces vers. Klotz a jugé ici ce Poëte avec l'inattention qu'il a mise souvent à juger les Auteurs François, & dont il a parlé, ainsi que bien d'autres de son pays, sans les connoître.

Nous n'imiterons pas Appion, célèbre Grammairien, qui évoqua l'ombre d'Homere, afin de s'instruire de la patrie de ce Poëte, & apprit, dit-il, des choses qu'il lui étoit impossible de ra-

---

NOTE.

* Cynethus, qui auroit eu tant de part à ces Poëmes, seroit-il demeuré presque entierement inconnu, tandis que l'on connoît le nom d'un Aristarque, & d'autres Critiques qui n'en furent que les Éditeurs?

Digitized by Google

conter. Cette derniere précaution fut du moins ſage, ſi elle n'étoit pas l'excuſe de l'orgueil, honteux d'avouer ſon ignorance.

Un Anglois, M. Wood, Critique d'un grand ſens, a, pour ainſi dire, évoqué ſur les lieux le génie d'Homere. Il a parcouru la Grèce en faiſant une lecture attentive des écrits de ce Poëte, voyage intéreſſant, où l'attention étoit réveillée tour à tour, & quelquefois en même tems, par le Peintre & par ſon modele, la nature. Il a remarqué que les tableaux favoris d'Homere étoient ceux que lui préſentoient les bords de l'Ionie, & ſans recourir à un certain Cynethus, il appuie la conjecture qui le fait naître à Smyrne ou à Chio.

L'imagination, qui aime le merveilleux, s'eſt plue à placer Homere dans une condition obſcure : élevé par Phémius, Maître d'Ecole, il lui ſuccéda,

dit-on, dans cet emploi ; pluſieurs le repréſentent aveugle, chantant ſes vers, preſque ſous l'aſpect d'un mendiant. Il eſt bien vraiſemblable que ſi Homere remplaça Phémius dans cette école, elle étoit le berceau de la Poëſie, & qu'on y apprenoit à réciter ou à chanter les vers de Linus, de Muſée, & d'autres anciens Poëtes. Mais puiſqu'il conſacra beaucoup d'années à voyager, il ne put faire long-tems le métier de Pédagogue : d'ailleurs on ne nomme qu'un ou deux diſciples qu'il ait formés, & qui n'ont pas atteint à une grande célébrité : il auroit donc eu moins de ſuccès à cet égard qu'Orphée & d'autres qui le devancerent. Homere ne devoit point enſeigner, mais créer la Poëſie, & ouvrir à la fois une école à tous les Poëtes futurs, en leur laiſſant un modele immortel.

Quand Homere n'eût pas dit dans un hymne adreſſé à Apollon, qu'on

reconnoît être de lui, qu'il alloit chantant ſes vers, on n'auroit pas de peine à le croire, puiſque, de nos jours, ſelon les Voyageurs, c'eſt encore la coutume des Poëtes Orientaux. Il faut ici nous tranſporter dans ces anciens tems. Les Poëtes avoient été les premiers précepteurs du genre humain, & paſſoient pour des hommes inſpirés par les Dieux. Si Platon même le croyoit, quelles ne devoient pas être ſur ce point, dans des ſiècles bien antérieurs, les idées populaires? On ne peut comparer que d'une maniere imparfaite ces Poëtes anciens aux Troubadours, qui ne chantoient guere que l'amour & le vin, & s'élevoient rarement à quelque grand ſujet, tandis qu'Orphée, Linus chantoient le plus ſouvent les Dieux, la naiſſance de l'Univers, & formoient les mœurs de peuples barbares. Y avoit-il ſur-tout de ſujets plus intéreſſans pour les Grecs que ceux des Poëſies d'Ho-

mere ? ne devoit-on pas l'écouter avec reſpect, avec enchantement ? S'il voyageoit pour réciter ſes vers, d'illuſtres perſonnages ſe rendoient ſans doute plus d'une fois aux lieux où ils pouvoient les entendre. Nous qui rapportons tout à nos mœurs, nous nous repréſentons ſous un point de vue aſſez ignoble ces Poëtes errans. La Poëſie a perdu de ce qui la rendoit autrefois ſi impoſante : elle n'eſt devenue qu'un amuſement. Bien loin de croire à l'inſpiration des Poëtes, nous avons trop appris qu'il s'en trouve parmi eux qui compoſent de ſang-froid *. La Poëſie récitée ébranle plus l'imagination que la Poëſie lue : la Poëſie chantée opéroit peut-être de

---

NOTE.

* Il eſt ſi naturel cependant de réciter ſes vers, comme s'ils étoient inſpirés, que ſi nos Poëtes ne voyagent plus de lieux en lieux pour faire ce rôle, on peut dire qu'ils voyagent de cercle en cercle pour charmer leurs auditeurs.

Digitized by Google

plus grands effets encore. Orphée, ſelon l'opinion commune, accompagnoit d'un inſtrument le chant de ſes vers. Long-tems après Homere, lorſque la Tragédie vint à naître, la Poëſie n'étoit point ſéparée du chant. Ce chant étoit ſans doute une déclamation très-ſoutenue, qui devoit contribuer encore à donner un air d'inſpiration au Poëte.

Un habile Critique * dit avec raiſon : *il faut ſe rappeller en liſant Homere qu'il chantoit ſes Poëmes ; cela leur donne un grand agrément que perdent ceux qui le liſent comme un autre livre.* Selon ce conſeil, faiſons voyager encore Homere, écoutons-le preſque comme un témoin des événemens qu'il rapporte ; & ſi, comme le dit Ariſtote, les mots de ce Poëte ſemblent *animés*,

---

NOTE.

* *Enquiry upon the writings and life of Homer.*

ils auront plus d'ame encore, lorſque nous croirons l'entendre lui-même.

Les Poëmes d'Homere étant épars çà & là par morceaux, il falloit une main habile pour les réunir, & l'on ſait qu'avant Piſiſtrate, & la réviſion judicieuſe qu'en fit Ariſtarque avec d'autres Critiques, Lycurgue, de retour à Sparte, fit à ſa patrie ce beau préſent, qu'il jugea propre à enflammer la valeur de ſes Concitoyens *.

Ces détails, rapportés par divers Écrivains, ont fait dire aux détracteurs d'Homere, ou que ces Poëmes ſont l'ouvrage de pluſieurs Poëtes, ou qu'il ne les avoit pas deſtinés à former un tout régulier. L'abſurdité du premier

---

NOTE.

* On voit ici une preuve ſenſible de l'influence du Gouvernement ſur les Lettres. Sparte ſervit comme d'un ſecond berceau, ſi je puis ainſi dire, aux Poëſies d'Homere; mais elles y exciterent bien plus la valeur qu'elles ne firent naître des Poëtes.

Digitized by Google

ſentiment ſaute aux yeux de quiconque a lu Homere avec un peu d'attention. Il n'y a guere de Poëte qui ait une maniere plus proprement à lui, & on la retrouve dans chaque chant.

Quant à l'ordre, on voit, par l'expoſition du ſujet & l'invocation, que le Poëte a commencé par le premier chant, & qu'il ſe propoſoit un ouvrage ſuivi & de longue haleine. Perrault, qui a fait beaucoup de critiques injuſtes contre Homere, dit que l'on a retranché l'expoſition & l'invocation qui ſe trouvoient ſans doute à chaque chant, & qui en formoient des ſujets ſéparés. Il dit encore que l'expoſition par laquelle le Poëte annonce qu'il va chanter la colere d'Achille, ne pouvoit convenir qu'à ce premier chant. Je ne rapporte ceci que comme un exemple des abſurdités où entraîne l'envie de critiquer. C'eût été une choſe étonnante que de ces débris diſperſés l'on eût pu

faire un tout, ſi ce deſſein n'eût été conçu par le Poëte. Le haſard l'eût ſervi mieux que le génie & l'art ne ſervent beaucoup d'autres. Car il eſt inconteſtable que les parties qui compoſent l'Iliade & l'Odyſſée, quoiqu'elles ne ſoient pas tirées au cordeau, conſpirent à former un ordre régulier.

Je ne prétends pas qu'il ait tracé, avant de compoſer, un plan ſuivi de ſes Poëmes, qu'il en ait arrangé ſcrupuleuſement les diverſes parties, qu'il ait revu, refondu & long-tems médité ce plan. Un tel procédé reſſemble trop à l'art, & point du tout à Homere. Il ne s'étoit point dit, *je veux faire un Poëme épique ;* ce nom même n'exiſtoit pas de ſon tems ; il s'étoit moins dit encore, *j'ai beſoin de merveilleux, ma Fable aura tant de durée*, &c. Il obéiſſoit à ſon génie abondant, qui le guidoit plus ſurement que les regles. Sous ce point de vue, il eſt peu d'ouvrages plus inté-

Digitized by Google

reſſans que les ſiens, parce qu'ils offrent à l'œil obſervateur la marche la plus naturelle du génie. Ce n'eſt pas qu'il n'eût été précédé d'autres Poëtes, mais aucun n'avoit entrepris de traiter des ſujets ſi vaſtes, & il y a toute apparence qu'il prit un vol beaucoup plus élevé que le leur. Je ne puis mieux dépeindre le génie d'Homere qu'en empruntant une de ſes comparaiſons, & en diſant qu'il étoit comme un ruiſſeau conduit depuis ſa ſource par un cultivateur, qui écarte les obſtacles ; le ruiſſeau coule dans une pente facile, arroſe les forêts, les vallées, les côteaux, & devance ſon guide. Homere étoit donc bien éloigné de dreſſer un énorme échaffaudage dans le deſſein principal de nous faire atteindre à une vérité morale, idée qui n'a pu naître que dans le cerveau de froids Critiques, dont tous les pas étoient compaſſés. La morale ſe trouve naturellement dans un grand ſujet, qui

intéreſſe tout un peuple. Madame Dacier dit qu'un Poëme épique eſt une Fable comme celles d'Eſope. Si Homere eût eu l'intention qu'on lui prête, ſa maniere étoit ſi naturelle, & il laiſſoit ſi peu de choſe à deviner à ſes Lecteurs, que je ſuis sûr qu'il n'eût pas ſupprimé une moralité, qu'il n'étoit pas facile de ſaiſir à travers tant d'épiſodes.

C'eſt un objet de pure curioſité que d'examiner ſi l'Ecriture étoit connue en Grèce, au tems de ce Poëte. M. Wood ſoupçonne le contraire, & il faut avouer que ſes conjectures ſont ingénieuſes, & qu'il leur donne beaucoup de vraiſemblance.

Cependant il paroît que l'Ecriture ſyllabique, degré qui conduiſit à l'invention des Lettres, étoit connue très-anciennement des Syriens, Aſſyriens & autres Peuples de l'Aſie *, & l'on ſait que les

NOTE.

* Voyez l'origine des Loix, des Arts & des Sciences, t. 1.

Lettres furent de bonne heure en uſage chez les Phéniciens. Sanchoniathon, bien antérieur à Homere, & dès fragmens duquel les meilleurs Critiques reconnoiſſent l'authenticité, écrivit en neuf Livres l'Hiſtoire des Phéniciens : il avoit fait une perquiſition exacte des écrits de Thaut, qui avoit inventé les Lettres en Egypte. Moyſe écrivit la Loi des douze Tables & le Pentateuque. L'art de l'Ecriture étoit connu dans la Chaldée, dès le tems de Job, qui en parle d'une maniere poſitive. Or, au tems d'Homere, le commerce avoit établi une aſſez grande communication entre la Grèce, l'Aſie mineure, l'Egypte & la Phénicie. Diverſes peuplades s'étoient répandues de ces deux derniers pays dans la Grèce. M. Wood eſt convaincu qu'Homere avoit voyagé dans ces pays, berceau des Arts & des Sciences. Dès-lors il auroit dû ſoupçonner que ce Poëte connoiſſoit l'Ecriture.

Digitized by Googl

De ce qu'Homere ne parle pas diſtinctement de l'Ecriture, on conclut qu'elle étoit ignorée *. J'en conclurrois ſeulement que cette invention n'étoit plus ſi nouvelle, & que néanmoins, dans ces tems de ſimplicité, on ne s'en ſervoit guere dans les uſages ordinaires de la vie civile. Joſeph ne charge ſes freres d'aucune Lettre, lorſqu'après s'être fait connotîre d'eux, il les renvoye vers ſon pere. On n'employoit pas l'Ecriture dans les traités & dans

---

NOTE.

* Le mot de *σημα*, dit-on, dont ſe ſert Homere au ſixième Livre de l'Iliade, peut ne pas ſignifier une lettre. Il ſemble cependant que c'étoit un écrit plié de maniere à ne pouvoir être ouvert ſans que l'on s'en apperçût, ce qui reſſemble fort à une lettre. Au moins devoit-il contenir une eſpèce de caractères hiéroglyphiques, propres à manifeſter les vues de Prœtus : c'étoit déjà une maniere de peindre ſes penſées : mais Homere ne parle nulle part des caractères hiéroglyphiques. On ne peut donc pas toujours conclurre que les choſes dont il ſe tait, n'exiſtoient point.

Digitized by Google

les accords, parce que l'on conſerve long-tems les coutumes anciennes. Une victime immolée, devant des témoins, avec tout l'appareil de la Religion, ou le ſerment accompagné d'un ſerrement de main, étoit alors un frein contre le parjure. Les Romains ne ratifierent long-tems leurs accords que par des cérémonies religieuſes.

Les Erſes ou anciens Écoſſois, dit M. Wood, nous ont tranſmis leurs Poëmes, ſans poſſéder l'invention de l'écriture. Obſervons qu'encore que ces Poëmes ſoient nombreux, il eſt plus facile de concevoir qu'ils ayent été gravés dans la mémoire que des Poëmes auſſi longs que ceux d'Homere. Sans doute que toutes les Poëſies d'Oſſian ne nous ſönt point parvenues. Il auroit été preſque miraculeux que celles du Poëte Grec ſe fuſſent conſervées ſans lacunes, ſur-tout ſi l'on conſidere qu'il voyageoit fréquemment, qu'après ſa

mort il y eut de grands troubles dans la Grèce, & que les Lettres retombèrent comme dans la barbarie. Les Erſes étoient un peuple paſteur, &, par conſéquent, la ſociété y étoit dans l'enfance ; ils ne voyageoient point chez des Nations éloignées. Les Grecs, au contraire, étoient agriculteurs, poſſédoient un grand nombre d'arts, commerçoient avec des Nations policées *.

Les Mexicains, cités auſſi par M. Wood, conſervoient le ſouvenir des événemens mémorables, au moyen de la peinture, & non par le ſeul ſecours de la mémoire.

NOTE.

* Un Anglois, fort inſtruit, digne de foi, & qui a ſéjourné dans le nord de l'Ecoſſe, aſſure que les Poëſies Erſes nous ont été tranſmiſes, dès leur naiſſance, au moyen de l'Ecriture. Les Erſes, ſelon lui, ont employé tour à tour divers caractères. Cela n'empêche pas que, parmi eux, tout le monde ne ſache par cœur les Poëſies d'Oſſian. Que devient donc une des principales autorités de M. Wood ?

Digitized by Google

Enfin l'Hiſtoire & la Fable, où l'on trouve quelquefois des traces de la vérité, ne nous laiſſent pas ſans indices ſur cette matière. Il n'y a pas d'invraiſemblance à ce que Cadmus avec ſa troupe, ou ſi l'on veut, toute autre colonie Phénicienne, ait apporté les Lettres dans la Grèce *. De bons Critiques n'ont pas refuſé de croire que Linus eût employé les anciens caractères Pélaſgiques, que les loix de Minos euſſent été gravées ſur des tables d'airain, qu'on eût écrit très-anciennement les oracles dans le Temple de Delphes ſur du bois ou du métal, que l'on ſuſpendoit autour du ſanctuaire, enfin que Pronapides, Athénien, maître d'Homere, eût écrit, ſelon Diodore de

---

NOTE.

* On a montré que les caractères Grecs ne ſont que des lettres Phéniciennes retournées de droite à gauche.

Digitized by Google

Sicile, avec le caractère Pélasgique, à l'imitation de Linus *.

Que si on lisoit Homere bien moins qu'on ne l'entendoit réciter ses Poëmes, cela ne prouve rien contre l'invention de l'écriture. Les Poëtes étoient dans l'usage de chanter leurs vers. Tout le monde n'étoit pas capable de rendre la mélodie ou la déclamation soutenue, qui donnoit une nouvelle ame à la Poësie, & l'on aimoit sans doute à entendre, si je puis ainsi dire, l'Oracle lui-même. La renommée du Poëte s'étendoit avec plus de lenteur, mais il avoit l'avantage de frapper plus fortement. C'étoit tantôt un homme extraordinaire, inspiré par les Muses, tantôt un personnage dramatique, & l'on

---

NOTE.

* Il est fait mention dans Démosthènes d'une colomne de pierre qui subsistoit encore de son tems, & où étoit écrite une loi de Thésée.

Digitized by Google

croyoit voir tour à tour Agamemnon, Achille, Neſtor. Car Homere s'eſt montré trop grand Orateur pour qu'on puiſſe douter que ſa récitation ne fût appropriée à la nature de ſes diſcours, ce qui confirme, vu que le Drame regne beaucoup dans ſes Poëmes, & que l'on continua de les réciter aux fêtes Panathénées & en d'autres occaſions, qu'il concourut à donner naiſſance à l'art dramatique.

L'admiration aveugle a fait dire qu'il poſſédoit la Science univerſelle, & tel fut le preſtige de ſa Poëſie, qu'il ſembla né pour inſtruire autant que pour charmer tous les hommes. Quand la Science étoit plus poëtique que raiſonnée, on pouvoit bien trouver la Poëſie d'Homere ſcientifique. Les Sciences firent quelques pas vers la perfection ; mais il eſt des opinions qui ſe propagent, &, pour leſquelles, un ſiècle eſt l'écho des ſiècles précédens. L'école

des jeunes Platoniciens ſervit à entretenir une idée ſi favorable à la Religion Payenne. Il leur falloit juſtifier le pere de la Fable, qui étoit comme leur Auteur ſacré : la ſuperſtition & l'eſprit de ſyſtême leur perſuaderent que les Fables d'Homere voiloient les ſecrets les plus myſtérieux de la nature. Comment des gens dévoués à la Magie n'euſſent-ils pas ſoupçonné du myſtère dans les paroles d'un Poëte qui leur ſembloit inſpiré par les Dieux ? Nous ne nous étonnerons pas qu'à la renaiſſance des Lettres, les Commentateurs, nation ſuperſtitieuſe, ayent répété tout ce qui avoit été dit dans les âges précédens en faveur d'Homere, ni qu'ils ayent encore ajouté à d'anciennes rêveries *. Pope, ſi judi-

---

NOTE.

* La plupart d'entre eux ſont une eſpèce de Courtiſans, qui, en voulant élever leur Auteur, l'abaiſſent, ſans le ſavoir, au rang de ces Grands peu déli-

cieux, fut, à l'égard du point que nous traitons ici, un peu entraîné par des opinions exagérées, qui portoient le ſceau de l'antiquité. Ce n'eſt gueres que de nos jours qu'on a bien apprécié le ſavoir d'Homere : de bons Critiques l'ont mis à ſa véritable place, & ils ont montré que l'art qu'il poſſédoit le mieux étoit celui de frapper l'imagination & d'attendrir le cœur.

Mais l'on conviendra qu'Homere étoit un des plus ſavans hommes de ſon ſiècle, & qu'il avoit comme conſacré dans ſes Poëmes les principales connoiſſances

---

NOTE.

eats, de qui tout éloge, quel qu'il ſoit, eſt bien reçu. Si Politien n'avoit parlé que d'eux, il eût eu raiſon en diſant que bien qu'Homere ait été loué de tout le monde, il n'étoit pas encore loué, & que ſes louanges n'étoient qu'ébauchées. Je connois un éloge d'Homere, qui, je crois, eût ſatisfait Politien, tout difficile qu'il paroît ſur cet article : M. l'Abbé Arnaud en eſt l'Auteur, & je me joins à pluſieurs Amateurs de la Littérature ancienne pour l'inviter à la publier.

qui étoient en vogue de ſon tems. Il avoit appris la Géographie par une inſpection attentive des lieux mêmes. Il n'ignoroit pas l'Hiſtoire & les mœurs des peuples, qu'il avoit fréquentés. S'il ne poſſédoit pas pluſieurs langues, les dialectes de la langue grecque lui étoient familieres *. Il connoiſſoit par tradition les uſages des ſiècles précédens, & il ne les confondoit pas avec le ſien. Il avoit acquis dans ſes voyages la connoiſſance des hommes, qu'il peint en grand maître. Pour la Morale, il l'avoit appriſe, non par une étude ſcientifique, mais par ſentiment; quoiqu'elle fût loin d'être épurée dans ce ſiècle, il avoit ſans doute encore, comme Horace, tiré des inductions de la conduite

---

NOTE.

* Ces dialectes, dont il a fait uſage, ſont une aſſez bonne preuve qu'il avoit voyagé dans les contrées où ils étoient régnans.

des hommes ; il pouvoit auſſi avoir connu quelques préceptes de morale par les anciens Poëtes, qui s'en occupoient dans leurs chants. Il n'eût pu ſoutenir un examen dans l'Académie de Chirurgie de Paris ; mais l'on a obſervé que de ſon tems les hommes les plus illuſtres & tous ceux qui s'appliquoient à quelques connoiſſances, ne négligeoient pas celle de la Chirurgie ; & le détail avec lequel il peint les bleſſures témoigne qu'elle ne lui étoit pas entierement étrangere. Quant à l'Art de la guerre, on n'avoit pas fait encore de ſon tems une Science très-compliquée des moyens de maſſacrer les hommes : l'Iliade offre cependant quelques légers principes de Tactique, & le tableau détaillé des combats des Anciens, celui de leurs armes, & de leur maniere de fortifier un camp, & de l'attaquer. Si Homere n'étoit pas ſavant dans les Arts, qui alors n'étoient pas encore

portés à une grande perfection, on voit par ſes alluſions fréquentes & par la complaiſance avec laquelle il en décrit les ouvrages, qu'il avoit été curieux de les obſerver. Lorſqu'un Poëte fixe ſa langue, quels que ſoient ſon génie & ſon eſſor, il me paroît démontré qu'il a été précédé de pluſieurs Écrivains, dont les beautés & les fautes mêmes ne lui ont pas été inutiles. Pour former des Poëmes auſſi étendus que l'Iliade & l'Odyſſée, pour y faire entrer tant de reſſorts divers, c'eſt ſans doute l'ouvrage principal du génie, mais il doit être étayé d'un certain nombre de connoiſſances. Quiconque a beaucoup vu, a beaucoup retenu, dit la Fontaine. Enfin, ce qui prouve, non qu'il fût très-ſavant, mais qu'il nous a tranſmis la plupart des connoiſſances de ſon ſiècle, c'eſt que pour s'en former des idées préciſes, il faut recourir à ſes ouvrages, & que très-ſouvent ſon ſilence eſt une

Digitized by Google

bonne induction qu'un objet n'étoit pas encore connu de ſon tems. Et ce qui le diſtingue de la plupart des Poëtes, c'eſt la maniere dont il avoit acquis ſes connoiſſances. Les Livres ſont utiles, mais ils entretiennent une certaine indolence, qui empêche d'obſerver par ſoi-même; nous voyons la plupart des choſes par les yeux d'autrui, & nous nous en traçons des images d'après d'autres images; l'objet même ſe graveroit avec plus de force & de clarté dans l'eſprit. Qu'en arrive-t-il? on perd ce coup-d'œil, cette ſagacité néceſſaire à l'obſervation, en ceſſant de l'exercer, & en ne voyant pas aſſez la nature elle-même, maître qui vaudroit cependant la peine d'être conſulté: on a un plus grand nombre d'idées, mais elles ſont moins à ſoi, & plus ſuperficielles, ce qui produit ſouvent des tableaux foibles & tronqués. Homere ſavoit peu en comparaiſon de beaucoup d'autres

Poëtes, mais il ſavoit bien ce qu'il avoit vu & appris.

Homere a deux caractères qu'on n'a guere vu réunis qu'en lui ſeul, & qui ſemblent preſque incompatibles, c'eſt d'un côté une richeſſe étonnante d'invention, qui ſeule le place au-deſſus de Virgile, ſon digne rival, & de l'autre l'exactitude de ſes deſcriptions, la peinture fidele des lieux, des objets & des événemens. Poëte, dans toute l'étendue de ce titre, il eſt en même tems l'Hiſtorien de ſon ſiècle. On ſait que ſes ouvrages ont ſervi quelquefois à fixer les limites entre deux territoires, & ſi ſes chants allument une flamme belliqueuſe dans l'ame de bien des Lecteurs, il a été auſſi l'arbitre de pluſieurs différends. Deux habiles Voyageurs, qui ont été lire ſes Poëſies dans les lieux mêmes où elles avoient été enfantées, ont vu que ſon meilleur Commentaire étoit la nature. L'un

Digitized by

d'eux * s'eſt attaché principalement à la conſidération phyſique des lieux décrits par ce Poëte, l'autre * * aux mœurs, aux uſages, & au caractère national. Par bonheur pour ce dernier, les Peuples de la Grèce ſont attachés plus qu'aucun autre à leurs anciens uſages; le tems y a peut-être produit plus de variations dans les lieux que dans les mœurs ſi mobiles, ſur-tout lorſque le Gouvernement vient à changer. Il réſulte des obſervations de ces Voyageurs, auſſi bons Littérateurs que Philoſophes, qu'Homere nous a tranſmis la peinture la plus fidele & de ſon pays & des mœurs de ſon ſiècle * * *.

NOTES.

* M. Wood, que j'ai déjà cité.

** M. Guys, Négociant.

*** Voyez dans M. Wood le parallele ſavant qu'il fait à cet égard d'Homere avec Virgile, dont les deſcriptions ſi belles ſont quelquefois inexactes. En général, les Auteurs Anglois, dont la ſagacité & la pro-

Et, ce qui peut ſurprendre, c'eſt que l'exactitude ſinguliere de ſon pinceau n'ait pas refroidi le feu de ſon génie, que ſes images ſe preſſent en quelque ſorte l'une l'autre, comme les flots qu'il décrit lorſqu'ils roulent vers le rivage, qu'il vous tranſporte, à ſon gré & d'une façon ſi naturelle, de la terre dans l'Olympe, que ſes combats remplis de feu, inſpirent une terreur qui va toujours en croiſſant, que ſes expreſſions ſoient ſi énergiques, & qu'il ſoit un maître ſi conſommé dans l'art de faire couler des larmes. Il y a des Poëtes qui ſont de froids Hiſtoriens ; mais voici un Hiſtorien qui ſe trouve le plus grand des Poëtes.

Cette conſidération nous le repré-

NOTE.

fondeur ſont aſſez connues, ont mieux apprécié Homere que la plupart des Écrivains des autres Nations. Il jouit parmi eux de l'eſtime la plus diſtinguée.

ſente ſous un caractère digne de reſpect. Nous aimons la Fable ; mais le vrai a droit auſſi de nous attacher. Ouvrez ſes Poëmes, & vous trouverez de quoi vous ſatisfaire à l'un & à l'autre de ces égards. C'eſt la réunion de ces qualités qui lui donne tant de charme : la vérité qui perce dans ſes écrits ſe joint à l'attrait de ſes chants pour nous perſuader.

Il eſt vrai qu'il y a dans ſa Mythologie, comme dans les caractères de ſes héros, pluſieurs traits qui nous ſemblent contraſter avec le reſte, & certains Critiques ont cru que ces traits, nés d'une imagination déréglée, étoient échappés à ſon pinceau.

Mais la vérité de ce pinceau, qui éclate dans les plus petites occaſions, doit le juſtifier du ſoupçon d'inexactitude ſur des objets plus importans. Eſt-il vrai-ſemblable que cet homme ſi attentif à décrire les lieux, & les phé-

nomènes de la nature, n'ait porté qu'un coup-d'œil fugitif ſur les mœurs de ſes perſonnages & ſur le culte reçu de ſon tems ? Si les Athéniens firent boire la ciguë à Socrate pour cauſe d'impiété, Homere eût-il plu à ſes contemporains en défigurant leur religion ? Deſpréaux, à ce qu'aſſure La Motte, lui avoit dit qu'il penſoit que ce Poëte, pour délaſſer ſes Lecteurs, avoit quelquefois fait jouer la Comédie à ſes Dieux : cette Comédie auroit pu coûter cher à Homere. D'ailleurs cela ne reſſemble point à la ſimplicité ni au goût de ce ſiècle, où les Poëtes chantoient l'origine du monde, la naiſſance des Dieux. Les perſonnages d'Homere lancent quelquefois des traits contre les Devins, adreſſent à une Divinité, dans le tranſport de la paſſion, quelques reproches hardis ; mais il y a loin de-là au deſſein qu'auroit le Poëte de tourner formellement tous les Dieux en ridicule. De

même eût-il réuſſi à ſe faire écouter, ſi les traits dont il dépeint ſes héros euſſent été contraires aux idées de ſon ſiècle & aux récits des témoins de la guerre de Troye? Car il eſt très-probable que le tems d'Homere n'étoit pas fort éloigné de celui de cette guerre.

On appelle l'allégorie à ſon ſecours pour ſauver certains endroits de ſa Mythologie. Malheureuſement ce remede a été entre les mains de pluſieurs Commentateurs pires que le mal même. Bien loin de juſtifier par leurs explications ce qui paroiſſoit abſurde, ils l'ont rendu plus abſurde encore, & plus embrouillé. Les Dieux, dans l'Iliade, ne ſont, ſelon Madame Dacier, que les divers attributs de la Divinité. Que feroient, parmi ces attributs, Vénus, & Mars repréſenté par Jupiter même comme un Dieu querelleur & malfaiſant? *On démêlera avec plaiſir*, dit cette Dame ſavante, *tout ce que ce*

grand Poëte a caché ſous ces allégories & ces fables. Elle nous auroit fait grand plaiſir de nous le démêler clairement elle-même.

Il eſt néanmoins bien vrai-ſemblable, que, dans leur origine, ces fables ſi abſurdes étoient le voile de quelques vérités phyſiques ou morales ; car la vérité, dans ces tems anciens, empruntoit un corps pour ſe montrer aux hommes : mais telle étoit la foibleſſe de l'eſprit humain, que bientôt il laiſſa échapper la vérité, & ne retint que la fable, ſur laquelle il en bâtit de nouvelles, qui épaiſſirent tellement le voile allégorique, qu'il n'y eut plus qu'un petit nombre d'adeptes qui puſſent le percer. Le ſtyle fabuleux étoit à la fois le langage populaire & ſcientifique ; populaire, lorſqu'on le prenoit à la lettre ; ſcientifique, lorſqu'on le définiſſoit pour le comprendre. Les myſtères d'Eleuſis remontent à une haute anti-

quité. Orphée & d'autres Poëtes s'étoient fait initier en Egypte. Le ſens de bien des Fables étoit devenu, dès-lors même, un myſtere pour le peuple, qu'on lui cachoit avec ſoin ; ainſi la Fable qui, dans ſon origine, devoit rendre la vérité plus ſenſible, la déroba enſuite au vulgaire. Diodore de Sicile dit que *les Poëſies d'Orphée ſont des allégories qu'il n'eſt permis de dévoiler qu'à ceux qui ſont initiés dans ces myſtères.* Puiſqu'on prenoit tant de ſoin de voiler ces Fables, il n'eſt pas étonnant que cette précaution, ainſi que le tems, nous ait fait perdre le fil qui pourroit nous guider à travers des ſentiers ſi tortueux. Il y a dans Homere des allégories palpables, qui peuvent nous faire ſoupçonner un ſens caché dans celles qui échappent à notre interprétation *.

NOTE.

* J'invite M. Gébelin, qui ſemble avoir retrouvé

Le ſiècle de ce Poëte étoit fort ſuperſtitieux, & l'imagination ardente des Grecs leur faiſoit aimer les Fables ; c'eſt, ſans doute, pour cette raiſon encore qu'il prodigue un peu trop le merveilleux dans ſes Poëmes *. Par-là il ne détruiſoit pas l'admiration qu'il vouloit inſpirer pour ſes héros, parce qu'un homme, s'il étoit digne de la protection des Dieux, étoit aſſez grand aux regards de ce peuple. Rien ne ſe faiſoit dans la nature ſans l'intervention d'une Divinité ; ç'eût été preſque une impiété que de placer l'homme dans quelque

---

NOTES.

une partie de ce fil, & qui nous a conduits comme dans le Temple des Initiations en nous expliquant pluſieurs Fables anciennes, de tourner ſon attention ſur celles d'Homere.

* Il eſt certain que le merveilleux eſt l'ame de l'Epopée, & que perſonne n'en a fait un uſage plus heureux qu'Homere ; mais par-là même que ſon imagination vive & forte le portoit à y recourir, il en abuſe quelquefois.

Digitized by Google

circonſtance importante, & de ne lui pas donner un tel ſecours.

Quant aux mœurs de ce ſiècle, celles des Arabes modernes en ſont, au rapport d'un habile Voyageur, une image frappante. *L'Arabe eſt brave, hoſpitalier, fidele à ſes amis, à ſes engagemens, obſervateur exact de ſa religion; mais dans ſon pays, l'amour du pillage & de la rapine eſt parfaitement ſemblable à celui des tems héroïques; ainſi, d'un côté, il eſt cruel, violent, injuſte, & de l'autre, humain & généreux. Les femmes y ſont exclues de la ſociété. Des perſonnes du plus haut rang s'y livrent aux occupations les plus baſſes.*

Mais, dit-on, un Poëte doit peindre la belle nature; il doit faire un choix dans ſes tableaux, & n'expoſer aux yeux que ceux qui peuvent nous plaire.

Le principe eſt vrai; remarquons néanmoins que l'on en peut abuſer, & qu'à force de vouloir peindre la belle

nature, on riſque auſſi de ſortir de la nature. En général, & quelque paradoxe que cela paroiſſe, les mœurs qu'Homere nous repréſente, n'étoient pas contraires à ce qu'on pouvoit appeller de ſon tems la belle nature, ſi nous pouvons nous ſervir de ce mot en parlant de ces mœurs groſſieres. La vengeance étoit une vertu. La férocité & l'orgueil réveilloient quelque idée de force & de grandeur. Le Poëte, inſiſtera-t-on, doit s'élever au-deſſus de ſon ſiècle ; il doit inſtruire, corriger. Oui ; mais, pour obtenir ce but, il faut qu'il commence par plaire. Si donc il offre à ſes contemporains des tableaux peu reſſemblans, ils lui diront : votre coloris eſt beau, mais vous êtes un mauvais deſſinateur ; retirez vos portraits ; nous connoiſſons mieux que vous Neſtor, Achille, & nous aimons mieux que nos grands-peres nous parlent d'eux que vous. Le Poëte, s'il n'adopte pas

Digitized by Google

lui-même les idées de ſon ſiècle, peut corriger des mœurs répréhenſibles par le tableau hideux qu'il en fait.

Si Homere nous a repréſenté ſes perſonnages avec leurs défauts, la peinture eſt plus reſſemblante, plus vraie. Ce ſont en partie les Romans qui nous ont accoutumés à vouloir que tout fût héroïque dans un héros. Que les Poëtes prennent leurs perſonnages dans leur imagination, & que, ſans diſtinction de tems ni de lieux, ils s'efforcent à en faire des modèles de perfection, les caractères deviendront monotones; au-lieu qu'en peignant la nature, ils ſeront variés, comme elle-même.

Nous aimons tant le plaiſir qui réſulte de l'imitation, qu'à moins qu'elle ne ſoit choquante dans toutes ſes parties, nous ſerons beaucoup moins rebutés de certains traits dans un Poëme, ſi nous pouvons nous perſuader qu'ils ſont une copie reſſemblante, ou qu'ils

partent du penchant favori qu'a le Poëte d'être un peintre fidele. C'eſt pourquoi l'on exhorte tant le Lecteur à ſe tranſporter dans l'antiquité. Et que prétend-on par-là ? On ne ſauroit vouloir à la lettre qu'il adopte ces mœurs ; cela eſt impoſſible : mais ſeulement qu'il ſache bien qu'elles ont exiſté ; alors il en ſera comme le témoin oculaire, & il ſera frappé de la reſſemblance de la copie. Or aucun Poëte ne s'eſt plus attaché qu'Homere à repréſenter la nature : ſa paſſion, ſi je puis ainſi dire, eſt telle, à cet égard, qu'elle l'empêche quelquefois de ſupprimer certaines images qui peuvent bleſſer la délicateſſe : mais combien de fois il en eſt le digne interprête ! Tout bon juge préférera un tableau fidele de la nature, péchât-il en quelques endroits par l'excès d'une qualité ſi excellente, à un tableau moins animé & même quelquefois trompeur. Auroit-on le goût aſſez frélaté pour

Digitized by Google

ſavoir pardonner au Taſſe tant de *concetti* dans des endroits où la paſſion devroit parler toute ſeule, & pour être trop révolté d'un petit nombre de traits échappés au peintre par l'attention qu'il donne à la nature ?

Diſons encore que nous outrons quelquefois le rafinement, & que nous renfermons le Poëte dans un cercle trop étroit, en effaçant, à notre gré, tous les tableaux où notre délicateſſe exceſſive refuſe de reconnoître ce qu'il nous a plu d'appeller la belle nature. O vous ! qui ne vous plaiſez qu'à étaler un luxe faſtueux, & dans les palais deſquels on rougit de prononcer les noms d'*époux* & de *pere*, ſeroit-ce à vous à tracer au Poëte l'enceinte qu'il ne lui ſeroit pas permis de franchir ?

Enfin, ſi la curioſité tranſporte dans ces tems anciens un Lecteur inſtruit, il reconnoîtra non-ſeulement dans la peinture de ces mœurs une image fidele

de la nature humaine, mais il admirera encore la force avec laquelle Homere l'a repréſentée. C'eſt dans l'état d'une ſociété à demi civiliſée que les paſſions & les ſentimens ſe déploient avec le plus d'énergie, & il n'y a point eu de peuple plus ſenſible que les Grecs. Auſſi Homere, peintre fidele, né au milieu de cette ſociété, & plus ſenſible qu'aucun de ſes Concitoyens, l'emporte-t-il ſur la plupart des Poëtes par le pathétique du ſentiment & par la force de ſon pinceau : ſi quelquefois le tableau eſt révoltant à cauſe de la différence des mœurs, le Poëte nous attache par ſa maniere de le peindre ; & telle eſt l'énergie de ſes expreſſions qu'il nous frappe, nous trouble, & nous inſpire des ſentimens que nous déſavouons.

Ce ſeroit ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail, de parler du plan de l'Iliade, vaſte dans ſa ſimplicité, des

Digitized by Google

caractères de ſes Acteurs, tracés d'une main ferme & sûre, auſſi variés que bien ſoutenus, de l'emploi du merveilleux, où, en général, ce Poëte eſt un ſi grand maître, & où l'on admire le jeu aiſé de ſes machines; ce ſeroit encore le lieu de conſidérer la richeſſe des comparaiſons, l'énergique ſimplicité des ſentimens, enfin la beauté de la diction & l'harmonie. Tous ces objets ont été ſuffiſamment développés: j'épargne au Lecteur l'ennui de lire beaucoup de redites, & à moi de les écrire, & je ne puis mieux faire ici qu'en le renvoyant à l'excellente Préface de Pope ſur Homere. C'étoit à un auſſi grand Poëte que Pope à le bien peindre, & l'on peut dire que ſon tableau eſt de main de maître. D'ailleurs j'ai d'abord déclaré que mon but n'étoit pas de tracer en détail toutes les qualités d'Homere, content de ſaiſir, à meſure que l'occaſion s'en préſente,

quelques traits qui m'ont paru les plus frappans, & que l'on n'a pas encore conſidérés ſous tous leurs points de vue. Je continuerai de ſuivre le même plan; mais ayant parlé de l'harmonie de ce Poëte, il ne ſera peut-être pas hors de propos de faire ſur ce ſujet quelques courtes réflexions.

Ses adverſaires, ne pouvant lui conteſter la beauté de la diction & l'harmonie, que lui accorde toute l'Antiquité, ont voulu du moins nous en conteſter le ſentiment. Nous ne connoiſſons pas aſſez, ont-ils dit, les langues anciennes, & nous en avons trop altéré la prononciation, pour pouvoir juger ici autrement que ſur parole.

Nous pourrions dire que le rythme de ces langues n'a ſouffert aucune altération; que celui du vers hexamêtre eſt ſur-tout très-ſenſible, & que c'eſt en bonne partie par le rythme que peignent les Poëtes anciens.

Quadrupetante putrem ſonitu quatit ungula campum.

C'eſt principalement la rapide marche des dactyles qui forme le tableau de ce vers.

Mais il y a plus. Les mots ſe compoſent du mêlange des conſonnes & des voyelles. Les variations qu'ils peuvent naturellement éprouver dans la prononciation, n'empêcheront pas qu'ils ne conſervent beaucoup de leur harmonie. On ne prononcera jamais, ou très-rarement, une voyelle comme une conſonne. Les voyelles ne perdront pas toute leur euphonie; car je doute que le changement aille, par exemple, juſqu'à prononcer un *a* comme un *u*. Les conſonnes douces pourront devenir moins douces; *Baſileus*, *Roi*, ſe prononçoit *Vaſileus*; mais c'eſt toujours une conſonne labiale. Les conſonnes dures, rauques, garderont de leur aſpérité.

Digitized by Google

Qua data porta ruunt & terras turbine perflant,

ne ſera pas confondu pour le ſon avec ces vers :

Intus aquæ dulces, vivoque ſedilia ſaxo,
Nympharum domus.

Malgré le changement arrivé dans la prononciation, qui ne ſent dans ces deux exemples, tirés du même Auteur, une harmonie très-différente ?

Il eſt sûr que nous ne prononçons pas le vers ſuivant comme les Grecs,

Πολλὰ δ' ἄειρε, κάραιρε, πέραιρέ τε, δόχμιός τ' ἦλθε ;

mais ne nous peint-il pas toujours d'une maniere frappante par la répétition des mêmes ſons la marche pénible des mulets & des hommes envoyés par Achille dans la forêt d'Ida * ?

NOTE.

* Je crois avoir conſervé cette beauté dans ma traduction : *Ils vont graviſſant, deſcendant, remontant, & ſuivant des chemins tortueux.* Chant 23.

Nous ne pouvons pas connoître toutes les délicateſſes des Langues anciennes, mais l'étude peut nous en faire découvrir une grande partie. Cela eſt confirmé par le fait, puiſque nos jugemens ſont, à peu d'exceptions près, conformes à ceux que les Anciens portoient de leurs Auteurs, non que nous nous contentions de les répéter, mais parce que l'impreſſion que nous éprouvons eſt analogue à la leur. Nous ſentons ſi vivement que Virgile eſt le plus harmonieux des Poëtes Latins, & il eſt tellement impoſſible de le confondre,

---

NOTE.

Madame Dacier s'embarraſſe peu de rendre une ſi belle peinture, & ſe contente de dire: *malgré la difficulté des chemins, ils arrivent bientôt*, &c. Ce ſont de tels endroits, & ils ſont en très-grand nombre, qui m'autoriſent à avancer que ma traduction eſt plus fidele que celle de Madame Dacier; car je crois que la fidélité conſiſte à rendre, non les mots, mais la poëſie.

je ne dirai pas, avec Lucrece, dont les vers ont en général une certaine aſpérité, mais avec d'autres bons Poëtes Latins, que l'on ſeroit tenté de croire que nous le prononçons comme il faut, ſi d'ailleurs nous ne ſavions évidemment le contraire. L'oreille la moins exercée ſent, pour parler avec Deſpréaux, que Tibulle *ſoupiroit ſes vers*, tandis qu'Ovide & Properce, riches en images & en alluſions fines, ſont bien éloignés d'avoir la douceur de ſes accens. Puis donc que la plupart de nos jugemens ſe rapportent à ceux de l'Antiquité, il faut bien que la prononciation des langues anciennes ne ſoit pas altérée au point de détruire pour nous leur harmonie.

Ces réflexions, que je ne fais qu'indiquer, peuvent renverſer une des objections les plus éblouiſſantes que les Perrault & La Motte oppoſoient aux partiſans d'Homere. Car ce Poëte, pour

lequel l'Antiquité inſtitua des jeux, & qui eut des ſtatues & des Temples, fut attaqué vivement en France à la fin du dernier ſiècle, & fut l'occaſion d'une diſpute très-acharnée. Je vais en tracer un tableau rapide; il doit tenir quelque place dans l'Hiſtoire des Lettres, & il pourra faire naître en particulier pluſieurs conſidérations ſur Homere.

Le Poëte, avons-nous dit, a droit d'exiger quelquefois que nous nous dépouillions, pour un moment, de nos uſages, afin d'adopter ceux qu'il nous préſente; c'eſt un ſacrifice néceſſaire ſi nous voulons qu'il nous amuſe; mais, quoique tous les hommes veuillent être amuſés, tous ne ſont pas capables de faire ce ſacrifice. Ils accuſeront le Poëte d'être mauvais peintre, lorſqu'il aura fait les portraits les plus reſſemblans: l'impreſſion qu'ils auront reçue de ces mœurs étrangeres les empêchera de

reconnoître les traits les plus frappans des paſſions humaines, &, ſous ce point de vue, ils ſe dépouilleront preſque de la qualité d'hommes, plutôt que de ſe dépouiller des mœurs de leur nation.

Plus une nation ſera civiliſée, plus elle aura de douceur, & plus on conçoit qu'il pourra s'y rencontrer des perſonnes qui auront de la peine à ſe plier à des mœurs fort oppoſées à ces caractères; & s'il doit s'élever une conteſtation ſur le mérite des Anciens, c'eſt probablement chez cette nation qu'on la verra naître. Je ſuis loin de vouloir faire l'apologie de ceux qui ont attaqué les chef-d'œuvres de l'Antiquité; je ſais que ces combattans ont montré de l'ignorance & peu de goût; mais on doit jetter un coup-d'œil philoſophique & impartial ſur l'influence que peuvent avoir eue dans cette guerre les mœurs nationales.

Digitized by Google

Une autre cauſe qui n'y a gueres moins influé, ſont les éloges vraiment outrés & pédanteſques que l'on prodiguoit aux Anciens. Lorſque les bons Écrivains de l'Antiquité reparurent au milieu des ténèbres de la barbarie, les circonſtances, jointes à leur mérite réel, leur donnerent tant d'éclat, qu'il n'eſt pas étonnant que tranſporté par eux tout-à-coup dans l'heureux ſiècle des beaux Arts, l'on ſe fût comme proſterné devant ces grands génies, que l'on ne ſuivit d'abord que de ſi loin, & qu'on les eût adorés avec une ſorte de ſuperſtition*. Les Commentateurs, auxquels nous avons tant d'obligations,

---

NOTE.

* On partage l'ardeur avec laquelle Pétrarque, ce beau génie, alloit de toutes parts cherchant des manuſcrits, ſa joye quand il en avoit découvert quelqu'un, & l'enthouſiaſme, (éclairé de ſa part,) avec lequel il adreſſoit ſur le champ une Lettre à l'Auteur qu'il venoit de tirer comme du tombeau.

courbés ſans ceſſe ſur des manuſcrits, n'imaginoient pas qu'on put égaler, bien moins encore ſurpaſſer quelquefois des Auteurs, dont chaque mot étoit & devoit être pour eux de la plus grande importance, & faiſoit naître entre eux les guerres les plus vives. Cet enthouſiaſme exceſſif, qui faiſoit penſer aux meilleurs Écrivains que nous ne pouvions, en aucun genre, ſurpaſſer les Anciens, put révolter certains eſprits, qui jugerent qu'on ne rendoit pas aſſez de juſtice à leur ſiècle, & qui prétendirent le venger.

On s'apperçoit que c'étoit le deſſein de Perrault par le début de ſon Poëme du *Siécle de Louis le Grand*, où il dit :

Je vois les Anciens ſans ployer les genoux,
Ils ſont grands, il eſt vrai, mais hommes comme nous ;
Et l'on peut comparer, ſans craindre d'être injuſte,
Le ſiècle de Louis au beau ſiècle d'Auguſte.

Ce début étoit ſage ; mais il oublia dans la ſuite de ce Poëme, & bien plus

encore dans la chaleur de la diſpute, qu'il avoit dit lui-même que les Anciens étoient *grands*, que le ſiècle d'Auguſte étoit *beau*, & ceux de ſon parti ſe jetterent, comme il arrive d'ordinaire, dans l'extrêmité oppoſée à celle qu'ils vouloient combattre.

Perrault crut devoir juſtifier ce qu'on avoit regardé comme un attentat, & il fit le *Parallele des Anciens & des Modernes.* Il faut convenir que cet Écrivain avoit de l'eſprit, qu'il n'étoit pas ignorant dans les beaux Arts, & qu'il avoit aſſez de hardieſſe & de philoſophie pour combattre des opinions reçues, lorſqu'elles lui paroiſſoient contraires à la vérité : mais il n'étoit pas aſſez bon Critique. Ne pouvant juger Homère même, il le jugea ſur de ſtériles Interprêtes, & oſa prononcer. Il eut encore recours à la mauvaiſe foi pour étayer ſa cauſe. Il traduiſit littéralement en françois des morceaux de traductions

latines déjà très-littérales, & comme s'il eût craint de garder quelque ménagement pour la vérité, il défigura quelquefois même le ſens du texte : c'étoit enchaîner ſon adverſaire pour lui ôter la vie.

Il ſemble que l'on eût dédaigné de répondre à Perrault, & l'on peut être ſurpris que Madame Dacier eût tardé à rompre le ſilence. Cependant le Livre de Perrault fit ſenſation, puiſque M. le Prince de Conti dit que ſi Deſpréaux ne prenoit la plume pour venger Homere, il iroit à l'Académie écrire ſur la place de ce Satyrique, *tu dors Brutus*, & cela acheva d'enflammer ſon zèle. Deſpréaux prit la plume, réfuta Perrault avec ſolidité, mais avec hauteur, & crut peut-être avoir triomphé de tous les ennemis d'Homere. *Si je ne me fuſſe mis de la partie*, dit-il, *le champ de bataille vous demeuroit.* Cependant, quoiqu'il eût détruit en beaucoup d'endroits

la critique de Perrault, il ne fut pas plus heureux que Brutus, dont le nom ſervit à l'animer, & la querelle fut renouvellée avec plus d'ardeur que jamais après la mort des deux combattans.

Deſpréaux ne voulut reconnoître aucun défaut dans Homere; Perrault y vit peu de beautés. On peut obſerver que tous deux ſe rendirent coupables de la même injuſtice : Perrault falſifioit les paſſages des Anciens, & Deſpréaux, qui lui en faiſoit un crime, tronquoit, ainſi que le remarque ſon Commentateur, pluſieurs paſſages de Perrault.

Mais ce n'eſt pas là le ſeul échantillon du zèle quelquefois trop ardent de l'Apologiſte. Il rapporte un paſſage de Vitruve, qui dit tout crûment que *Zoïle méritoit la mort pour avoir critiqué Homere*, & Deſpréaux, qui, pour l'honneur des Anciens, n'eût pas dû faire mention de ce paſſage, non-ſeulement ne le condamne pas, mais ſemble l'avoir

tranſcrit avec complaiſance. Voilà un petit trait qui montre que le fanatiſme peut ſe gliſſer par-tout, juſque dans des choſes auxquelles il paroît inalliable. Croiroit-on que ce paſſage ait été allégué, comme une autorité raiſonnable, par un homme tel que Deſpréaux, & dans un ſiècle ſi éclairé ?

Perrault ne s'effraya gueres d'une ſentence de mort qui n'avoit été prononcée que par Vitruve, & il fut ſans doute plus ſenſible à la hauteur de ſon adverſaire.

C'eſt dans des circonſtances bien peu favorables que Perrault s'éleva contre l'Antiquité : il voulut détruire les autels qu'on lui avoit érigés, dans le tems que la Fontaine ſe croyoit fort inférieur à Phédre. Sa critique, eût-elle été plus ſage & plus modérée, n'eût peut-être gueres excité moins de rumeur.

Cependant il eſt certain qu'il condamna le plus ſouvent les Anciens ſans

Digitized by Google

les entendre *. Il crut, contre toutes les régles d'une ſaine critique, que l'Iliade pourroit bien être l'ouvrage de pluſieurs Poëtes. Madame Dacier ſçut tourner en éloge cette ſuppoſition, ſi peu favorable à Homere. *Il y a*, dit-elle, *un ſi grand nombre de choſes dans ce Poëte, que j'excuſerois volontiers ceux qui ont cru que c'étoit un ouvrage de pluſieurs ſiècles & de pluſieurs eſprits, comme ſi un ſeul homme n'avoit pu produire tant de merveilles.*

Les comparaiſons d'Homere furent encore un des principaux objets de la critique de Perrault. Il les trouva trop répétées, ſongeant peu que, du tems d'Homere, les hommes, étant plus voiſins que nous de la nature, pouvoient

---

NOTE.

* Quelles miſérables chicanes, par exemple, il fit à Horace ſur le mot de *poûtre*, dont ce Poëte ſe ſert pour déſigner un vaiſſeau?

ſe laſſer moins d'en emprunter les images. Auſſi ce Poëte s'en eſt-il tellement emparé, qu'il ſemble avoir voulu s'en aſſurer la poſſeſſion, ce qui n'a pas empêché d'autres Poëtes de les lui emprunter, parce qu'elles ſont très-belles. Ses comparaiſons ſont une des parties les plus brillantes de ſes Poëmes. Il y en a pluſieurs qu'il ſemble trop chérir, mais l'on en trouve auſſi un grand nombre dont il eſt plus avare, & qui frappent autant par leur juſteſſe que par leur nouveauté. Et même parmi celles qu'il répète, il y a des circonſtances qui en font quelquefois des comparaiſons nouvelles, ce qu'un Lecteur un peu trop faſtidieux dédaigne de conſidérer.

Enfin la critique de Perrault s'attacha plus encore aux petites diſgreſſions inſérées dans les comparaiſons d'Homere qu'il traduiſit de la façon la plus littérale, & qu'il parodia. Plus un Auteur

Digitized by Google

eſt ſimple & populaire, plus il eſt au pouvoir d'un Traducteur de le faire trouver bas & rampant : or il n'y a point d'Écrivains qui ayent ce caractère de ſimplicité autant qu'Homere : elle eſt telle qu'il ſemble avoir compté ſur la bonne foi de ſes Lecteurs. On ne doit voir dans les circonſtances étrangeres de ſes comparaiſons que la fécondité d'un génie qui ſe livre à tout ſon feu, & qui ſaiſit les objets voiſins de ceux dont il s'occupe, dès qu'ils ſont intéreſſans & peuvent varier ſes tableaux. Homere vous tranſporte toujours au lieu de la ſcène, même dans ſes comparaiſons, où il fait des peintures un peu détaillées ; il détourne un moment votre attention de l'action principale, mais il vous y ramene auſſi-tôt, après ces eſpèces de petits épiſodes qui ont des charmes, & qui, nés de l'abondance de ſon génie, offrent en même tems au naturel l'image d'une ſimplicité

Digitized by Google

naïve. Homere peignoit à traits hardis : Perrault le liſoit l'équerre à la main. L'imagination & le ſentiment doivent juger les ouvrages produits par l'imagination & le ſentiment.

Homere eut un ennemi plus redoutable en La Motte. Cet Écrivain, d'ailleurs judicieux, s'exagérant les défauts du Poëte Grec, ne pouvant remonter aux ſources & connoître toutes ſes beautés, las des éloges mal-adroits des Commentateurs, & trouvant peut-être que Perrault n'avoit pas défendu ſa cauſe avec moins de mal-adreſſe, prit la plume. Il voulut faire connoître en même tems les défauts de l'Iliade, ainſi que ſes vraies beautés ; c'eſt dans ce deſſein qu'il donna *ſa Traduction libre de ce Poëme, avec un Diſcours ſur Homere.* Dans ſon Diſcours il ſe propoſoit de critiquer les défauts de l'Iliade, &, comme ſi ç'eût été ſa deſtinée de la montrer ſous un mauvais point de vue,

ſa Traduction en tronquoit & en défiguroit les beautés mêmes.

Fontenelle avança que l'*Iliade françoiſe n'avoit pas réuſſi, parce que c'étoit l'Iliade.* Madame Dacier avoit dit, que ſi l'on ne goûtoit pas Homere dans ſa Traduction, l'on ne devoit s'en prendre qu'à elle-même : Fontenelle, au contraire, voulut qu'Homere ſeul fût comptable du peu de ſuccès de La Motte. Voilà qui peint bien les adorateurs & les adverſaires des Anciens.

La Motte, foible Verſificateur, & ayant un tour d'eſprit contraire à celui du Poëte Grec, qui eſt la ſimplicité même, ne pouvoit que le traveſtir.

Il travailloit d'après la Traduction de Madame Dacier. Ne tenant les beautés d'Homere que d'une ſeconde main, elles devoient avoir perdu de leur force, &, pour ainſi dire, de leur fraîcheur. Et ſi Madame Dacier n'avoit pas bien

rendu les beautés d'Homere, comment La Motte auroit-il pu les tranſmettre dans ſa Traduction? Il dit que par-tout il ſuppoſe dans ce Poëte la beauté de l'expreſſion : mais il y a une très-grande différence entre la *ſuppoſer* & la *ſentir*. L'imagination de La Motte, préoccupée des défauts qu'il croyoit voir dans le Poëte Grec, ne devoit pas trop bien le ſervir à l'égard de ſes beautés. Un Traducteur ne peut aſſez comparer la copie au modele : il faut que la préſence même de l'original l'excite ſans ceſſe, & lui diſe d'une maniere diſtincte, quelqu'importune que ſoit cette vérité, qu'il eſt encore loin de la perfection.

Fontenelle avoit donc ici deux poids & deux meſures : il faiſoit comparoître Homere au tribunal d'une raiſon trop rigoureuſe, & La Motte à celui de la facile amitié. Ce dernier entreprit lui-même la défenſe de ſon Iliade, & alors

Digitized by Google

entraîné par l'ardeur d'excuſer ſes fautes, il ſortit quelquefois de ſon caractère pour jouer le rôle des Commentateurs.

La Motte ſemble avoir embelli ſon original dans l'endroit des combats de Patrocle avec Sarpedon & Hector, où il ſuppoſe que ces deux chefs Troyens, trompés par l'armure d'Achille, dont Patrocle eſt revêtu, croyent combattre ce héros même, illuſion qu'il a ſçu rendre aſſez intéreſſante. Il faut dire cependant que cette fiction n'eſt pas trop conforme à l'idée qu'Homere nous donne de ſon héros, qui effaçoit tellement les autres guerriers par ſa valeur prodigieuſe, & dont la ſtature étoit ſans doute auſſi diſtinguée, qu'on ne pouvoit aiſément paſſer pour Achille, fût-on revêtu de ſes armes.

Mais ſi l'Iliade de La Motte eſt un ouvrage manqué, ſon *Diſcours ſur Homere* & ſes *Réflexions ſur la Critique*

méritent d'être lus, & quoique trop ſévères à l'égard du Poëte Grec, peuvent, s'il en eſt beſoin, ſervir de préſervatif contre l'admiration outrée de l'Antiquité, comme les écrits des incrédules, tout nuiſibles qu'ils ſont, peuvent corriger un peu les excès du fanatiſme. Le dernier ſur-tout, chef-d'œuvre d'une raillerie fine & polie, devroit ſervir de modele à tous les Savans, pour les rendre modérés dans leurs diſputes.

La Motte avoit trop de ſagacité pour que ſa critique fût toujours mal fondée: mais il ne ſçut pas ſe tranſporter au ſiècle du Poëte Grec.

Il eſt vrai que, comme nous l'avons déjà obſervé, la mal-adreſſe des Commentateurs a rendu plus choquantes des mœurs qui le ſont quelquefois aſſez par elles-mêmes. On auroit peine à le croire; mais ils ont regardé les Dieux & les Héros de l'Iliade comme

Digitized by Google

des modeles parfaits de vertu*. En vain Horace, qui cependant eſt un Ancien, avoit dit en parlant de ces derniers, *delirant.*

On peut-être plus ſurpris que La Motte n'ait pu faire grace à la ſimplicité des mœurs anciennes. Quoique l'amour de la grandeur & de l'éclat nous domine, il nous eſt reſté dans le cœur un penchant ſecret pour des mœurs plus ſimples, de ſorte que nous en aimons le tableau, à-peu-près comme les Grands dépoſent quelquefois leur faſte pour ſe rapprocher de la nature.

Quant à la cruauté & ſur-tout à la groſſiereté de ces mœurs, il eſt conſtant

---

NOTE.

* Tourne-t-on en ridicule les mœurs de l'Iliade ? Madame Dacier répond ſérieuſement qu'on ne peut en faire des railleries ſans impiété, puiſque les Livres ſaints nous montrent encore plus en détail les mêmes mœurs.

Digitized by Google

que la lecture de l'original nous choquera moins que celle d'une Traduction fidele. Je ne prétends pas, ainſi que les Commentateurs, ſauver, par exemple, les injures à la faveur de leur harmonie : mais certains tems & certaines idées nous bleſſeront moins dans la Langue originale que dans la nôtre, dont nous les avons abſolument proſcrits. En général, il nous ſera plus facile d'être Grecs, en liſant l'Iliade même : chaque mot d'un idiôme étranger peut nous rappeller qu'on nous offre le tableau de mœurs étrangeres ; nous n'avons point attaché à ces ſons d'idées révoltantes, réflexion qui confirme que les hommes ſe prennent ſouvent par les mots : mais, dans une Traduction, outre que nous ne recevons aucune apologie pour un terme bas, nous oublions preſque à chaque ligne qu'il faut nous tranſporter dans des régions & des tems éloignés : il ſemble qu'en nous

Digitized by Google

parlant notre propre langue, on doive nous repréſenter nos goûts, nos mœurs, nos idées. Auſſi le Traducteur doit-il, ſans encourir le reproche d'infidélité, adoucir quelquefois, bien qu'avec ſobriété, des mœurs trop groſſieres, qui, ſi on les préſentoit exactement telles qu'elles ſont dépeintes, révolteroient plus que dans l'original même.

Cependant, lorſque ces mœurs ſont trop choquantes, il faut les ſupporter ſi l'on veut jouir des beautés de l'Iliade, à-peu près comme un étranger s'efforce de n'être point choqué des mœurs biſarres d'un pays, au point de n'y pouvoir plus ſéjourner, parce que cette délicateſſe trop grande & peu ſenſée peut-être, le priveroit de ce qu'il a d'utile & d'agréable. La Motte fut loin d'imiter cette ſage conduite : il ſe permit, au contraire, de parodier le Poëte Grec. Il n'avoit ſans doute pas encore écrit contre les parodies, ou il

Digitized by Google

croyoit cette arme légitime lorſqu'on la tournoit contre Homere. Néanmoins, irrité de celles qu'on avoit faites de ſes ouvrages, il déclara ailleurs, avec autant de force que de raiſon, que ce genre de plaiſanterie eſt très-pernicieux à la Littérature.

Je ne rapporterai que deux exemples de mœurs & d'uſages anciens, dont La Motte a, mal-à-propos, rendu Homere reſponſable. Les héros de l'Iliade ſont comme en poſſeſſion de ſe louer eux-mêmes. Sans vouloir faire à cet égard leur apologie, diſons que ce Critique eût pu ſe ſouvenir que l'amour-propre ſe montroit alors à découvert, & n'étoit ſans doute pas plus violent qu'aujourd'hui, où l'on met les manèges à la place de cette franchiſe. On étoit moins choqué d'entendre les autres ſe louer eux-mêmes parce que l'on jouiſſoit de l'eſpèce de privilége de ſe louer à ſon tour.

Digitized by Google

Les diſcours tenus au milieu des combats choquent notre Critique, quoiqu'il reconnoiſſe qu'ils y jettent une agréable variété, & que la ſcène étant dramatique, les perſonnages nous deviennent plus préſens. Mais il oublie que la maniere de combattre étoit alors toute différente de la nôtre, qu'avant que l'action devint générale, les champions ne voulant pas être confondus dans la foule, ſortoient des rangs, comme le dit Boivin, ſe livroient des combats ſinguliers, qu'il n'étoit pas permis aux ſoldats d'interrompre, & ſe provoquoient d'ordinaire par des diſcours audacieux, ſuite de leur naturel féroce. Pope obſerve qu'*avant les armes à feu, il y avoit plus de lenteur dans les combats, ce qui donnoit aux guerriers le loiſir de parler.* J'ajoute qu'en général les Grecs étoient grands parleurs. Boivin, en réfutant La Motte d'une maniere ſolide, dit que Madame Dacier a

allongé ces diſcours par ſon ſtyle traînant. C'eſt bien vainement que La Motte voulut prouver que l'ignorance du Grec ne l'empêchoit pas d'apprécier exactement Homere*.

Il eſt ſingulier de voir les efforts qu'il fait pour rendre raiſon de la réputation durable de ce Poëte. *L'eſprit de ſyſtême qu'avoit Ariſtote*, dit-il, *lui ayant fait entrevoir un art dans les Poëmes d'Homere, il eſt devenu amoureux de ſa découverte, & il a employé pour la juſtifier cette ſubtilité obſcure qui lui étoit ſi naturelle.* Il faut dire que ceci eſt plus ſubtil qu'Ariſtote même.

Madame Dacier, avant Boivin, avoit écrit contre La Motte. Par le titre de ſon Livre, elle ſembla accuſer tout ſon

---

NOTE.

* Je renvoie aux notes qui terminent le troiſième Volume pluſieurs critiques de La Motte, qui paroiſſent mériter quelques diſcuſſions.

Digitized by Google

ſiècle de manquer de goût ; ce qui prouve que cet ennemi d'Homere avoit beaucoup de partiſans. Il faut avouer cependant que cette Dame, illuſtre par ſon ſavoir, ne montra pas beaucoup de goût dans cet ouvrage. Imitant le Poëte Grec dans ſes répétitions, elle répéta toutes ſes remarques ſur l'Iliade. Elle s'y permit auſſi des injures peu harmonieuſes, encore qu'elle eût traduit Homere *.

Quoique La Motte ne fût pas aſſez

NOTE.

* On peut juger du courroux que La Motte excita dans Madame Dacier par celui qu'elle fit éclater contre Pope, qui avoit repréſenté Homere, dont il étoit bien épris, ſous l'idée d'un jardin fertile, mais un peu brute. *L'Iliade & l'Odyſſée ne ſont donc*, s'écrie-t-elle, *qu'un amas confus de beautés qui n'ont ni ordre ni ſymmétrie ! les ennemis les plus déclarés d'Homere ont-ils jamais rien dit de plus injurieux ni de plus injuſte contre ce Poëte ? Bien loin que l'Iliade ſoit un jardin brute, le Nôtre n'a jamais obſervé dans ſes jardins une ſymmétrie plus parfaite ni plus admirable.*

Digitized by Google

modéré dans la critique qu'il fit de ce Poëte ; il le fut plus que Perrault. Mais comme ſi le zèle pour l'Antiquité alloit toujours en croiſſant parmi ſes défenſeurs, Madame Dacier ſe montra bien moins modérée que Deſpréaux dans les louanges dont elle combla Homere. Les injures furent redoublées dans une exacte proportion, & La Motte qui ſembloit mériter un traitement plus doux que Perrault, & qui devoit s'y attendre, ayant ſur-tout une Femme pour adverſaire, fut accueilli comme par le plus déterminé Commentateur *. Il eſt vrai que cette Dame eut un intérêt de plus que Deſpréaux dans cette

---

NOTE.

* Je ne rapporte que ce ſeul trait. Alcibiade donna un grand ſoufflet à un Rhéteur qui n'avoit rien d'Homere. *Que feroit-il aujourd'hui*, dit Madame Dacier, *à un Rhéteur qui lui liroit l'Iliade de M. de la Motte ?* Ou je me trompe, ou ce ſoufflet étoit appliqué ſur la joue de la Motte même.

Digitized by Google

diſpute, & que La Motte eut un tort de plus que Perrault, l'une ayant traduit Homere, & l'autre ayant oſé le réduire. La Motte mit beaucoup d'agrémens dans ſa critique, & Madame Dacier, ſemblable à Daphné qui fuyoit devant Apollon, parut ſe dérober aux Graces, apanage ordinaire de ſon ſexe. Diſons néanmoins à l'honneur des deux combattans, que, malgré le zèle amer de cette Dame, il ſe fit entr'eux une réconciliation ſincere, qui ne termine pas toujours ces ſortes de querelles.

La Motte eut encore un ſecond : c'étoit l'Abbé Terraſſon, qui publia une longue *Diſſertation*, ou un gros Livre, ſur l'Iliade, & qui donna un tour tout différent à cette diſpute. Dans la rigidité de ſa cenſure, il ſembla vouloir détruire l'Iliade entiere, & ne rien conſerver de ſes ruines. Cet adverſaire ſembloit d'autant plus redoutable que ſes prédéceſſeurs étoient reconnus pour ne

ſavoir pas le Grec, ce qui fut un grand argument qu'on leur oppoſa, & dont La Motte ne ſe tira que par un ſophiſme ; mais on ne pouvoit reprocher à cet Abbé d'ignorer cette langue, & Madame Dacier put lui dire, *Et toi mon fils auſſi ?*

L'Abbé Terraſſon, homme de mérite, étoit, par rapport à la poëſie, de ces eſprits ſecs, qui ſont bien plus choqués des défauts d'un ouvrage qu'ils n'en goûtent les beautés. Il compara le regne d'Homere à celui d'Ariſtote, & enflammé par l'exemple de Deſcartes qui avoit détruit les autels du Philoſophe, il ſe croyoit né pour renverſer ceux du Poëte. Ce n'étoit pas Platon, qui, lui-même plus Poëte que Philoſophe, bannit Homere d'une République où la vertu ſeule devoit avoir entrée : c'étoit un Critique farouche qui ſoumit à la plus froide analyſe le Poëte doué de la plus ardente imagination.

Sa ſévérité lui nuiſit à lui-même : il entra dans un ſi grand détail qu'il donna dans les longueurs qu'il reprochoit au Poëte Grec, & produiſit un ouvrage propre à exercer la patience du Lecteur. Juſqu'à préſent Homere avoit été critiqué d'une maniere au moins agréable. Cet Abbé imita, dans cette occaſion, le ton & le ſtyle des Commentateurs, en tournant contr'eux la plus grande partie de ſes traits, tandis qu'il croyoit les tourner contre Homere.

Ceux qui voudroient définir l'Iliade ſont arrêtés par l'Abbé Terraſſon dès le premier mot ; il leur conteſte que le récit de ce Poëme ſoit une *action*, c'eſt, dit-il, celui d'une *paſſion*. Voilà une de ces ſubtilités qu'il faut laiſſer débattre entre les Commentateurs, & qui ne ſont rien à Homere. Le Critique blâme ſur-tout le Poëte d'avoir pris pour ſon ſujet l'*inaction de ſon*

héros. Ceci mérite encore moins de réponſe.

J'aurai occaſion de rapporter ailleurs quelques-unes des critiques de l'Abbé Terraſſon : la plupart ſont injuſtes. D'ailleurs, le fuſſent-elles moins, il y a une grande différence entre voir tous les défauts d'un Auteur rapprochés, & les rencontrer en liſant l'Auteur même ; ſes fautes peuvent être rachetées, & il plaide lui-même ſa cauſe. Les Critiques euſſent-ils donc relevé avec juſtice une foule de défauts dans un Écrivain, leur travail eſt bien ſuperflu, ſi cet Écrivain a de grandes beautés, qui triomphent de leurs froids raiſonnemens, & les condamnent à un oubli éternel.

La diſpute ſur Homere eut certainement en France des effets déſavantageux pour ce Poëte & pour la Littérature ancienne. Fontenelle eut une grande influence ſur ſon ſiècle. De nos jours on recommence à ſentir le beſoin d'étudier

Digitized by Google

les bons Auteurs de la Grèce & de Rome.

D'après mon plan, il ne me reſte plus ici qu'à parler de ma Traduction, & en propoſant quelques réflexions générales ſur la Traduction des Poëtes, je ne laiſſerai pas échapper les occaſions qui ſe préſenteront encore de caractériſer Homere.

Entraîné un peu, je l'avoue, par le goût du ſiècle, je publiai en 1764 une Traduction libre de l'Iliade, & je m'engageai à ne la plus changer; content d'avoir tenté de rendre les principales beautés de ce Poëme, j'oſai même faire une eſpèce de défi à celui qui ſe chargeroit de la tâche difficile d'en donner une Traduction bien fidele. Il ſe trouve qu'aujourd'hui je ſuis moi-même cet antagoniſte que j'avois défié. J'eſpere qu'on me pardonnera d'avoir violé l'engagement que j'avois contracté: j'y ai

du moins été encouragé par un ſi grand nombre de conſeils, que je puis croire y être invité par une partie du Public. Ma Traduction libre reçut un accueil flatteur : la foule, à qui Madame Dacier n'avoit point fait goûter Homere, ſembloit ne demander qu'une eſquiſſe de ce Poëte ; pluſieurs Savans illuſtres me pardonnerent mon peu de fidélité, en faveur de quelques endroits où ils entrevoyoient les beautés d'Homere : mais d'autres me témoignerent que j'euſſe beaucoup mieux fait de ne pas tronquer mon original. Je me contente de nommer ici le Journal des Savans & la Bibliotheque Allemande de Berlin *. Cette derniere contient un extrait de mon Ouvrage, qui eſt du célèbre M. Mendelſon, & qui eſt digne de lui, tant par le ton d'honnêteté que par la juſ-

---

NOTE.

* Premier Tome, ſeconde Partie.

Digitized by Google

teſſe des obſervations. Je ne tardai pas à adopter le ſentiment de ces Critiques rigoureux, & plus j'étudiai les Anciens, & en particulier Homere, plus je m'y confirmai.

Je formai dès-lors le deſſein d'améliorer un jour ma Traduction ; mais occupé d'autres entrepriſes, je le laiſſai mûrir. Lorſque je pus ſonger à l'exécuter, je me traçai un plan, je conſultai divers juges, &, par degrés, je me rapprochai tellement de mon original, qu'en pourſuivant ainſi, je vis que ma Traduction ſeroit plus fidele même que celle de Madame Dacier. Pour remplir mon plan dans toute ſon étendue, il falloit, non corriger, mais, à la lettre, refaire mon Ouvrage. Effrayé des difficultés d'une telle entrepriſe, j'héſitai long-tems, mais enfin j'eus le courage de m'y déterminer.

J'aurois pu, ſans doute, me contenter d'un moindre degré de fidélité,

Digitized by Google

ſi je ne m'étois apperçu qu'en m'aſſujettiſſant à cette contrainte, ma Traduction ſeroit meilleure & plus utile, qu'on y reconnoîtroit mieux le génie d'Homere. Dès-lors, comme ſi j'avois dû expier l'infidélité que je m'étois permiſe dans mes premiers eſſais, je me preſcrivis des loix ſévères.

Si la copie étoit ſervile, elle ſeroit loin de reſſembler. Mais ſi l'on ſe plie trop aux mœurs & au langage de ſon ſiècle, on tombe dans un autre excès non moins condamnable *. Pourquoi mettre le nom de ſon Auteur à la tête du Livre ? Dans ce cas, le Traducteur n'eſt-il pas une eſpèce d'aventurier, qui, pour quelques traits de reſſemblance avec une perſonne, ſe donne pour elle, faſcine un moment les yeux, & finit

---

NOTE.

* Ayant été en faute dans l'édition de 1764, je me fais ici à moi-même mon procès.

par être renvoyé? On doit, dans une Traduction, s'attacher à faire connoître la maniere d'un Auteur, les mœurs qui régnoient de ſon tems, & même autant que cela ſe peut, le génie de ſa langue. La Traduction en ſera plus originale, plus vraie. Elle pourra enrichir une langue de nouveaux tours: ſi elle n'a pas cette fidélité, elle appauvrira l'Auteur que l'on traduit, ſans rien ajouter à la langue qui doit l'interprêter.

Une Traduction à la fois fidele & élégante peut contribuer à former un excellent parallele entre deux langues, à montrer en quoi leur génie ſe reſſemble, en quoi il differe. On ſent qu'il faut que le Traducteur épuiſe toutes les reſſources de ſa propre langue pour ſe rapprocher de celle de ſon original, & qu'en faiſant parler ſon Auteur, il ſe rappelle auſſi, quand il le faut, la Nation pour laquelle il écrit.

Je ſens trop combien l'entrepriſe eſt

délicate & difficile : en voulant enrichir une langue, on riſque de la dénaturer. Que réſulteroit-il de l'importation de nouvelles denrées, qui ne ſeroient de nul uſage, qui ne conviendroient ni au climat ni à la conſtitution des habitans, & qui ne vaudroient point celles qu'on poſſede ? Cependant je ſoutiens qu'il n'eſt pas impoſſible de concilier, à un point très-conſidérable, la fidélité & l'élégance. Je ne me ſuis point laiſſé effrayer par des maximes vagues & rebattues, qu'on ſe plaît à répéter par divers motifs. Si elles étoient démontrées, il faudroit renoncer à traduire. Or, puiſque ceux-mêmes qui répetent ces maximes, n'en tirent pas cette conſéquence, le ſeul parti qui reſte eſt de faire tous ſes efforts pour vaincre des difficultés qui ne ſont pas inſurmontables à des ſoins attentifs accompagnés d'un peu de talent. Quiconque y réuſſiroit pleinement, mériteroit ſans doute

d'être diſtingué de la foule des Traducteurs.

Deux qualités bien remarquables caractériſent Homere, une grande énergie & beaucoup de ſimplicité. C'eſt la foibleſſe qui fait tomber dans l'enflûre. Homere eſt plein de force, & en prodiguant toutes les richeſſes de l'imagination, il garde le ton le plus ſimple. Je me ſuis étudié à conſerver ces caractères dans ma Traduction. Des Lecteurs éclairés & judicieux ne demanderont point qu'on adouciſſe l'image des mœurs de ces tems reculés au point de les rendre méconnoiſſables : ce n'eſt point Homere qu'on veut tranſporter dans leur ſiècle ; c'eſt eux que l'on veut tranſporter dans le ſiècle d'Homere. Ils ne ſeront pas fâchés de voyager, pour ainſi dire, avec lui dans l'ancienne Grèce : un tel voyage peut ouvrir une ſource abondante de réflexions & de ſentimens au Philoſophe, au Politique,

à l'Hiſtorien, à l'Homme ſenſible. Si nous trouvions dans quelques ruines des portraits fort reſſemblans d'Agamemnon, d'Achille, d'Ulyſſe, &c. ſi ces portraits avoient des linéamens un peu rudes, repréſentant des hommes dont les traits étoient mâles & forts, voudrions-nous qu'un Peintre les adoucît ? Eh bien ! ces portraits exiſtent dans Homere : le Traducteur qui les offre au naturel, les tire, en quelque ſorte, avec beaucoup de travail, de profondes ruines.

Après de mûres réflexions, j'ai pris le parti de préſenter ce Poëte, tel qu'il eſt, avec ſes beautés & avec ſes négligences. Si, dans l'original, l'éclat des premieres éclipſe les dernieres aux yeux de tout bon juge, il en ſera de même dans ma Traduction, en ſuppoſant que j'aye eu le talent de rendre ces beautés. Des Lecteurs frivoles pourront montrer un goût plus dédaigneux : mais s'ils

n'ont pas quelques étincelles de ce feu poëtique qui embraſa Homere, s'ils veulent analyſer froidement ſes penſées & ſes images, s'ils ne peuvent ſe réſoudre à adopter pour quelques inſtans d'autres mœurs, & s'ils trouvent enfin plus de plaiſir à relever les fautes d'un grand génie qu'à ſentir ſes beautés ſublimes, ils doivent laiſſer là ce Livre: il eſt certain que l'original, lu dans le même eſprit, ne pourroit les contenter. Je demande, en général, aux Lecteurs de ne pas me condamner ſur la lecture d'un morceau détaché: je crois ne pas trop exiger d'eux, s'ils deſirent de connoître Homere, en ſouhaitant qu'ils faſſent une lecture ſuivie, attentive, & s'il ſe peut, réitérée de la Traduction d'un ſi beau Poëme, & je ſuis sûr qu'ils ſe tranſporteront toujours mieux dans ces anciens tems.

S'il eſt des Savans qui dédaignent toute traduction, il en eſt auſſi qui ſe

plaiſent à comparer à l'original une copie faite avec ſoin, pour relire avec une nouvelle attention un Auteur qu'ils aiment, pour y découvrir quelques nouvelles beautés, pour former un parallele du goût des peuples & du génie des langues, & enfin pour voir comment le Traducteur a vaincu des difficultés qu'ils ſont ſeuls en état de bien apprécier *.

Parmi les Savans, ceux qui ignorent le Grec pourront, ſi je ne me flatte pas trop, ſe former quelque idée d'Homere dans ma Traduction : j'ai été vraiment jaloux de conſerver, autant qu'il m'a été poſſible, tout ce qui peut caractériſer ſa maniere & ſon génie.

NOTE.

* Cicéron n'étoit pas de ces Savans qui montrent un goût ſi dédaigneux pour les traductions. Quoiqu'il ſçût le Grec comme ſa propre langue, il dit qu'il aimoit tant Euripide, qu'il liſoit volontiers une Traduction aſſez médiocre d'une Tragédie de ce Poëte. *De Finib.*

Je n'ai pas perdu de vue l'inſtruction de la jeuneſſe & de ceux qui déſirent d'étudier Homere dans l'original. Une Traduction fidele, ſans être barbare, peut faciliter beaucoup cette étude, en initiant les jeunes gens dans les beautés de ce Poëte qu'ils ont tant de peine à ſentir dans une langue ſi ancienne, & en leur facilitant l'intelligence même du texte. J'ai conſervé pour cette raiſon, ainſi que pour bien d'autres, quand le génie de ma langue le permettoit, le tour des périodes de mon original, & ſur-tout leurs chutes qui ſouvent ont tant d'énergie. Un exemple rendra ceci plus ſenſible. Homere * peignant Neſtor demeuré ſeul, dans une déroute, au milieu des ennemis, parce qu'un de ſes chevaux avoit été bleſſé, *le Vieillard*, dit-il, *armé de ſon épée, s'efforçoit de*

NOTE.

* Liv. VIII de l'Iliade.

couper les traits, lorſqu'un rapide char s'avance à travers la foule des vainqueurs, portant un guerrier audacieux, le grand Hector. Ce tableau eſt préſenté d'une maniere très-vive. Produiroit-il le même effet ſi on le renverſoit comme fait Madame Dacier ? Voici ſa Traduction : *Pendant que le vénérable Vieillard s'arrête à couper les traits de la volée avec ſon épée pour ſe dégager, le terrible Hector, qui renverſe tout ce qui oſe lui faire tête, ſe fait jour pour venir à lui.* Il y a dans le tour d'Homere quelque choſe d'incertain qui excite l'attention, *un rapide char s'avance, il porte un guerrier audacieux ;* le nom du guerrier forme le dernier coup de pinceau. Ce ſont là de véritables beautés, dont Homere eſt rempli, & qui même le caractériſent d'une façon particuliere. Il faut donc, chaque fois qu'on le peut, les conſerver.

Digitized by Google

Les Artiſtes peuvent auſſi tirer beaucoup d'avantages d'une Traduction fidele d'Homere. Quand il n'auroit point, comme on l'a prétendu, donné naiſſance à la Sculpture, il eſt vrai du moins que Phidias avoit formé ſon Jupiter ſur le modele de celui du Poëte. On connoît le mot d'un grand Artiſte, plein d'enthouſiaſme au ſortir de la lecture d'Homere : *depuis que je l'ai lu, je vois les hommes grands de quatorze pieds.* Ce Poëte, comme l'a montré le Comte de Caylus, doit être entre les mains de ceux qui cultivent les Arts, parce qu'il n'en eſt point qui leur offre plus de ſujets à traiter, ni qui peigne les objets avec plus de force & dans un plus grand détail. C'eſt donc peu qu'il enflamme l'imagination des Artiſtes, & leur faſſe enfanter d'heureuſes idées ; il leur fournit encore bien des connoiſſances pour exécuter les ſujets pris de ſes Poëmes, ou de l'Antiquité.

Habillemens, armes, ſtature, phyſionomie, Homere a tout peint & tout détaillé, tantôt par des épithetes très-pittoreſques, tantôt pas des deſcriptions, comme s'il s'étoit propoſé de donner aux âges futurs une connoiſſance étendue de ſon ſiècle. Ces détails, pour l'obſerver en paſſant, lui donnent un air de vérité, & ſi je puis ainſi dire, de bonhommie qui vous perſuade, qui vous tranſporte au lieu même de la ſcène ; & cela ne l'empêche pas de *courir à l'événement*, parce qu'après s'être arrêté, il ſait prendre des aîles. Je me ſuis attaché à conſerver ce caractère diſtinctif d'Homere, à être tout à la fois rapide & Peintre détaillé. Madame Dacier ſupprime beaucoup d'épithetes que je crois avoir aſſez bien rendues.

Conteſtera-t-on, avec quelques-uns, à ce Poëte cette qualité qu'Horace & Boileau lui attribuent, & demandera-t-on

Digitized by Goo

comment, avec tant de détails, on peut courir à l'événement? Je réponds que c'eſt en cela même qu'il eſt inimitable. Il eſt vrai, comme le dit Horace, qu'il ſommeille en quelques endroits, mais hors de-là quel Poëte eſt plus rapide? C'eſt parce qu'il a tant de feu, parce qu'il eſt toujours ſi près de l'événement, qu'il peut, ſans ennuyer ſon Lecteur, peindre une foule d'objets ſur ſa route précipitée. On n'avoit pas encore fait bien ſentir ce double caractère de ce Poëte, dont l'un ſemble deſtructif de l'autre.

Mais je ne me ſuis pas uniquement propoſé d'intéreſſer les Artiſtes, & d'inſtruire ceux qui déſirent de s'initier dans la Littérature ancienne. J'ai voulu plaire, ſi je le pouvois, aux Amateurs de la Poëſie & des Lettres. Il falloit donc ſaiſir cette ligne fine & preſque imperceptible qui fait comme les limites du génie des deux langues; on doit les

rencontrer, mais on ne peut les franchir qu'avec précaution. Si j'ai ſouvent atteint ce but, j'ai quelque droit à l'indulgence.

Je ne ſais ſi, indépendamment des inadvertances inévitables dans un ouvrage de ſi longue haleine, la profeſſion même de fidélité que je fais n'armera pas contre moi la ſévérité de certains Cenſeurs, qui aiment à éplucher les mots, qui liſent bien moins pour lire que pour critiquer, & qui condamnent tout un Livre pour quelques phraſes. Notre ſiècle abonde en ces ſortes de Critiques, ce qui contribue au refroidiſſement du génie. Il y a des Tribunaux où il ne ſe plaide que de ces cauſes minutieuſes ; il y a des Lecteurs vétilleux, qui, comme des inſectes rongeans, s'attachent principalement aux mots. Peuvent-ils en ſouligner quelques-uns dans une période, leur tâche eſt faite ; ne leur demandez point ſi l'ou-

vrage eſt intéreſſant ; s'il renferme des penſées belles, énergiques ; ſi, en général, le ſtyle en eſt harmonieux, élégant ; ne leur demandez point ſi l'Auteur a rempli le but qu'il s'étoit propoſé, & qui étoit utile ? Ne ſuffit-il pas que tels mots ſoient répétés, que tels tours, dans un Livre aſſez long, ſoient douteux ? Il eſt fort plaiſant que ce ſoit quelquefois hors de la France qu'on ſe montre le plus ſévère à l'égard du ſtyle François. Qu'une expreſſion ſoit hardie, ce qui ſouvent eſt un mérite, ſur-tout dans une Traduction, l'imagination froide de ces Lecteurs puriſtes, bien loin d'en être animée, s'en allarme, & on les entend s'écrier, que devient la Langue Françoiſe ? Il eſt vrai que cette Langue a remis ſes intérêts entre leurs mains *. Il ſera facile, par exemple, à

NOTE.

* Pour ne parler ici que de la répétition des mots ;

de tels Critiques de me produire plusieurs expreſſions d'Homere que j'ai cru devoir ſupprimer, malgré les loix ſévères que je me ſuis preſcrites. Devois-je, pour leur complaire, devenir dur, inintelligible ? mais alors ils m'auroient eux-mêmes reproché de n'avoir pas fait ces retranchemens. Je déclare donc que

---

NOTE.

notre goût eſt trop difficile à cet égard. Les Anciens n'étoient pas ſi minutieux, ni les bons Écrivains du ſiècle paſſé, qui donnoient leur attention principale aux choſes. Quant à Homere, malgré la richeſſe de la Langue Grecque, il répete, plus que perſonne, les mêmes termes. J'ai eu des difficultés exceſſives à ſurmonter, pour éviter, en écrivant dans une Langue moins riche, ces répétitions contraires à notre goût, & pour conſerver en même tems la maniere de mon original, & ne pas tronquer ſes tableaux. Bien loin que certains Critiques m'en ayent tenu compte, ils ſe ſont attachés, rare effort du goût, à ſouligner les endroits où je n'ai pu, ni, après tout, n'ai cru devoir éviter ces répétitions. Je parle ici de l'Eſſai des dix premiers Chants de la Traduction préſente, publiés en 1777, pour ſonder le goût des vrais Savans.

ma Traduction n'eſt fidele que dans un ſens raiſonnable, que je n'ai pas voulu m'impoſer un joug impoſſible à ſoutenir, & qu'au milieu de la contrainte à laquelle je me ſuis ſoumis, j'ai conſervé de l'aiſance & de la liberté. Je n'ai pas rendu, par exemple, toutes les épithetes d'Homere, chaque fois qu'il les répète; la marche rapide de ſes vers & le goût de ſon ſiècle peuvent faire paſſer ces répétitions, qui ſeroient trop choquantes dans notre Langue.

Homere a d'autres répétitions. Avant l'invention de l'écriture, on exerçoit la mémoire à retenir ſur le champ de longs diſcours mot à mot; les meſſagers, par des motifs de reſpect, & parce que le ſens d'un ordre dépend beaucoup du tour, le rapportoient tel qu'ils l'avoient entendu. Quoiqu'au tems d'Homere l'art de l'écriture fût probablement connu dans la Grèce, il n'étoit pas généralement répandu, & comme les an-

ciennes coutumes ſubſiſtent long-tems, on voit des traces de l'ignorance de cet art dans les diſcours que ces meſſagers répètent. Pluſieurs de ces répétitions donnent un air de grandeur à celui dont l'ordre émane.

Ce Poëte répète quelquefois encore des morceaux & des tours qu'il a déjà employés. Ces redites caractériſent la ſimplicité de ſon ſiècle. Je me repréſente Homere comme aſſez avancé en âge, & racontant, ainſi que le bon Neſtor, avec complaiſance & d'un air ſimple & naturel, tout ce qu'il a pu apprendre par une longue tradition; l'intérêt qu'il met dans ſes récits attache, & on lui pardonne quelques longueurs & quelques redites. Enfin, elles n'empêchent pas qu'il ne ſoit le génie le plus fécond qui ait exiſté. Il m'auroit été très-facile de retrancher ces répétitions: mais j'ai voulu montrer Homere tel qu'il eſt. Dira-t-on que j'aurois dû

les déguiſer? ç'auroit été recourir à l'art: j'en aurois impoſé au Lecteur en lui donnant d'autres mots, tandis qu'au fond les penſées euſſent été les mêmes. Hors un petit nombre d'endroits, où je me ſuis permis de varier les expreſſions, j'ai répété bonnement quand Homere répétoit. On doit obſerver que comme il ne publioit ſes Poëmes qu'en les récitant, les répétitions devoient être beaucoup moins ſenſibles, & qu'il pouvoit s'attacher moins à former un tout exactement régulier: ſes Auditeurs, entraînés par le charme de ſes vers, n'examinoient pas ſcrupuleuſement s'il leur préſentoit pluſieurs fois les mêmes richeſſes. Cependant je ne prétends pas le juſtifier entierement à cet égard. Quelques Critiques * ont fait tomber ſur moi le blâme de ces répétitions, que j'ai

---

NOTE.

* Après la publication des dix premiers Chants.

conſervées néanmoins d'après l'avis de pluſieurs excellens Littérateurs : voilà comme il eſt impoſſible de ſatisfaire tous les Juges. S'il eſt des Lecteurs qui les trouvent trop faſtidieuſes, il leur eſt aiſé de faire eux-mêmes les retranchemens qu'ils jugeront convenables, & d'abréger ainſi une ſeconde lecture. Quant à moi, je ſuis, en ma qualité de Traducteur, plus reſponſable de mes actions.

Qu'il me ſoit permis d'inſiſter encore un moment ici ſur les difficultés de mon entrepriſe *. J'oſe dire que même

---

NOTE.

* Non pour me faire valoir. Il n'y a que des gens qui ne me connoiſſent point, ou des ennemis déclarés qui ayent pu, comme on l'a fait, m'accuſer d'égoïſme. C'eſt la nature de mon ouvrage & la néceſſité qui m'ont forcé à parler de moi beaucoup plus que je n'aurois voulu. Si je ſuis égoïſte, je le ſuis du moins d'une trempe nouvelle : car perſonne n'eſt moins prompt que moi à s'applaudir, ni ne rend, avec plus de tranſport, juſtice aux talens d'autrui.

Digitized by Google

les Savans, qui feront en état de me comparer à l'original, & que je reconnois ſeuls pour mes vrais juges, n'auront qu'une idée imparfaite des obſtacles que j'ai rencontrés, à moins de pluſieurs conſidérations particulieres. On ſait, en général, quoiqu'on l'oublie quelquefois, qu'il eſt très-difficile de bien traduire : mais la difficulté eſt plus grande, ſelon que l'Auteur eſt plus ancien, qu'il décrit des mœurs plus éloignées des nôtres *, que ſon génie eſt plus abondant, plus pittoreſque, plus original, qu'il s'eſt créé, pour ainſi dire, une langue à part, & que ſon Traducteur s'eſt preſcrit la loi d'une grande fidélité, ſans bleſſer le génie de ſa propre langue. Homere, le pere des Poëtes, mérite une attention particuliere de la

NOTE.

* Plus ces mœurs ſont éloignées, plus amenent-elles des tours & des expreſſions éloignées de nos tours & de nos expreſſions.

part de celui qui entreprend de le traduire : étant la premiere ſource de la poëſie, où la plupart de ſes ſucceſſeurs ont été puiſer, il ſemble que ce génie créateur doive, plus qu'aucun autre, paroître dans ſa forme naturelle & dans ſa majeſtueuſe ſimplicité. Mais il n'y a que l'admiration pour ce Poëte, l'eſpérance du ſuccès, les encouragemens des plus habiles Littérateurs & de pluſieurs amis éclairés, & le deſir d'être utile en contribuant à ranimer le goût de la ſaine Antiquité, qui ayent pu me ſoutenir dans une carriere auſſi longue que pénible *.

NOTE.

* Je dois reconnoître ici le bon accueil que le Public a fait aux dix premiers Chants. J'ai vu avec ſatisfaction que cette lecture avoit engagé pluſieurs perſonnes à étudier Homere même. Je n'ai plus douté que je n'euſſe aſſez bien ſaiſi le ton de la nature, & que je ne me fuſſe paſſablement approché de mon original, dès que j'ai vu des jeunes gens & même de jeunes perſonnes du ſexe lire ces dix Chants avec un vif intérêt.

Pluſieurs ont déjà relevé l'injuſtice avec laquelle on apprécie le travail de la traduction. Tandis qu'on déprime ce travail, on veut que le Traducteur ſoit grand Écrivain, qualité qui ne peut guere être indépendante du génie. Tous les Traducteurs ne ſauroient compoſer une même claſſe, vu que toutes les traductions ne demandent pas les mêmes talens. Perſonne n'ignore qu'il eſt bien plus difficile de traduire les Poëtes que les Écrivains en proſe. Et parmi les Poëtes mêmes, il eſt beaucoup plus aiſé, par exemple, de traduire Ovide que Virgile & Horace. Les beautés de détail font le principal ſuccès d'un ouvrage; ces beautés tiennent d'une façon intime au ſtyle & à la langue. Pour les tranſmettre dans une autre langue, pour approcher d'un grand Écrivain, pour marcher, autant qu'il ſe peut, ſon égal, s'il ne faut pas lui reſſembler, j'oſe croire qu'il ne faut pas être un Écrivain ſubalterne.

Digitized by Google

Le très-petit nombre de bonnes traductions que nous poſſédons peut le confirmer.

J'ai entendu débattre s'il étoit plus difficile de traduire Virgile qu'Homere : je crois, ſi j'oſe dire mon ſentiment, la difficulté à-peu-près la même. Les tableaux de Virgile ſont achevés, c'eſt la perfection de l'art, ce qui fait le déſeſpoir du Traducteur. Homere a moins d'art, mais plus d'énergie, & qu'il en coûte de la rendre, parce qu'elle ſe déploie ſouvent par des métaphores hardies, qui tiennent à la langue ! Les mœurs qu'il dépeint ſont plus éloignées de nous que celles dont Virgile nous offre l'image ; elles ſont plus ſimples, ce qu'il n'eſt pas aiſé de concilier avec la nobleſſe. Homere eſt plus pittoreſque : par ſes mots compoſés, il peint ſouvent, comme d'un ſeul trait, un riche tableau.

Je ne diſcuterai point ici la queſtion

Digitized by Google

s'il faut traduire les Poëtes en vers ou en proſe : cette guerre entre les Verſificateurs & les Proſateurs ne ſera jamais terminée. Peut-être avec la marche de la proſe parviendrons-nous plus sûrement au but de la Traduction. Nous ne pouvons qu'applaudir aux heureux efforts de ceux qui excellent à traduire en vers, mais leur nombre eſt très-peu conſidérable, & ceux qui ont voulu ſuivre leurs traces ſans avoir les mêmes talens, ont produit de véritables métamorphoſes. Laiſſons pluſieurs de ceux-ci inſulter dans leurs Préfaces les Traductions en proſe, & les louer de tems en tems par leurs vers. Pourquoi vouloir établir des genres excluſifs ? c'eſt diminuer les richeſſes de la Littérature. Les Traductions en proſe conſerveront mieux le ton & quelquefois la gradation même des idées d'un Auteur ; elles ſeront plus fideles, à conſidérer ſur-tout l'enſemble, qu'une Traduction en vers,

qui à ſon tour, dans certains morceaux, rendra mieux, comme a fait ſi heureuſement M. l'Abbé de Lille, la hardieſſe & l'harmonie poëtiques. Celles-là ſeront plus, à proprement parler, des Traductions : celles-ci approcheront plus, en général, du genre des imitations. C'eſt prendre trop ſes avantages en attaquant les Traductions en proſe que d'en citer de médiocres. Par exemple, Desfontaines détruit, bien loin de rendre, les beautés de Virgile ; cela ne prouve point qu'on ne puiſſe pas traduire avec ſuccès en proſe. Qui pourroit douter qu'elle ne ſoit ſuſceptible de beaucoup de force & d'harmonie * ?

C'eſt en France qu'on a agité la

NOTE.

* Je ſuis loin de ſoutenir qu'il faille écrire les Tragédies en proſe : mais que toute une piéce fût faite à-peu-près dans le goût du Dialogue de Sylla & d'Eucrate par Monteſquieu, ſi elle ne réuſſiſſoit point, ce ſeroit la faute des Spectateurs.

Digitized by Google

queſtion qui partage les Traducteurs ; car, dans les autres pays, on traduit d'ordinaire les Poëtes en vers. C'eſt que la poëſie Françoiſe, déjà ſi difficile par elle-même, ne peut recevoir qu'avec beaucoup de gêne les entraves de la Traduction. La langue Françoiſe ſe refuſe au travail du Traducteur, lors même qu'il écrit en proſe, à plus forte raiſon lorſqu'il écrit en vers. Elle ſe prête, ſi je puis ainſi parler, de ſi mauvaiſe grace à la Traduction, qu'on diroit qu'elle eſt plus faite pour fournir des chef-d'œuvres à l'imitation des autres peuples, que pour s'enrichir de leurs dépouilles. On ſait que Racine & Deſpréaux avoient tenté de traduire Homere en vers, mais il eſt probable que la longueur & la peine d'un tel travail ſont, en partie, ce qui les en a rebutés.

Les Traductions Italiennes & Angloiſes, pouvant être en vers blancs, ſont

cependant en vers rimés, ce qui prouve que dans ces langues, la difficulté de ce travail n'eſt pas ſi conſidérable. S'il nous étoit permis de nous ſervir des vers blancs, nous nous croirions trop heureux de les employer à la Traduction des Poëtes. Il n'eſt peut-être gueres moins difficile pour nous de traduire en proſe poëtique, que pour d'autres Nations de traduire en vers.

Mais lorſqu'on traduit en proſe, on ne peut lui donner aſſez de force, de nobleſſe & d'harmonie, afin de faire oublier en quelque ſorte que c'eſt de la proſe. Peut-être n'eſt-il pas trop de mon intérêt de preſſer la regle que je preſcris ici, mais j'en ſens toute la néceſſité. C'eſt ſur-tout en traduiſant Homere qu'on doit être fidele à l'harmonie : ſi on ne la rend pas, au moins en bonne partie, on le dépouille d'un de ſes plus grands mérites. On imite ces Écoliers qui, voulant exécuter une

Digitized by Google

Muſique excellente, vous en dégoûteroient à jamais, parce qu'ils manquent à chaque inſtant à la meſure.

On nous conteſte que la langue Françoiſe puiſſe rendre les beautés d'Homere, & là-deſſus on ſe jette dans des diſcuſſions, & même l'on fait des prophéties qui ſeroient propres à épouvanter le plus hardi Traducteur*. Ceux

---

NOTE.

* Pluſieurs Critiques Allemands ont honoré d'un accueil plus flatteur que je n'euſſe dû l'attendre de leur part, mes dix premiers Chants : mais l'un d'eux a défié la langue Françoiſe de pouvoir jamais produire une Traduction reſſemblante à Homere. Un autre a pouſſé, dirai-je l'ineptie, juſqu'à bénir le Ciel de n'être pas né au milieu des Nations qui ont produit pour Traducteurs d'Homere un *Bitaubé* & un *Pope*. Je le remercie de l'aſſociation. Au reſte, il n'a qu'à adreſſer une autre priere au Ciel ; car il ignore qu'il eſt né dans un pays, ou du moins que la langue qu'il parle eſt régnante dans celui qui a donné le jour à l'un de ces déteſtables Traducteurs qui ont allumé ſa bile. J'aurai occaſion plus bas de faire quelques réflexions ſur la langue Françoiſe.

Digitized by Google

qui décrient à ce point cette langue, l'ont-ils assez étudiée? On peut convenir qu'elle n'a pas la hardiesse des langues anciennes, qu'elle ne compose pas les mots; mais est-elle un mauvais instrument qu'il faudroit briser, & n'a-t-elle pas des beautés remarquables? L'Allemand a-t-il la douceur & l'harmonie du Grec? son rythme est-il aussi bien marqué? il s'en faut de beaucoup: dirons-nous pour cela qu'il est absolument inhabile à rendre les beautés d'Homere? La France n'a-t-elle pas produit des morceaux de grande poësie, & faut-il nommer les Auteurs de ces morceaux à ceux qui ne savent pas lire? Prenez, en traduisant Homere, ces Auteurs pour modeles, & si vous ne vous en êtes pas trop éloigné, consolez-vous de n'avoir pour approbateurs que ceux qui les estiment. Une ligue, qui voudroit les déprimer, seroit impuissante, & ressembleroit tout-à-fait à celle

qui s'arma contre les bons Écrivains de l'Antiquité. La langue Françoiſe, toute pauvre qu'on la prétend être, eſt devenue la langue univerſelle de l'Europe, & elle doit cette prérogative, en très-grande partie, à ſes illuſtres Auteurs. Ces Auteurs ſont déjà jugés par la poſtérité; on peut trouver en eux des défauts, mais on ne peut les dégrader, & les placer au rang des Écrivains médiocres. Ceux qui ont le malheur de ne pas goûter un Moliere, un La Fontaine, &c. s'accuſent eux-mêmes devant l'Europe entiere ou d'envie ou d'ignorance & de mauvais goût. Il faut rendre juſtice à un Journaliſte Allemand *, qui, plus judicieux que bien de ſes Compatriotes, les exhorte à étudier ces Écrivains dont, à ſon avis, ils parlent ſans les connoître: ſeulement il place dans ſa

---

NOTE.

* Voyez la Bibliotheque Allemande.

liſte pluſieurs noms qui n'entrent point dans celle des bons Écrivains François. Les Littérateurs ne devroient-ils pas rougir de ſe laiſſer, aujourd'hui où l'on ſe pique tant de philoſophie, dominer, comme le plus bas peuple par la haine nationale ?

Terminons par quelques obſervations *, que nous ne pouvons même qu'indiquer ici, toutes nos réflexions.

S'il eſt naturel que chaque langue ait un certain nombre de tours & de

---

NOTE.

* Elles ſont extraites en partie d'un de mes Mémoires ſur le *Goût national*, & trouvent ici naturellement leur place. L'intérêt perſonnel n'entre pour rien dans cette diſcuſſion ſur l'art de traduire. Quoique j'aye traduit un des plus grands Poëtes de l'Antiquité, je ne fais pas profeſſion d'être Traducteur. Il m'étoit, ſans doute, utile de n'être pas découragé par l'idée peu avantageuſe que l'on a communément de la traduction ; mais je n'ai cherché ma récompenſe que dans le plaiſir de faire une étude particuliere de ce rare génie, & de ſuivre ſes traces, ſelon mes forces.

métaphores qui lui ſoient propres, parce que les objets au milieu deſquels un peuple eſt placé, ſoit pour le moral, ſoit pour le phyſique, forment les élémens de ſes idées & de ſes expreſſions, il n'eſt pas moins naturel que ce ſoit dans le langage poëtique & oratoire que ſe trouve la plus grande variété qui regne dans les langues. La Poëſie eſt le langage de l'imagination & du ſentiment; elle doit donc produire les aſſociations qui ne ſauroient être les mêmes chez tous les peuples. Les objets ordinaires, qui laiſſent l'ame dans l'indifférence & le calme, s'expriment à-peu-près de la même maniere dans toutes les langues.

Remarquons encore que les Poëtes étant d'ordinaire les premiers Auteurs qui naiſſent dans une nation, leur génie eſt, dans ce tems, leur principal maître, la nation n'ayant encore pu ſe modéler ſur le goût d'une autre; ils doi-

vent donc imprimer au langage poëtique un tour plus original, plus propre à leur nation, tour qui ne s'efface jamais entierement.

Il y a des langues qui ſe prêtent à la traduction, & d'autres qui réſiſtent beaucoup à la plume du Traducteur.

Une langue qui peut revêtir tant de formes différentes poſſede bien des richeſſes. Cependant il s'offre ici quelques réflexions que je propoſe comme de ſimples doutes.

Ne pourroit-il pas y avoir une langue où ſe trouveroit l'inflexibilité dont nous parlons, en partie parce qu'elle auroit un caractère à ſoi, ou parce qu'en général elle auroit été appliquée plus tard par de bons Écrivains à la traduction des Poëtes?

S'il y a une langue rebelle à la traduction, c'eſt la Françoiſe: on lui en fait un reproche qui paroît fondé, & je ne ſerois pas ſurpris que les Tra-

Digitized by Go

ducteurs François, irrités des obſtacles qu'elle leur oppoſe, ſe rangeaſſent du parti de ceux qui ſe plaiſent le plus à la déprimer : mais ſi l'on conſidere combien il y a dans cette langue de grands Écrivains de tout genre, ne pourroit-on pas dire qu'elle ſe prête difficilement à traduire, parce qu'elle a des beautés qui lui appartiennent d'une façon particuliere? ſi cela étoit, ce qui paroît l'effet de ſa pauvreté, le feroit, au moins à certains égards, de ſa richeſſe.

Ce qui le feroit ſoupçonner, eſt la difficulté que l'on rencontre à traduire en d'autres langues les bons Auteurs François. Si leur langue avoit toute la pauvreté que l'on croit y voir, ce ſeroit un jeu pour les Écrivains des autres Nations que de faire d'excellentes verſions de ces Auteurs. Il eſt certain cependant qu'il n'eſt pas plus facile de traduire La Fontaine, Racine, Boſſuet, Madame de Sévigné, &c. que

les bons Écrivains d'Italie & d'Angleterre.

On fait une réflexion bien honorable aux Écrivains François, lorſqu'on dit que ſi leur langue avoit été plus favorable au génie, ils auroient donné des ouvrages fort ſupérieurs encore. Mais la France n'eſt pas tout-à-fait malheureuſe d'avoir produit autant ou plus de grands génies qu'aucune autre Nation, quoiqu'ils n'ayent eu pour véhicule de leurs idées qu'une langue que l'on s'efforce à décrier. Il faut bien que cette langue, ſi ingrate pour des eſprits médiocres, ne le ſoit pas entierement, lorſqu'elle eſt maniée par un heureux génie.

Pour vaincre les difficultés de la traduction, l'on impoſe au Traducteur la regle de chercher dans ſa langue des tours qui ſoient auſſi heureux que ceux de l'original. D'abord ce ne ſera plus le même tableau. J'ajoute qu'il ſera bien

difficile de trouver des tours qui ne faſſent pas regretter ceux qu'on n'a pu conſerver. Enfin, cette regle dégénère trop ſouvent en licence *. Une langue peut fournir au moins le ſecret d'approcher de ſon modele. J'avoue qu'il faut ſouvent le lui arracher.

Mais, dit-on, pourquoi ſeroit-il impoſſible de trouver des tours auſſi heureux que ceux de l'original ? Si le Traducteur étoit bon Poëte, & qu'il eût les mêmes idées à exprimer que celles de ſon Auteur, il eſt probable que ſa langue ne ſe montreroit pas ingrate.

Il eſt encore plus probable qu'il n'auroit pas toujours les mêmes idées à

NOTE.

* Anacréon dit que la nature a donné aux lions *une grande ouverture de gueule*, χασμ' ὀδόντων, expreſſion vraiment pittoreſque. Madame Dacier la rend par *le courage. Je crois*, dit-elle en note, *qu'on me pardonnera de n'avoir pas ſuivi le Grec.* Elle n'auroit pas dû ſi facilement ſe le pardonner elle-même. Ce n'eſt pas là traduire.

exprimer, vu la différence des tems, des lieux, des mœurs & du génie des langues *. Qu'on juge après cela de la ſituation du Traducteur, circonſcrit dans un cercle étroit, obligé, pour ainſi dire, de parler une autre langue ſans dénaturer la ſienne.

La regle preſcrite aux Traducteurs

NOTE.

* M. Duclos a ſoutenu que le génie d'une langue dépendoit du génie de l'Auteur. Quand on commence à cultiver une langue, les Écrivains peuvent, ſans doute, l'améliorer & l'enrichir; mais, nés au ſein de leur nation, ils participent au tour de ſon eſprit, & leur langue conſerve toujours une partie de ſa premiere forme. Ils ſont, à certains égards, les interprêtes de leur nation: quelqu'eſſor qu'ils prennent, elle leur a préparé des matériaux qu'ils peuvent enrichir, mais non dénaturer, & où elle veut reconnoître ſon ouvrage. Une langue peut participer à tous les caractères du génie; elle peut devenir douce ou forte ſous la plume de l'Écrivain; mais ce ne ſera pas au même degré, ni de la même maniere. Elle conſervera toujours quelque choſe de ſon caractère primitif, comme la premiere éducation de l'homme ne s'efface jamais entierement.

Digitized by

d'écrire comme ſi leur Auteur eût écrit dans leur langue, ne leur eſt pas d'un grand ſecours, & peut même quelquefois les égarer.

Comme il n'y a pas deux hommes dont les traits ſoient parfaitement ſemblables, de même il n'y a pas deux eſprits qui ayent préciſément le même tour, ce qui préſente, ſous un point de vue ſingulier, l'entrepriſe de traduire, & en fait ſentir la difficulté.

Loin d'impoſer aux Traducteurs la regle d'écrire comme leur Auteur eût fait dans ce ſiècle, regle qui produit des copies foibles & tronquées, on feroit mieux de leur impoſer, au contraire, celle d'écrire comme ils euſſent fait à la place & dans le ſiècle de leur Auteur. Ce ſeroit du moins le moyen de ſe mieux pénétrer de l'eſprit de ſon original & d'être lui-même, autant qu'il ſera poſſible, en écrivant dans une autre langue, au-lieu qu'en ſe pénétrant

trop de la maxime reçue, l'Auteur riſque trop ſouvent de n'être que ce qu'eſt le Traducteur *.

Faiſons encore mieux ſentir que le Traducteur & le Poëte qu'il traduit, ſont ſouvent placés dans des circonſtances bien différentes.

NOTE.

* Rien n'explique mieux ma penſée que cette réflexion ingénieuſe de M. d'Alembert. *On ſe trouve quelquefois*, dit-il, *avec des étrangers de beaucoup d'eſprit, qui parlent facilement & hardiment notre langue; en converſant ils penſent en leur langue & traduiſent dans la nôtre, & nous regrettons ſouvent que les termes énergiques & ſinguliers qu'ils employent ne ſoient point autoriſés par l'uſage. La converſation de ces étrangers (en la ſuppoſant correcte) eſt l'image d'une bonne traduction. Il faut qu'elle ait ce goût de terroir que la teinture étrangere peut lui donner.* M. d'Alembert, l'un des Ecrivains les plus diſtingués, eſt un très-bon juge dans la matiere que nous traitons ici. Il a donné, fruit de ſes momens de loiſir, une traduction excellente des plus beaux endroits de Tacite: rival de cet Auteur par l'énergie de ſon ſtyle, c'étoit Tacite qui ſe traduiſoit lui-même.

Si le Poëte écrit avant que ſa langue ſoit entierement formée, ſon génie a une grande influence ſur le génie de ſa langue ; la liberté dont il jouit, ajoute au feu de ſes idées, il peut créer des tours hardis, qui auront encore l'agrément & la fraîcheur de la nouveauté. Auſſi eſt-ce là l'époque où naiſſent d'ordinaire les meilleurs Ecrivains, lorſque la langue n'eſt ni trop barbare, ni énervée par le luxe d'une trop grande culture.

Le Traducteur ne peut guere être placé dans des circonſtances auſſi heureuſes. D'ordinaire une Nation a produit un certain nombre d'Auteurs originaux, avant de ſonger à faire des copies. Si nous ſuppoſons que le génie de ſa langue ne ſoit pas encore fixé, le Traducteur riſque de former un ouvrage métiſſe, d'aſſujettir trop ſon idiôme aux tours d'un idiôme étranger. Ceux qui ſavent combien il en coûte

Digitized by Google

d'écrire avec pureté en traduiſant, ſaiſiront ma penſée.

Si nous ſuppoſons que le Traducteur écrive lorſque ſa langue eſt toute formée ; il ſera, à cet égard, dans une plus grande contrainte que ſon Auteur ; à la gêne de traduire ſe joindra l'obligation de ſuivre davantage le génie de ſa langue. Penſera-t-on, au contraire, que la langue étant enrichie d'un grand nombre de tours, pourra favoriſer ſon travail ? Mais ces tours ne ſe plieront pas aiſément aux tours d'une autre langue. D'ailleurs il lui ſera plus difficile d'écrire d'une maniere originale. L'art de traduire, lorſqu'on veut être fidele, eſt donc bien plus pénible qu'on ne le penſe communément. Il eſt vrai qu'un grand nombre de Traducteurs ſavent diminuer leur travail : ne peuvent-ils délier le nœud, ils le coupent.

Longin & d'autres Rhéteurs ont obſervé qu'en dérangeant un tour dans

une période, ou ſeulement en y ſubſtituant un mot à un autre, on voit s'évanouir la beauté de toute la période, tant ſont délicates les beautés dépendantes du tour & de l'harmonie. Quel n'eſt pas le dérangement que riſque d'eſſuyer une période dans une Traduction ! Il faut commencer par renverſer tout l'édifice, &, avec des matériaux différens, en bâtir un qui reſſemble au premier ; il faut, en dérangeant un plan, trouver un arrangement ſemblable.

Un ouvrage dont la Traduction enrichit une langue, peut être conſidéré comme des fruits greffés ſur un autre arbre ; *miratur non ſua poma.* Plus ces fruits ſont délicats, plus cette greffe demande une main habile.

Les meilleurs Écrivains ſont, en général, les plus difficiles à traduire. Ils ont broyé habilement toutes les couleurs que leur fourniſſoit leur langue,

& en ont formé de nouvelles teintes, dont ils poſſédoient ſeuls le ſecret ; ou ils ſont dans le cas de ces Muſiciens habiles, qui tirent de leur inſtrument des ſons tout nouveaux, leſquels tiennent dans l'étonnement.

Une Traduction, lorſqu'on y donne les ſoins convenables, eſt donc en beaucoup d'endroits, & par rapport aux beautés de détail, d'où dépend en grande partie le ſuccès d'un ouvrage, comme une ſeconde création. Cette penſée, bien loin d'enorgueillir les Traducteurs, doit leur inſpirer une juſte timidité. On ſait l'hiſtoire de ce Peintre qui, tout grand qu'il étoit, ne voulut pas toucher avec ſon pinceau à un tableau de Raphaël, &, par reſpect pour ce Dieu de la peinture, rétablit en paſtel ce que le tems y avoit endommagé.

Le deſir d'abréger m'engage à ne dire qu'un mot ſur quelques Traductions d'Homere. Il y a dans la Diſſerta-

Digitized by

tion de l'Abbé Terraſſon, un chapitre où il veut montrer que Madame Dacier a embelli ce Poëte. On pourroit en faire un bien plus long en rapportant les endroits où elle a affoibli ſes beautés, plus qu'il n'eſt permis à un Traducteur. Je rends juſtice à la rare érudition de cette Dame : mais on ſait qu'en général ſa Traduction manque de force, de nobleſſe, d'harmonie, & qu'elle y allonge preſque toujours le ſtyle d'Homere*. Elle a retranché bien des épithetes qui font image, & n'a pas conſervé, où elle le pouvoit, la gradation des idées, d'où réſulte un

---

NOTE.

* Voici de courts exemples. *Tu crains toujours de voir la mort à tes trouſſes. Un rire qui ne finiſſoit point. Attendre les bras croiſés. Donner le croc en jambe. Ce qui eſt fait eſt fait*, &c. &c. Si elle n'avoit ſignalé ſon zèle envers ce Poëte d'une façon à ne pouvoir s'y méprendre, on croiroit quelquefois que ſon deſſein étoit de le rendre burleſque.

ſi grand effet dans un tableau poëtique.

Le tems a fixé le jugement qu'on devoit porter de ſa Traduction. Tous les bons Littérateurs ſe ſont réunis à dire que tant qu'il n'en paroîtroit pas d'autre, Homere ne ſeroit pas traduit en François. Cependant il ſe trouve des perſonnes, qui, par un motif très-facile à pénétrer, ſement ſourdement que c'eſt une entrepriſe inutile que de traduire Homere, qu'on ne fera pas mieux que Madame Dacier. A la bonne heure; je crois, en effet, que cette Traduction eſt très-bonne pour eux. Comme les paralleles ſont inſtructifs, je la comparerai quelquefois à la mienne dans mes notes. Au reſte, comme je reconnois beaucoup d'érudition dans cette Dame, je l'ai conſultée quelquefois avec ſuccès pour l'interprétation du ſens de mon Auteur, & je déclare encore que je profiterai, autant qu'il

me ſera poſſible, de ſes remarques dans mes notes, & lui en ferai honneur.

Un Anonyme a publié, il n'y a pas long-tems *, une Traduction de l'Iliade, en proſe; j'aurois ſupprimé la mienne, ſi je n'avois pris une marche toute différente, & ſi je ne m'étois propoſé d'offrir un tableau bien plus reſſemblant d'Homere. J'ai cru qu'il falloit prendre un ſtyle nombreux & ſimple, qu'il ne convenoit pas de tronquer les tableaux de ce grand Poëte, ni de leur donner un air maniéré : une élégance trop recherchée ne me paroiſſoit pas propre à rendre ſon naturel & ſon éner-

---

NOTE.

* Les dix premiers Chants de la mienne parurent en même tems. La place ne me permet pas de parler avec aſſez de détail d'autres Traducteurs d'Homere, d'ailleurs ſuffiſamment connus du Public. M. Cabanis prépare encore une nouvelle Traduction en vers de l'Iliade. Ses talens & l'accueil flatteur qu'ont reçu ſes premiers eſſais, ne peuvent que le ſoutenir dans une carriere ſi difficile.

gie. En un mot, quand je détournois les yeux d'Homere, je les portois ſur Fénelon, ſon digne imitateur.

La Traduction de Pope eſt certainement l'ouvrage d'un grand Poëte ; on y retrouve en bien des morceaux le génie de l'original. M. Wood & d'autres Critiques habiles y ont déſiré plus de fidélité, & lui ont reproché des ornemens qui ſentent un peu trop le goût moderne. La Traduction de Pope eut, de ſon tems, pour rivale une autre Traduction en vers Anglois, laquelle fit du bruit, eut un parti aſſez nombreux, groſſi encore des ennemis de Pope : aujourd'hui l'on a oublié juſqu'à ſon exiſtence.

Il ſemble que l'admiration pour Homere ſe réveille dans notre ſiécle avec une ardeur nouvelle. L'Angleterre en a produit depuis peu de tems une Traduction en proſe. L'Allemagne en voit naître à la fois trois en

vers *. Tous les pays paroiſſent conſpirer à faire comme revivre le pere de l'Epopée. Heureux, ſi au milieu de tant de travaux conſacrés à ſon honneur, je puis dire, *ſon' pittor anch' io!*

Ayant du moins connu toute la difficulté de mon entrepriſe, je n'ai pas négligé des ſecours dont j'étois à portée de profiter. Les avis & les encouragemens que j'ai reçus de la part de pluſieurs hommes diſtingués dans la Littérature, m'ont ſoutenu contre les manœuvres de la haine & les glaces de l'indifférence. Que m'importe de contenter tous les Critiques, ſi j'ai le bonheur de plaire à ceux auxquels je déſirerois de reſſembler? Dois-je eſpérer que le goût & le ſavoir, plutôt que la malignité, me peſent dans la balance, aujourd'hui

---

NOTE.

* Il y en a une dont on n'a encore vu que des morceaux.

que chacun en ſait aſſez pour s'ériger en juge, & que les Lecteurs ſacrifient le plaiſir de l'inſtruction à celui de rire aux dépens de ceux qui leur conſacrent leurs veilles *? Je reconnois ici pluſieurs obligations particulieres que j'ai à quelques Savans & amis eſtimables. S'ils ſont modeſtes, ils me permettront bien d'être reconnoiſſant **.

NOTES.

* Lecteurs ! on vous entend ſouvent vous plaindre de la décadence des Écrivains ; permettez-leur de ſe plaindre quelquefois à leur tour de la décadence de ceux qui les liſent & les jugent.

** D'abord j'ai lu dans nos aſſemblées de l'Académie pluſieurs morceaux de ma Traduction, pour les ſoumettre au jugement de Meſſieurs mes Confreres. J'ai des obligations particulieres à M. Borelli, qui m'a ſi généreuſement ſacrifié ſon loiſir, lorſque voulant publier l'Eſſai de mes dix premiers Chants, & craignant de bleſſer des oreilles françoiſes, je conſultai ſon goût, & profitai de la connoiſſance approfondie qu'il a du génie de notre langue. Je me fais ici un plaiſir de témoigner ma reconnoiſſance à M. Erman, qui poſſede à fond la Langue grecque, & qui, au milieu

de toutes ſes occupations, ſe rend auſſi utile à l'inſtruction de la Jeuneſſe dans le Collége dont il eſt le Principal, que s'il n'avoit pas d'autre vocation à remplir. Je ne pouvois gueres m'adreſſer à un admirateur plus paſſionné d'Homere. Il a bien voulu confronter avec le texte les quatre prémiers Chants de ma Traduction, & je puis dire que perſonne ne m'a plus animé à m'aſtreindre à une grande fidélité, & à ne point m'écarter du ſtyle ſimple de mon original. M. Reclam, plein de goût & de connoiſſances, & M. Ancillon, qui, initié dans les Langues Orientales, eſt un bon appréciateur d'Homere, m'ont donné, en ſecondant M. Erman dans cette pénible confrontation, une nouvelle preuve d'une ancienne amitié. Enfin feu M. de Gualtiery, dont je regrette encore la perte, qui, avec une conſtitution délicate, avoit tant d'énergie dans l'ame, & parloit avec tant de chaleur & d'éloquence, s'eſt intéreſſé vivement à mon entrepriſe, & m'a communiqué ſur mon premier Volume pluſieurs obſervations utiles.

Je dois nommer ici M. Rochas, Prêtre de l'Oratoire & Profeſſeur de Rhétorique à Soiſſons, que je n'ai pas l'honneur de connoître perſonnellement, & qui, dans une Lettre adreſſée au Journaliſte Encyclopédique (Mai 1778,) m'a fait, du ton le plus honnête, deux critiques dont j'ai reconnu la juſteſſe, & dont j'ai encore eu le tems de profiter dans la réimpreſſion de mon premier Volume, où j'avertis que j'ai fait quelques corrections. Je remercie le Journaliſte d'avoir publié la Lettre de ce Savant, qui le premier en France, a fait connoître publiquement le but de mon

Digitized by Google

ouvrage, & qui m'honorant d'une approbation flatteuſe, a retrouvé avec plaiſir dans ma Traduction le ton antique & ſimple d'Homere. Bien des Critiques ne m'ont apprécié que d'après des paralleles inexacts, d'après quelques phraſes, ou quelques mots.

Fin du Diſcours préliminaire.

E R R A T A

DES TROIS VOLUMES DE L'ILIADE.

T O M E P R E M I E R.

*P*age 28 des Réflexions ſur Homere, *ligne* 8, familieres, *liſez*, familiers

Page 94 auſſi des Réflexions ſur Homere, *ligne* 4, pas des deſcriptions, *liſez*, par des deſcriptions

T O M E S E C O N D.

Page 109, *ligne derniere*, Aſſacus, *liſez*, Aſſæus

Page 138, *ligne* 11, Agamade, *liſez*, Agamede

Page 150, *ligne* 22, mais ſe rapellant, *liſez*, mais ſi rapellant

Page 196, *ligne* 9, conſerva, *liſez*, conſerve

Page 197, *ligne* 12, Plegyiens, *liſez*, Phlegyens

Page 216, *ligne derniere*, Liſandre, *liſez*, Piſandre

Page 243, *ligne* 9, Jupiter; *liſez*, Jupiter,

Page 256, *ligne* 5, les remette, *liſez*, le remette

Page 415, *ligne* 5, dirigées, *liſez*, dirigés

Page 521, *ligne* 17, Hippodamus, *liſez*, Hippodamas

T O M E T R O I S I É M E.

Page 6, *ligne* 18, un ſuppliant, *liſez*, comme un ſuppliant

Page 24, *ligne derniere*, les habitans, *liſez*, ſes habitans

Page 135, *ligne* 20, Ection, *liſez*, Eetion

FAUTES A CORRIGER.

Page 150, *ligne* 18, de l'aveugle fureur obſtinée, *liſez*, de la fureur aveugle, obſtinée
Page 164, *ligne* 6, leur ſers, *liſez*, les accompagnes
Page 185, *ligne* 5, j'aurois refuſé, *liſez*, j'avois refuſé

ERRATA DES REMARQUES.

Page 210, ligne 20, *anecliſque*, liſez, *arrecliſque*
Page 212, ligne 11, *natire*, liſez, *native*
Page 216, *ligne* 4, l'orge ſacré, *liſez*, l'orge ſacrée
Page 223, *ligne* 20, ſe ſoit permis, *liſez*, ſe ſoit permiſe
Page 224, ligne 19, *gindici*, liſez, *giudici*
Page 252, *ligne* 17, Tavarede, *liſez*, Tancrede
Page 253, *ligne* 2, paiſible : *liſez*, paiſible,
Page 297, ligne 17, *ſi quâ eſt ea curâ*, liſez, *ſi quæ eſt ea cura*
Page 369, ligne 20, *ſublime*, liſez, *ſublimi*
Page 375, *ligne* 6, acqueroit, *liſez*, acquerroit
Page 382, ligne 10, *unmor'd*, liſez, *unmov'd*
Page 407, *ligne* 21, fécondité, *liſez*, ſtérilité
Page 416, *ligne* 10, ſentiment, *liſez*, reſſentiment
Page 427, *ligne* 2, qu'ont jetté, *liſez*, qu'a jetté
Page 437, *ligne* 19, en ont vu, *liſez*, en ont ſçu
Page 445, *ligne* 24, lient, *liſez*, tient
Page 450, ligne 12, *oſt tears to trienle*, liſez, *ſoft tears to trickle*
Page 482, *ligne* 12, portes, *liſez*, pertes
Page 484, *ligne* 12, tems, *liſez*, ſens

*Fin de l'*Errata.

L'ILIADE

L'ILIADE
D'HOMERE.
TRADUCTION NOUVELLE.

CHANT PREMIER.

MUSE ! chante la colère d'Achille fils de Pélée, cette colère funeſte, qui cauſa tant de malheurs aux Grecs, qui précipita dans les Enfers les ames généreuſes de tant de héros, & livra leurs corps en proie aux chiens dévorans & aux oiſeaux du ciel. Ainſi s'accomplit la volonté de Jupiter, depuis l'inſtant où ſe diviſerent par une querelle fatale

Digitized by Google

Agamemnon Roi des hommes & le divin Achille.

Qui d'entre les Dieux excita cette diſcorde ? le fils de Latone & de Jupiter. Courroucé contre le Roi, il répandit une affreuſe contagion dans l'armée : de tous côtés l'on voyoit tomber les ſoldats expirans. Car Atride avoit outragé le ſacrificateur Chrysès, qui s'étoit rendu près des vaiſſeaux des Grecs pour dégager ſa fille des liens de l'eſclavage, apportant une immenſe rançon, & tenant dans ſes mains le ſceptre d'or & les bandelettes ſacrées d'Apollon qui lance au loin ſes traits ; il imploroit tous les Grecs, & ſurtout les deux Atrides, chefs de l'armée.

» Atrides ! & vous Grecs revêtus du brodequin guerrier ! Puiſſent les Dieux, habitans des palais de l'Olympe, renverſer par vos mains la ville de Priam, & vous ramener heureuſement dans vos demeures ! Rendez-moi une fille chérie,

recevez cette rançon, & craignez le fils de Jupiter, Apollon qui lance les traits du haut des cieux. «

A ces mots tous les Grecs témoignèrent par un murmure favorable que l'on devoit honorer le Sacrificateur, & recevoir ſes ſuperbes dons. Mais Agamemnon ſent au fond du cœur un vif déplaiſir; il renvoie Chrysès avec fierté, & joint au refus la menace & l'inſulte. » Vieillard! que je ne te rencontre plus auprès de ces vaiſſeaux; garde-toi d'y prolonger ton ſéjour, ou d'oſer y reparoître; le ſceptre & les bandelettes de ton Dieu ſeroient pour toi une vaine défenſe. Je ne rendrai ma captive que lorſqu'elle aura vieilli dans mon palais, au ſein d'Argos, loin de ſa patrie; elle y ourdira la trame, & ſera deſtinée à mon lit. Mais vas, ceſſe de m'irriter, ſi tu veux rentrer dans Chryſé. «

Il dit; Le Vieillard, ſaiſi de crainte, obéit; il ſuivoit en ſilence le rivage de

la mer bruyante : livré tout entier à ſa douleur, il adreſſe de vives plaintes au fils de la blonde Latone.

» Ecoute-moi, dit-il, Dieu qui tiens l'arc d'argent ! toi qui protéges Chryſe & la divine Cilla ! qui regnes avec puiſſance dans Ténédos ! Divinité de Sminthe ! ſi jamais je couronnai ton Temple de feſtons qui te furent agréables, ſi jamais je fis fumer ſur tes autels la graiſſe des taureaux & des brebis, exauce aujourd'hui ma priere. Que les Grecs, frappés de tes traits vengeurs, payent mes larmes ! «

Telle fut ſa priere, & Apollon l'entendit. Le cœur enflammé de colère, il deſcend du ſommet de l'Olympe, portant ſur ſon dos l'arc & le carquois rempli de traits : dans le rapide vol du Dieu courroucé ſes flêches retentiſſent ſur ſes épaules. Il s'avance ſemblable à la nuit. Il s'arrête non loin des vaiſſeaux, & lance un trait mortel ; l'arc

d'argent rend un ſon bruyant & terrible. Il frappe d'abord les mulets & les chiens agiles ; mais bientôt tournant la flêche amère contre les Grecs, il les atteint eux-mêmes : les buchers nombreux ne ceſſent de brûler ; pendant neuf jours les traits du Dieu volent ſur l'armée. Le dixiéme jour Achille convoque l'aſſemblée des Grecs : Junon lui en inſpire le deſſein, touchée vivement des calamités de ſon peuple. Ils s'aſſemblent, & le prompt Achille ſe leve.

» Atride ! dit-il, c'eſt maintenant que je crains qu'errans encore ſur les mers, nous ne ſoyons réduits à rentrer dans notre patrie, ſi cependant nous pouvons échapper à la mort ; car la guerre & la contagion s'uniſſent pour dompter les Grecs. Mais conſultons un Augure, ou un Sacrificateur, ou même un Interprête des ſonges ; car les ſonges viennent auſſi de Jupiter ; qu'il nous apprenne la cauſe de ce grand courroux

d'Apollon, s'il punit la tranſgreſſion d'un vœu, ou le refus de quelque hécatombe; & ſi daignant agréer un ſacrifice de victimes choiſies, il veut écarter loin de nous la contagion & la mort. «

Il s'aſſied, & Calchas, fils de Theſtor, & le plus habile de tous les Augures, ſe lève : il connoiſſoit le préſent ; l'avenir & le paſſé ; inſtruit par Apollon, ſes oracles ont conduit la flotte des Grecs au rivage de Troye. Plein d'ardeur pour leurs intérêts : » O Achille ! dit-il, Prince chéri de Jupiter ! vous m'ordonnez de révéler le crime dont Apollon pourſuit la vengeance. Je parlerai : mais promettez, jurez de me défendre, & par vos diſcours, & par votre valeur. Je prévois que je vais irriter un héros élevé au-deſſus de nous, & que la Grèce entière honore. Un Monarque eſt trop puiſſant lorſqu'il ſe courrouce contre un inférieur ; ſi, le jour même de l'offenſe, il déguiſe ſa colère ſous un calme appa-

rent, il la conſerve au fond de ſon cœur juſqu'à ce qu'il l'ait ſatisfaite. Déclarez donc, ô Prince ! ſi je puis m'aſſurer de votre appui. «

» Parlez avec confiance, lui répondit Achille, & prononcez votre oracle. J'en atteſte Apollon que Jupiter aime, & que vous implorez, Calchas ! quand vous nous dévoilez les ſecrets de l'avenir, nul d'entre les Grecs, tant que je vivrai & que mes yeux ſeront ouverts à la lumière, ne levera ſur vous près de ces vaiſſeaux une main impie, duſſiez-vous accuſer Agamemnon qui tient maintenant dans l'armée le rang le plus illuſtre. «

Alors le vertueux Augure s'enhardit. » Apollon ne vous accuſe, dit-il, ni d'être lents à remplir vos vœux ni d'épargner le ſang des victimes ; mais il venge ſon Sacrificateur qu'Agamemnon n'a pas craint d'outrager ; il ne lui a point rendu ſa fille & il a rejetté la

rançon. Voilà la cauſe des malheurs qu'Apollon nous envoie & de ceux qu'il nous enverra encore. Car apprenez qu'il ne retirera point ſon bras qui appeſantit ſur nous le fléau de la contagion, que l'on ne rende à un pere chéri la jeune fille aux yeux d'ébène, ſans rançon ni préſent, & que l'on ne conduiſe juſques dans Chryſe une hétacombe ſacrée. Peut-être alors appaiſerons-nous le fils de Latone. «

Ayant ainſi parlé il s'aſſied. Et le héros né d'Atrée, le puiſſant Agamemnon ſe leve ſaiſi de trouble : ſon ſein eſt rempli d'une noire fureur ; ſes yeux ſont ſemblables à la flamme éclatante. Après avoir lancé d'affreux regards ſur Calchas : » Augure fatal ! dit-il, non, tu ne m'as jamais annoncé rien de ſatisfaiſant ; tu te plais toujours à nous prédire des infortunes ; jamais tu n'as dit une parole ni fait une action, qui ne m'ait été funeſte. Aujourd'hui encore,

Digitized by Google

faiſant parler les oracles au milieu des Grecs, tu prétends qu'Apollon nous accable de ces fléaux parce que j'aï refuſé de recevoir la riche rançon de la jeune Chryſéis. Je déſirerois ſans doute qu'elle me ſuivît dans mon palais, & je la préfererois même à Clytemneſtre que j'épouſai à la fleur de ſes ans; elle ne lui eſt point inférieure pour la beauté, ni pour le port, ni pour l'eſprit, & l'induſtrie de ſes mains. Cependant, s'il le faut, je conſens à la rendre: je ne balance point entre le ſalut du peuple & ſa perte. Mais préparez-moi auſſi-tôt un autre prix, afin que je ne ſois pas le ſeul des Grecs ſans récompenſe; rien ne ſeroit plus injuſte. Vous en êtes tous les témoins; le prix qui m'appartient m'eſt enlevé. «

» Atride, le plus ambitieux & le plus avare de tous les mortels! repart l'impétueux Achille, comment pouvez-vous exiger un nouveau prix de la généroſité

des Grecs ? Nous ne poſſédons plus en commun de nombreuſes dépouilles ; nous avons diſtribué celles que nous avons remportées du ſaccagement des villes, & il ne convient point que les peuples les raſſemblent pour un nouveau partage. Mais renvoyez à l'inſtant au Dieu cette captive ; & nous vous dédommagerons trois fois & plus encore, ſi jamais Jupiter nous permet de renverſer les ſuperbes murs d'Ilion. «

» Achille égal aux Dieux ! répliqua le Roi ; quelque vaillant que vous ſoyez, ne vous abuſez point, vous ne pourrez ni me perſuader ni me ſurprendre. Prétendez-vous conſerver votre récompenſe, tandis qu'aſſis tranquillement je me laiſſerai dépouiller de la mienne ! Vous voulez que je rende ma captive. Que les magnanimes Grecs me donnent donc un autre prix d'une égale valeur ! S'ils le refuſent, j'irai moi-même enlever, ravir de force le vôtre, ou celui

d'Ajax, ou celui d'Ulyſſe ; & ceux d'entre vous qui me verront, frémiront d'une rage inutile. Mais renvoyons ce deſſein à un autre temps. Hâtons-nous de lancer en mer un vaiſſeau léger, & raſſemblant d'habiles rameurs, plaçons-y une hécatombe, & faiſons-y entrer la belle Chryſéis. Qu'un de nos chefs ſoit à la tête de ce cortége ; que ce ſoit Ajax, ou Idoménée, ou le divin Ulyſſe, ou vous Achille, le plus fier de tous les mortels ; allez, & que vos ſacrifices appaiſent le Dieu dont les traits ſement ici l'épouvante. «

Alors le héros lui lance des regards furieux : » O Mortel plein d'inſolence ! ô cœur bas & ruſé ! s'écrie-t-il ; qui des Grecs ſe montrera déſormais docile à tes ordres, pour marcher contre l'ennemi, ou pour l'attaquer ? Ce n'eſt point en haine des braves Troyens que je ſuis venu les combattre ; ils ne ſont pas coupables envers moi. Jamais ils ne ravirent

ni mes chevaux ni mes géniſſes ; jamais ils ne ravagerent les fertiles moiſſons de Phthie, nourrice d'un peuple immenſe : de nombreuſes montagnes hériſſées de forêts & la mer bruyante nous ſéparent. Mais, ô Mortel audacieux ! c'eſt toi que nous avons ſuivi pour ſatisfaire tes déſirs, pour rétablir par la punition des Troyens la gloire de Ménélas & la tienne, homme arrogant ! & tu n'en es point touché, tu n'en conçois que du mépris, & tu m'oſes menacer de venir toi-même m'arracher le prix que je méritai par tant de combats, & que me donnerent les fils de la Grèce ! Jamais je ne reçois un prix égal au tien, quand nous ravageons quelque ville ennemie. C'eſt mon bras qui ſoutient le plus grand poids de la guerre ; mais, s'il ſe fait un partage des dépouilles, c'eſt à toi qu'eſt le premier prix ; moi, je me rends vers mes vaiſſeaux avec une foible récompenſe, & que j'ai reçue

ſans murmure, après m'être fatigué dans les batailles. Mais je pars & vais dans Phthie, il m'eſt beaucoup plus avantageux de m'en retourner avec mes vaiſſeaux au ſein de mes demeures. Je ne crois pas qu'après m'avoir deshonoré en ces lieux, tu continues d'y amaſſer des tréſors. «

» Vas, dit Agamemnon, fuis, ſi ton cœur n'aſpire qu'à la fuite ; je ne te ſupplie point de reſter ici en ma faveur : aſſez d'autres ſont près de moi, qui s'intéreſſeront à ma gloire, & ſur-tout le grand Jupiter. De tous les Rois qu'il protége tu m'es le plus odieux ; tu ne reſpires toujours que diſcordes, que guerres & que combats. Si tu as tant de valeur ce ſont les Dieux qui te l'ont donnée. Rentre en ton pays avec tes compagnons & tes vaiſſeaux, regne ſur les Myrmidons : je ne fais aucun cas de toi, peu m'importe que tu ſois irrité, & je te brave encore par cette menace.

Ainſi qu'Apollon m'enleve Chryſéis ; car je la renverrai ſur l'un de mes vaiſſeaux, eſcortée de mes compagnons ; j'irai moi-même arracher de ta tente la belle Briſéis ce prix de ton courage, pour t'apprendre que je ſuis au-deſſus de toi, & combien l'on doit craindre de s'égaler à moi & d'inſulter à ma puiſſance. «

Il dit, Achille frémit de fureur : il délibere en ſon ſein qu'un poil mâle hériſſe s'il tirera ſon glaive, écartera les amis du Roi pour l'immoler, ou s'il réprimera ce tranſport. Tandis qu'il flottoit entre ces deux partis, & que déjà il tiroit le glaive formidable, Minerve deſcend des cieux, envoyée par Junon, qui les chérit tous deux & s'intéreſſe à leur ſort. Elle ſe tient derriere Achille & ſaiſit la blonde chevelure du héros, ne ſe montrant qu'à lui & étant inviſible au reſte des Grecs. Achille frappé de ſurpriſe ſe retourne & recon-

Digitized by Google

noît Pallas dont les yeux brilloient d'un éclat terrible. » Fille de Jupiter ! dit rapidement le guerrier, pourquoi deſcendez-vous du ciel ? Eſt-ce pour me voir outrager par le fils d'Atrée ? Mais je vous le déclare & ce que je dis s'accomplira, il perdra dès l'inſtant le jour, victime de ſon inſolence. «

» Je viens des cieux, répondit la Déeſſe aux yeux d'azur, pour appaiſer ton courroux, ſi tu veux m'écouter. L'auguſte Junon qui vous chérit tous deux, m'ordonne de deſcendre ſur la terre. Mais réprime cette fureur, &, contente d'éclater en reproches, n'arme pas ta main de ton épée. Un jour (cette parole eſt infaillible,) tu recevras en réparation de cette inſulte les plus grands honneurs & les dons les plus ſuperbes. Retiens donc ta colère, & obéis. «

» Déeſſe ! dit le fier Achille, il faut reſpecter votre loi, quelque violent que

ſoit mon courroux ; la ſageſſe l'ordonne. Quiconque obéit aux Dieux eſt sûr d'en être écouté à ſon tour. » Il dit, & porte ſur la garde d'argent ſa main guerriere, & repouſſe au fourreau le glaive terrible, ſe montrant docile à l'ordre de Minerve. La Déeſſe revole vers l'Olympe, & rejoint au palais de Jupiter la troupe des Immortels. Achille auſſi-tôt adreſſe au fils d'Atrée les paroles les plus outrageantes, & n'étouffe point ſa colère.

» O toi dont l'ivreſſe trouble la raiſon ! qui as l'œil impudent du dogue, mais le cœur de la biche timide ! Non, tu n'eus jamais le courage de t'armer avec les troupes pour le combat, ni d'aller en embuſcade avec les plus illuſtres chefs de l'armée ; tu croirois y trouver la mort. Il vaut ſans doute beaucoup mieux dépouiller de ſa récompenſe dans le vaſte camp des Grecs celui qui oſe te contredire. Roi qui t'abreuves

Digitized by Google

du ſang des peuples ! parce que tu commandes à des lâches ; ſans cela, fils d'Atrée ! ce ſeroit là ta derniere inſolence. Mais, j'en fais un ſerment terrible, je jure par ce ſceptre qui, depuis qu'il a été ſéparé de ſon tronc ſur les montagnes, ne pouſſera plus de feuilles ni de rameaux & ne fleurira plus, & qui dépouillé par le fer de ſon feuillage & de ſon écorce, eſt maintenant dans les mains des Juges de la Grèce, gardiens des loix de Jupiter, ſerment terrible pour toi ; je jure qu'un jour tous les Grecs enſemble déſireront la préſence d'Achille ; tu ne pourras, quoique pénétré de douleur, les ſecourir quand ils tomberont en foule expirans ſous les coups de l'homicide Hector. Alors tu déchireras ton cœur de remords inutiles, déſeſpéré d'avoir couvert d'ignominie le plus vaillant des Grecs. «

Ainſi parle Achille ; & il jette à terre

ſon ſceptre étincelant de clous d'or, & s'aſſied. Agamemnon de ſon côté frémiſſoit de rage, quand ſe leve l'éloquent Neſtor, orateur harmonieux des Pyliens. Les paroles plus douces que le miel couloient de ſes levres. Déjà il a vu diſparoître deux races qui naquirent & furent nourries avec lui dans l'heureuſe Pylos, & maintenant il regne ſur la troiſiéme race. C'eſt lui qui s'intéreſſant au ſalut de l'armée prend la parole.

» Dieux immortels ! s'écrie-t-il, un grand deuil va régner dans la Grèce ; Priam & les fils de Priam vont ſe réjouir, & tous les Troyens triompheront en leurs cœurs, ſi la renommée leur apprend que vous vous diviſez, vous les plus ſages & les plus vaillans des Grecs ! Mais écoutez mes avis, vous qui tous deux êtes plus jeunes que moi. J'ai autrefois vécu parmi des guerriers plus fameux que vous encore, & ils ne m'ont point dédaigné. Non, jamais je n'ai vu

Digitized by Go

ni ne verrai des hommes tels que Pirithoüs, Dryante paſteur des peuples, Cénée, Exadius, le divin Polyphême, & le fils d'Egée, Théſée ſemblable aux Immortels. C'étoient les plus vaillans hommes qu'ait nourri la terre, ils étoient vaillans, & ils combattirent de redoutables ennemis, les Centaures des montagnes, & les exterminerent par des coups terribles. C'eſt au milieu de ces hommes que je vivois ; ils m'avoient eux-mêmes appellé de la terre lointaine de Pylos ; & je combattois parmi eux ſelon mes forces : nul d'entre les mortels qui couvrent aujourd'hui la face de la terre n'eût oſé meſurer avec eux ſon courage ; cependant ils recevoient mes conſeils & m'écoutoient. Vous donc auſſi montrez-vous dociles à ma voix ; puiſqu'il eſt ſi utile d'écouter. Agamemnon ! quel que ſoit votre rang, n'enlevez point la captive d'Achille ; laiſſez entre ſes mains un prix que lui donne-

rent les Grecs. Et vous Achille ! n'entrez point en conteſtation avec le Roi ; puiſque jamais Roi que Jupiter décora du ſceptre & combla d'honneurs, ne jouit d'une ſemblable gloire. Si vous êtes vaillant, & ſi vous avez pour mere une Déeſſe, il a plus de pouvoir & regne ſur un plus grand nombre d'hommes. Agamemnon ! calmez ce tranſport ; & je vais prier Achille de ſe modérer ; il eſt, vous le ſavez, pour tous les Grecs un puiſſant rempart dans les funeſtes champs de la guerre. «

» Oui, Vieillard ! répond Atride, vous n'avez rien dit qui ne ſoit conforme à l'équité : mais cet homme veut être au-deſſus de tous les Grecs ; il veut les gouverner tous, régner ſur tous, leur preſcrire à tous des loix ; ce que je ne crois point qu'il exécute. Si les Dieux ont fait de lui un guerrier, croit-il tenir d'eux le droit de proférer des outrages ? — «

Digitized by Google

» Je ſerois, interrompit Achille, le plus rampant, le plus vil de tous les mortels, ſi je te cédois en toute occaſion, & à chaque parole qui ſort de ta bouche. Impoſe ces loix à d'autres, non à moi ; car je ne me ſens pas diſpoſé à t'obéir. Je n'ajoute plus qu'une parole, grave-la dans ton cœur. Mon bras ne combattra point pour une femme, ni contre toi, ni contre quelque autre, puiſque vous me dépouillez de vos dons. Quant aux autres biens qui ſont près de mes vaiſſeaux, tu ne pourras les ravir malgré moi ; oſe-le tenter, afin que ceux-ci en voyent les ſuites ; à l'inſtant ton ſang noircira ma lance. «

Après ces violens débats, ils ſe levent & rompent l'aſſemblée. Achille ſe rend vers ſes tentes, accompagné de Patrocle & des ſiens. Mais Agamemnon fait lancer en mer un vaiſſeau rapide, il choiſit vingt rameurs qu'il y envoie, il y fait monter l'hécatombe deſtinée au Dieu,

& conduiſant la belle Chryſéis, il la place dans le naviré ; le prudent Ulyſſe y entre, comme chef de l'ambaſſade : s'étant embarqués ils fendoient lès plaines liquides. Agamemnon ordonne cependant aux peuples de ſe purifier ; ils ſe purifient auſſi-tôt, & jettent l'eau luſtrale dans la mer. Ils immolent au Dieu du jour des hécatombes choiſies de taureaux & de chévres, près de la rive de l'indomptable Océan : la graiſſe des victimes s'éleve juſqu'au ciel en tourbillons de fumée.

Pendant que l'armée s'occupoit de ces ſoins, Agamemnon n'oublioit pas la menace qu'il venoit d'adreſſer au fils de Pélée ; il appelle Talthybius & Eurybate, ſes hérauts & ſes miniſtres fideles. « Allez, leur dit-il, dans la tente d'Achille, & ſaiſiſſant la jeune Briſéis, amenez-la dans ces lieux. S'il refuſe de la livrer, j'irai l'enlever moi-même, accompagné d'une troupe nombreuſe, in-

ſulte qui lui ſera plus ſenſible. « Il dit & les envoie, & joint à ces paroles de plus fortes menaces. Ils marchent à regret le long du rivage de la mer : ils arrivent près des vaiſſeaux des Phthiotes, & trouvent ce guerrier aſſis devant ſa tente. Leur aſpect irrite le fils de Pélée ; troublés, & remplis de vénération pour ce Roi, ils s'arrêtoient, & n'oſoient lui adreſſer la parole. Mais il s'en apperçut, & leur dit : » Je vous ſalue, hérauts ! miniſtres de Jupiter & des hommes : approchez ; ce n'eſt point vous qui êtes coupables envers moi, mais Agamemnon qui vous envoie pour ravir la jeune Briſéis. Vas, généreux Patrocle ! fais-la ſortir, & remets-la dans leurs mains pour qu'ils l'emmenent : qu'ils ſoient eux-mêmes mes témoins devant les Dieux, devant les Mortels, & devant ce Roi barbare. Si jamais l'on a beſoin de ma préſence pour écarter les plus affreux malheurs du reſte des Grecs —

une affreuſe fureur l'entraîne à ſa perte; il ne ſonge ni au paſſé ni à l'avenir, & peu lui importe d'aſſurer le ſalut des Grecs quand ils combattront près de leur flotte. «

Il dit, Patrocle obéit à l'ordre de ſon ami, conduit hors de la tente la belle Briſéis, & la remet aux hérauts pour qu'ils l'emmenent. Ils reprennent leur route le long des vaiſſeaux des Grecs. La jeune captive les ſuivoit à regret.

Mais Achille verſant des larmes, s'aſſied à l'écart & loin de ſes compagnons ſur le rivage de la mer écumeuſe; il attache l'œil ſur le noir Océan, tend les bras, & invoque à haute voix ſa mere chérie. » O ma mere! puiſque vous m'avez donné une vie dont la durée eſt ſi courte, le Dieu de l'Olympe, Jupiter qui fait gronder le tonnerre, devoit au moins m'accorder de la gloire: maintenant il me laiſſe ſans honneur; le fils d'Atrée, le puiſſant Aga-

Digitized by Google

memnon m'a outragé ; il poſſede le prix qu'il vient de me ravir. «

Il dit, & répand des larmes. Sa mere vénérable l'entendit, aſſiſe au fond de la mer près du vieux Nérée. Soudain, ſemblable à une vapeur légère, elle s'éleve ſur les flots blanchiſſans, s'aſſied à côté de ſon fils en pleurs, le careſſe de ſa main divine, lui parle & l'interroge. » Mon fils ! pourquoi verſes-tu des larmes ? Quelle affliction a pénétré dans ton ame ? Parle, ne déguiſes rien ; que je ſache comme toi le ſujet de ta douleur. «

Achille pouſſe un profond ſoupir : » Vous le ſavez, répondit-il, pourquoi vous raconterois-je ce que vous ne pouvez ignorer ? Arrivés devant Thèbes, ville ſacrée d'Eetion, nous la ravageâmes, & conduisîmes ici tout le butin ; les Grecs en firent un partage fidele, choiſirent pour Atride la belle Chryſéis. Bientôt Chrysès, ſacrificateur d'Apollon,

Digitized by Google

vint près de nos vaiſſeaux pour dégager ſa fille de l'eſclavage ; il apportoit une immenſe rançon, & tenoit en ſes mains les bandelettes d'Apollon & ſon ſceptre d'or ; & il imploroit tous les Grecs, ſur-tout les deux Atrides, chefs de l'armée. Tous les Grecs témoignoient par un murmure favorable que l'on devoit honorer le Sacrificateur, & recevoir la rançon. Mais Atride outré de courroux, le renvoie avec dureté, & joint au refus la menace & l'inſulte. Le Vieillard irrité ſe retire ; Apollon qui le chérit, écoute ſa priere. Il lance le trait fatal ; les morts ſont entaſſés ; les flêches du Dieu volent de toutes parts ſur l'armée nombreuſe des Grecs. Un habile Augure nous fait connoître les oracles d'Apollon : moi le premier j'exhorte l'aſſemblée à fléchir la Divinité : auſſi-tôt la fureur s'empare d'Atride ; il ſe leve, il m'adreſſe une menace inſolente, & qu'il vient d'exécuter. Car un vaiſſeau rapide

Digitized

ramene la captive à Chryſa, & porte des offrandes au Dieu du jour : des hérauts en ce moment ſont venus enlever dans ma tente cette jeune Briſéis que me donnerent les Grecs. Mais vous, ſi vous le pouvez, défendez votre fils. Montez vers l'Olympe, & ſi jamais vous futes agréable à Jupiter, ſoit par vos diſcours, ſoit par vos actions, implorez-le en ce jour. Dans le palais de mon pere, je vous ai ſouvent entendue vous vanter que ſeule des Immortels vous aviez ſçu écarter le plus affreux malheur du Dieu des noires nuées, quand Junon, Neptune, Pallas & tous les habitans de l'Olympe ſe réunirent pour le détrôner & l'accabler ſous le poids des chaînes. Vous allâtes auſſi-tôt, Déeſſe ! le dégager de ces liens, appellant ſur l'Olympe le Géant aux cent bras, que les Dieux nomment Briarée, & les hommes Egéon, & qui eſt plus puiſſant que Neptune dont il tient le jour ; fier de ſa gloire,

Digitized by Google

il s'aſſit auprès du trône de Jupiter ; & tous les Dieux fortunés, ſaiſis de crainte, renoncerent à leurs deſſeins. Paroiſſez aujourd'hui, & lui rappellant ce ſervice, embraſſez ſes genoux, pour l'engager à ſecourir les Troyens, & à pourſuivre les Grecs expirans juſques dans leurs vaiſſeaux & ſur l'onde ; qu'ainſi tous jouiſſent de la ſageſſe de leur Roi, & qu'Atride qui commande à tant d'hommes, reconnoiſſe quelle a été ſa fureur en deshonorant le plus valeureux des Grecs. «

Thétis verſe des pleurs. » O mon fils ! répond-elle, pourquoi t'ai-je élevé après t'avoir mis au jour par une deſtinée fatale ! Plût-au-ciel que ſur ce rivage tu fuſſes ſans larmes & ſans infortunes, puiſque ta carrière eſt ſi bornée, & qu'elle eſt réduite à ſi peu de jours ! Maintenant ta vie eſt à la fois la plus courte & la plus malheureuſe : c'eſt par une deſtinée fatale que je te donnai la

Digitized by Google

naiſſance dans mon palais. Mais je vais ſur les ſommets glacés de l'Olympe me plaindre de cette inſulte au Dieu qui lance le tonnerre : peut-être voudra-t-il m'écouter. Toi cependant demeure auprès de ta flotte ailée, fais ſentir ton courroux aux Grecs, & diſparois des combats. Hier, ſuivi de tous les Dieux, Jupiter ſe rendit aux extrémités de l'Océan, chez les habitans vertueux de l'Ethiopie, pour aſſiſter à leurs fêtes. Le douzième jour il remontera dans l'Olympe ; & alors j'entre dans ſon palais d'airain, j'embraſſe ſes genoux, & je me flatte de le perſuader. « En finiſſant ces mots elle s'éloigne, & laiſſe ſur le rivage le héros irrité ; il ſe peignoit encore Briſéis ornée de ſon élégante ceinture, & ravie par la violence d'Atride.

Cependant Ulyſſe touche aux bords de Chryſa, conduiſant l'hécatombe ſacrée. Lorſqu'ils ſont entrés dans la pro-

Digitized by Google

ſonde enceinte du port, ils plient les voiles, les poſent au fond du navire, ſe hâtent d'abaiſſer ſur le courſier le mât, ſoutenu par les cables, abordent à force de rames, jettent les ancres, & attachent le vaiſſeau. Et ils deſcendent ſur le rivage de la mer ; l'hécatombe les ſuit, & Chryſéis deſcend du navire qui vient de fendre les ondes. Le ſage Ulyſſe la conduit d'abord à l'autel, & la remettant entre les mains d'un pere chéri : » O Chrysès ! dit-il, Agamemnon le Roi des hommes m'a ordonné de vous ramener votre fille, & d'offrir en faveur des Grecs au fils de Latone cette hécatombe ſacrée, pour appaiſer ce Dieu dont les traits nous ont coûté tant de ſoupirs. « En diſant ces mots il la met dans les bras du Vieillard, qui reçoit avec tranſport ſa fille chérie. Ils rangent auſſi-tôt l'illuſtre hécatombe autour du ſuperbe autel ; ils verſent ſur leurs mains une eau pure, & prennent

Digitized by

les gâteaux ſacrés : Chrysès cependant, les bras levés vers le ciel, prie à haute voix.

» Entends-moi, Dieu qui lances la flêche argentée ! Protecteur de Chryſe & de la divine Cilla ! Puiſſant Roi de Ténédos ! déjà tu as écouté ma priere, & vengeant ma gloire, tu as puni avec éclat le peuple des Grecs. Maintenant veuilles exaucer auſſi mes vœux, & détourner loin des Grecs la contagion funeſte. «

Il dit, & Apollon l'écouta. Après qu'ils ont pouſſé des vœux, & jetté les gâteaux ſacrés, ils levent la tête des taureaux vers le ciel, les égorgent, & les dépouillent, & ſéparant les parties conſacrées aux Dieux, ils les couvrent deux fois de graiſſe & des lambeaux ſanglans des victimes. Le Vieillard allume l'offrande ſur des rameaux, & fait des libations d'un vin couleur de pourpre. Des jeunes gens à côté de lui tenoient

Digitized by Google

de longues broches dans leurs mains. Dès que l'offrande eſt conſumée, & qu'ils ont goûté des entrailles, ils partagent le reſte des victimes, en couvrent les broches, les préſentent adroitement aux flammes, & enfin les retirent. Tout étant prêt, ils s'abandonnent à la joie du feſtin, & participent tous également à l'abondance. A peine ont-ils contenté la faim & la ſoif, que des jeunes gens couronnent les coupes, & les leur diſtribuent, après avoir offert des libations aux Dieux. Cependant les Grecs appaiſoient Apollon par des chants prolongés juſqu'à la fin du jour ; ils entonnent l'hymne de ce Dieu, & célébrent celui qui lance le trait rapide du haut des cieux : il ſe plaiſoit à les entendre. Quand le Soleil a fini ſa carrière & que les ténèbres ſe répandent, ils s'endorment auprès de leur vaiſſeau ; & dès que l'Aurore matinale ſe montre avec ſes doigts de roſes, ils retournent

vers l'armée des Grecs. Apollon désarmé fait souffler un vent favorable ; ils élevent le mât, déploient les voiles blanchissantes, le vent enfle les voiles ; les vagues émues retentissent avec grand bruit autour du navire dans son cours : il vole sur les flots en sillonnant sa route. Arrivés au camp des Grecs, ils tirent le vaisseau sur les sables du rivage, le placent sur de longs rouleaux, & se dispersent parmi les tentes.

Cependant le divin fils de Pélée, Achille, assis auprès de ses vaisseaux, nourrissoit sa colère. Il ne paroissoit plus ni aux conseils, ni dans les combats : mais toujours enfermé dans sa tente, il consumoit son cœur de tristesse, & il ne soupiroit qu'après les cris belliqueux & les allarmes.

La douzième Aurore se montroit, & les Immortels rentroient dans les cieux : Jupiter étoit à leur tête. Thétis n'oublia pas le soin que son fils lui avoit confié ;

Digitized by Google

elle ſortit des flots de la mer, & s'éleva, dès le point du jour, vers l'eſpace immenſe du ciel, ſur l'Olympe. Elle trouva le fils tonnant de Saturne aſſis loin des autres Dieux, ſur le plus haut des nombreux ſommets de la montagne. Elle parut devant lui, & d'une main elle embraſſa ſes genoux, elle porta l'autre au menton de Jupiter, & implora le Monarque en ces mots : » Jupiter ! Pere ſouverain ! ſi jamais entre les Immortels j'ai ſçu vous être utile, ſoit par mes diſcours, ſoit par mes actions, exaucez aujourd'hui ma prière. Honorez en ma faveur un fils, qui de tous les guerriers doit arriver le plus rapidement aux bornes de la vie. Et cependant Agamemnon l'outrage ; il poſſede le prix qu'il vient de lui ravir. Mais vous, Dieu de l'Olympe ! puiſſant Jupiter ! faites éclater ſa gloire ; donnez la victoire aux Troyens, juſqu'à ce que les Grecs viennent rendre hommage à mon fils. «

Elle parla ainſi. Jupiter qui commande aux nuées ne lui répondit point ; il demeura dans un long ſilence. Thétis tenant toujours ſes genoux embraſſés, & l'implorant une ſeconde fois : » Ne tardez point, dit-elle, à m'accorder cette grace & à m'en donner un ſigne certain, ou à me la refuſer ; nulle crainte ne peut vous retenir : que je ſache ſi de toutes les Déeſſes je dois être la plus mépriſée. «

Alors le Dieu du tonnerre pouſſant un profond ſoupir : » Que de maux, dit-il, vont naître dans l'Olympe ! Quelles diſcordes n'allez-vous pas allumer entre moi & mon épouſe, qui ne manquera pas d'exciter mon courroux par ſes diſcours inſultans ! Elle ne ceſſe d'éclater contre moi en préſence des Dieux, & m'accuſe de favoriſer les Troyens dans les combats. Mais dérobez-vous promptement de ces lieux, de peur que Junon ne vous apperçoive : je vous

Digitized by Google

promets d'exécuter vos déſirs : &, pour vous en convaincre, je vous accorde le ſigne de ma tête ſacrée, gage le plus révéré des Dieux ; car il n'eſt pas en mon pouvoir de révoquer, ni de démentir les promeſſes ſcellées du ſigne de ma tête ſacrée, ni d'en retarder l'accompliſſement. «

Ainſi dit le fils de Saturne, & il baiſſe ſes noirs ſourcils. La divine chevelure s'agite ſur la tête immortelle du Monarque ; il fait trembler le vaſte Olympe. Après cet entretien les deux Divinités ſe ſéparent. Thétis s'élance du haut de l'Olympe dans la profonde mer. Jupiter rentre dans ſon palais : tous les Dieux à la fois ſe levent pour aller recevoir leur pere ; nul n'oſe attendre ſon arrivée ; ils vont tous à ſa rencontre. Il s'aſſied ſur ſon trône. Jupiter n'avoit pu ſe cacher aux regards de Junon ; elle l'avoit vu s'entretenir avec la fille du vieux Nérée, Thétis aux pieds d'albâtre, &

elle lui adreſſa bientôt ces reproches amers.

» Époux artificieux ! Qui d'entre les Immortels eſt venu vous implorer en ſecret ? Vous vous plaiſez toujours à tramer loin de moi des complots myſtérieux, & jamais vous ne me fîtes connoître un ſeul de vos deſſeins. «

» Junon ! répondit le pere des Dieux & des hommes, n'eſpérez pas de pénétrer toutes mes penſées : l'épouſe même de Jupiter ne ſauroit toujours les ſonder. Jamais je ne vous cachai ce qu'il vous eſt permis de connoître, & nul des Dieux ni des Mortels n'eſt admis avant vous à cette confidence. Quant aux deſſeins dont je m'occupe loin de tous les Dieux, ne cherchez point à les approfondir. «

» Fils terrible de Saturne ! repartit Junon les regards pleins de majeſté ; quelles paroles avez-vous prononcées ? On ne m'a pas vu ſouvent vous inter-

roger ni vouloir approfondir vos deſſeins, & vous formez ſans obſtacle telle entrepriſe qu'il vous plaît. Mais je crains beaucoup que la fille du vieux Nérée, Thétis, ne vous ait ſéduit par ſes artifices. Car dès l'aurore elle a paru en votre préſence, & elle a embraſſé vos genoux : ſans doute qu'en inclinant votre front vous lui promettiez d'honorer Achille, & d'abattre les Grecs en foule auprès de leur flotte. «

» Audacieuſe Déeſſe ! dit alors le Maître des nues, tu te livres toujours aux ſoupçons, & je ne puis me dérober à tes regards. Mais tes efforts ſeront inutiles, &, ce qui comblera ton déſeſpoir, tu ne feras que t'éloigner de mon cœur. Si j'ai formé le deſſein que tu crois pénétrer, rien ne pourra m'empêcher de l'accomplir. Demeure en ſilence ; ſois ſoumiſe à mes loix : ou crains que tous les Dieux qui ſont dans l'Olympe, s'ils accourent à ton ſecours, ne

puiſſent te défendre, quand j'appeſantirai ſur toi mon bras invincible. «

Il dit. Junon ſaiſie de crainte, demeure en ſilence, & dompte ſon cœur impérieux; tous les Dieux gémiſſent dans le palais de Jupiter; lorſque l'induſtrieux Vulcain prend la parole, & cherche à diſſiper la douleur de Junon, ſa mere chérie.

» Que de maux funeſtes vont éclorre, ſi pour l'amour des mortels vous vous livrez à ces diſſenſions, ſi vous introduiſez le tumulte & la diſcorde parmi les Dieux! les doux plaiſirs des feſtins diſparoîtront, & le mal va triompher. J'exhorte ma mere, encore qu'elle ait aſſez de prudence, à calmer Jupiter notre pere chéri, de peur qu'il ne renouvelle ſon courroux, & ne trouble nos fêtes. Car ſi ce Dieu qui lance le tonnerre du haut de l'Olympe, veut précipiter les Immortels de leurs trônes — nul n'égale ſa puiſſance. Mais eſſayez

Digitized by Google

de le fléchir par des paroles ſoumiſes, & nous reconnoîtrons bientôt en lui le maître dont l'Olympe adore le doux empire. «

En diſant ces mots, il s'élance de ſon trône, & préſente à ſa mere une coupe profonde. « Ma mere, dit-il, ſupportez votre diſgrace, & renfermez cette triſteſſe au fond du cœur : craignez d'éprouver aux yeux d'un fils qui vous aime un traitement rigoureux : je ne pourrois alors, malgré ma douleur, vous ſecourir ; c'eſt en vain qu'on réſiſte à Jupiter. Je l'éprouvai, lorſque volant vers vous pour vous défendre, il me ſaiſit, & me précipita du ſeuil du palais céleſte ; je roulai tout le jour dans les airs ; & au même temps que le Soleil eut fini ſa courſe, je tombai dans Lemnos, n'ayant qu'un ſouffle de vie : de pauvres mortels, les Sinthiens me reçurent dans ma chute. «

A ce diſcours Junon ſourit : elle

étend un bras d'albâtre, & reçoit la coupe des mains de ſon fils avec ce doux ſourire. Cependant Vulcain préſente à tous les Dieux, ſelon leur rang, le divin Nectar qu'il puiſe dans une urne profonde : comme ils le voyent s'agiter & courir de tous côtés dans le palais, ils font retentir d'un rire long & éclatant la voûte fortunée. Ils prolongent ainſi le feſtin juſqu'au coucher de l'Aſtre du jour ; tous participent également à l'abondance du feſtin, & aux ſons de la lyre divine, qui étoit dans les mains d'Apollon, & aux accens des Muſes, qui tour à tour faiſoient entendre leurs voix harmonieuſes. Dès que la lumiere brillante du Soleil a diſparu, ils vont chercher le repos dans les palais, que le boiteux Vulcain avoit conſtruits à chacun d'eux avec une ſavante induſtrie. Le Dieu qui tonne ſur l'Olympe ſe rend dans ce lieu où il ferme la paupiere, quand le doux ſom-

meil vient le trouver : là montant ſur ſa couche, il s'endort ; & Junon, qui ſiége dans les cieux ſur un trône d'or, ſe place à côté de lui, & ſe livre au repos.

CHANT SECOND.

Les Dieux & les Guerriers étoient plongés dans un profond repos : Jupiter ſeul ne cédoit point aux douceurs du ſommeil : il ſongeoit aux moyens d'honorer Achille, & de perdre une foule de Grecs auprès de leur flotte.

Il s'arrête au deſſein d'envoyer vers le fils d'Atrée un Songe ſéducteur ; & l'appellant auſſi-tôt, il lui donne cet ordre rapide. » Vas, Songe ſéducteur ! vole aux vaiſſeaux des Grecs, & entrant dans la tente du fils d'Atrée, exécute fidelement ce que je t'ordonne. Dis-lui d'armer les Grecs valeureux & de les ranger tous en bataille ; il s'emparera maintenant des vaſtes murs d'Ilion : les habitans immortels des palais de l'Olympe ne ſont plus partagés entr'eux ; Junon a ſçu les fléchir tous par ſes

Digitized by Google

prieres : de grands malheurs menacent Troye. «

Il dit. Le Songe part, après avoir entendu cet ordre ; il arrive d'un vol rapide aux vaiſſeaux des Grecs, & ſe rend auprès d'Agamemnon qu'il trouve endormi dans ſa tente ; le ſommeil plus doux que l'ambroiſie l'environnoit. Le Songe ſe tient au-deſſus de ſa tête ſous les traits de Neſtor fils de Nélée, qui de tous les vieillards étoit le plus honoré d'Agamemnon. Sous ces traits le Songe divin prenant la parole : » Tu dors, dit-il, fils de l'intrépide Atrée, qui domptoit les courſiers féroces ! Un chef, auquel les peuples ont été confiés, & qui s'occupe de ſoins ſi importans, ne doit point languir la nuit entiere dans le repos. Écoute-moi ſans délai ; je ſuis envoyé par Jupiter, qui, tout éloigné qu'il eſt de toi, s'intéreſſe à ton ſort & compâtit à tes peines. Il t'ordonne d'armer les Grecs valeureux & de les ranger tous

Digitized by Google

en bataille ; tu t'empareras maintenant des vaſtes murs d'Ilion : les habitans immortels des palais de l'Olympe ne ſont plus partagés entr'eux ; Junon a ſçu les fléchir tous par ſes prieres : de grands malheurs menacent Troye par la volonté de Jupiter. Toi, retiens cet ordre, & garde-toi de le mettre en oubli, quand le doux ſommeil aura quitté ta paupiere. «

Ayant ainſi parlé, il s'éloigne, & le laiſſe en ce lieu s'occuper d'un eſpoir qui ne doit point s'accomplir. Il ſe flattoit de s'emparer en ce jour de Troye. Inſenſé ! il ſavoit peu quels étoient les deſſeins de Jupiter ; ce Dieu, en pouſſant les Troyens & les Grecs à de terribles combats, vouloit renouveller leurs malheurs & leurs gémiſſemens. Atride ſort du ſommeil ; & la voix divine retentit encore à ſon oreille. Il s'aſſied ſur ſa couche, revêt ſa tunique neuve, moëlleuſe & d'une rare beauté,

jette ſur lui ſon vaſte manteau, attache à ſes pieds ſes magnifiques brodequins, & ſuſpendant ſa brillante épée à ſes épaules, il prend en main le ſceptre immortel de ſes peres : avec ce ſceptre il marche vers les vaiſſeaux des Grecs.

Déjà l'Aurore s'élevoit ſur le haut Olympe pour annoncer à Jupiter & aux autres Dieux le retour de la lumiere. Auſſi-tôt Atride ordonne à ſes hérauts de faire éclater leurs voix bruyantes & de convoquer l'aſſemblée des Grecs ; ils font éclater leurs voix ; & les Grecs accourent en foule. Il forme d'abord un Conſeil de chefs magnanimes, auprès du vaiſſeau de Neſtor, Roi de Pylos, & les ayant raſſemblés, il leur communique le deſſein profond qui l'occupe.

» Amis ! prêtez-moi l'oreille ; un Songe envoyé du ciel, pendant que je dormois, eſt deſcendu vers moi à travers les douces ombres de la nuit ; il

reſſembloit en tout au divin Neſtor, ſoit pour les traits, ſoit pour le port, ou pour la ſtature. Il s'eſt penché ſur ma tête, & m'a dit : Tu dors, fils de l'intrépide Atrée, qui domptoit les courſiers féroces ! Un chef, auquel les peuples ont été conſiés, & qui s'occupe de ſoins ſi importans, ne doit point languir la nuit entiere dans le repos. Écoute-moi ſans délai ; je ſuis envoyé par Jupiter, qui, tout éloigné qu'il eſt de toi, s'intéreſſe à ton ſort & compâtit à tes peines. Il t'ordonne d'armer les Grecs valeureux, & de les ranger tous en bataille ; tu t'empareras maintenant des vaſtes murs d'Ilion : les habitans immortels des palais de l'Olympe ne ſont plus partagés entr'eux ; Junon a ſçu les fléchir tous par ſes prieres : de grands malheurs menacent Troye par la volonté de Jupiter. Toi, retiens cet ordre. En diſant ces mots, il s'éloigne & s'envole ; & le doux ſommeil m'abandonne.

Digitized by Google

Songeons à préſent aux moyens d'armer les fils de la Grèce. D'abord je ſonderai leurs ſentimens, & je leur ordonnerai de fuir avec leurs vaiſſeaux chargés de rameurs; vous, ſoyez prêts chacun à les retenir par vos diſcours. «

Comme il acheve ces mots, il s'aſſied; & Neſtor, Roi de la ſablonneuſe Pylos, ſe leve. » Amis! Princes & Chefs des peuples! dit cet homme plein de ſageſſe; ſi quelqu'autre parmi les Grecs eut rapporté ce ſonge, bien éloignés d'y donner créance, nous le taxerions d'impoſture; mais celui qui nous rapporte ce qu'il a vu occupe le plus illuſtre rang dans l'armée. Songeons donc, ſans tarder, aux moyens d'armer les enfans de la Grèce.

En même temps il ſort le premier du Conſeil: les Rois décorés du ſceptre, ſe levent, & obéiſſent au paſteur des peuples: cependant les Grecs ſe précipitoient en foule. Comme des peuples

Digitized by Google

nombreux d'abeilles ſortent du creux d'un rocher ; un eſſain eſt toujours ſuivi d'un nouvel eſſain ; ſemblables à la grappe des vendanges, elles volent par pelotons ſur les fleurs du Printems ; en foule elles parcourent çà & là les airs : ainſi ſur le rivage élevé ces peuples nombreux s'avançoient par troupes, loin des vaiſſeaux & des tentes, vers le lieu de l'aſſemblée. Au milieu d'eux la Renommée, meſſagere de Jupiter, s'enflammoit & hâtoit leur marche. La multitude s'aſſemble : il ſe fait un grand tumulte ; ils s'aſſéyent, & ſous eux la terre gémit. Neuf hérauts élevent leurs voix éclatantes, pour appaiſer les murmures confus, & faire entendre les Rois, éleves de Jupiter. Lorſqu'enfin le peuple aſſis a formé ſes rangs, & que le bruit eſt appaiſé, le grand Agamemnon ſe leve, tenant en main ſon ſceptre. L'induſtrieux Vulcain le forma pour le monarque des cieux, le fils de Saturne :

Digitized by Google

Jupiter le donna au divin Meſſager qui triompha d'Argus : Pélops, habile à guider les rênes, le reçut de Mercure, & à ſon tour le fit paſſer au puiſſant Atrée, lequel en mourant le laiſſa aux mains de Thyeſte, riche en troupeaux ; & Thyeſte l'abandonna aux mains d'Agamemnon, pour régner ſur tout l'empire d'Argos & ſur un grand nombre d'Iſles. Appuyé ſur ce ſceptre, il dit :

» Amis ! Héros de la Grèce ! Miniſtres de Mars ! Jupiter m'accable ſous le poids des plus affreux malheurs. Divinité impitoyable ! il m'avoit promis & juré que je retournerois dans ma patrie, après avoir détruit Ilion avec ſes remparts : mais il m'a indignement abuſé, & veut que je rentre dans Argos, ſans gloire, dépouillé de mes troupes. Telle eſt la volonté de ce Dieu, dont le bras puiſſant a renverſé & doit renverſer encore le faîte d'un grand nombre de villes, & dont la force eſt invincible. Cependant

quelle honte pour nous, lorſque la poſté-rité apprendra que le peuple ſi vaillant & ſi nombreux des Grecs a combattu ſi long tems un peuple inférieur en puiſ-ſance, ſans appercevoir aucun terme à ſes travaux ! Car ſi, frappant la victime, gage de la paix, nous faiſions le dénom-brement mutuel de nos forces ; ſi tout ce que Troye a d'habitans ſe raſſem-bloit, & que nous, la nation des Grecs, fuſſions partagés en troupes de dix guer-riers, auxquels, dans un feſtin, les Troyens préſentaſſent la coupe, plu-ſieurs d'entr'elles manqueroient d'échan-ſons & d'eſclaves ; tant nous l'empor-tons par le nombre ſur les ſeuls citoyens de ces murs. Mais c'eſt un ramas d'é-trangers qui, forts par leur multitude, & armés du javelot menaçant, décon-certent mes projets, & ne me per-mettent point de ravager, ſelon mes deſirs, la floriſſante Troye. Déja neuf années du grand Jupiter ſe ſont écou-

Digitized by Google

lées ; le bois de nos vaiſſeaux eſt uſé par le tems, & nos cordages ſont conſumés ; nos femmes & nos jeunes enfans ſont dans nos demeures, attendant notre retour ; & nous n'avons pu terminer encore l'entrepriſe qui nous a conduits en ces lieux. Mais ne balancez point, obéiſſez tous à ma voix ; fuyons avec nos vaiſſeaux dans le ſein de notre chere patrie : jamais nous n'entrerons dans la vaſte enceinte de Troye. «

Ce diſcours agite la multitude qui n'a point aſſiſté au Conſeil. L'aſſemblée eſt émue, comme les grandes vagues de la mer d'Icare, que ſoulevent de leur ſouffle ſonore les vents d'orient & de midi, élancés des nuages du pere des Dieux ; ou comme l'Aquilon agite un guérêt immenſe, & tombant avec rapidité, incline les épis : ainſi toute l'aſſemblée eſt émue. Ils courent à grands cris vers les vaiſſeaux ; un nuage de pouſſiere élevé ſous leurs pieds s'arrête dans

les airs ; ils s'exhortent l'un l'autre à ſaiſir leurs navires & à les lancer ſur l'Océan ; ils dégagent les canaux pour les y conduire ; les cris de cette multitude qui hâtoit le départ frappent le ciel, & déja ils écartent des navires les rouleaux qui les ſoutenoient. Alors, contre l'arrêt du deſtin, les Grecs auroient quitté ces bords, ſi Junon n'eût adreſſé la parole à Minerve.

» Eh quoi ! Fille invincible de Jupiter ! les Grecs fuiront-ils ainſi, ſur le dos immenſe des mers, au ſein de leur patrie ? & laiſſeront-ils à Priam & aux Troyens, comme un ſujet de triomphe, cette Hélene, pour qui tant de Grecs ont péri loin de leur terre natale, devant Troye ? Vole vers ce peuple belliqueux ; retiens chaque guerrier par tes paroles perſuaſives, & ne permets pas qu'ils lancent en mer leurs vaiſſeaux. «

Elle parle, & Minerve obéit : elle s'élance des ſommets de l'Olympe, &

arrive d'un vol agile à la flotte des Grecs. Elle trouve Ulyſſe, ſemblable à Jupiter par ſa prudence ; immobile, il ne touchoit point à ſon vaiſſeau, & ſon ame étoit pénétrée d'une douleur profonde. La Déeſſe s'arrêtant auprès de lui : » Fils divin de Laërte ! dit-elle, Ulyſſe fécond en ſtratagêmes ! fuirez-vous ainſi au ſein de votre patrie, vous précipitant dans vos vaiſſeaux couverts de rameurs ? & laiſſerez-vous à Priam & aux Troyens, comme un ſujet de triomphe, cette Hélene, pour qui tant de Grecs périrent loin de leur terre natale, devant Troye ? Cours, ſans tarder au milieu des troupes ; retiens-les par tes paroles perſuaſives ; & ne permets pas que leurs vaiſſeaux fendent les mers. «

Minerve dit : il reconnoît la voix de la Déeſſe : il court, & jette ſon manteau, que releve le héraut Eurybate, né dans Ithaque & qui le ſuivoit. Ulyſſe

rencontrant Atride, reçoit de lui le ſceptre immortel, tranſmis de race en race : avec ce ſceptre il vole au milieu des vaiſſeaux des Grecs.

S'il rencontre l'un des Rois, ou quelque homme diſtingué, il le retient par des reproches pleins de douceur. » Guerrier illuſtre ! il ne vous convient point de trembler comme un lâche ; demeurez plutôt & arrêtez les peuples. Vous ne ſavez pas quelle eſt la penſée d'Atride ; à préſent il ſonde les fils de la Grèce, mais bientôt il les punira. Nous n'avons pas tous entendu les diſcours qu'il tenoit dans le Conſeil. Craignons que ſon courroux ne ſoit funeſte à l'armée. Rien n'eſt plus terrible que la colère de ce Roi que Jupiter honore & chérit. «

Mais s'il apperçoit quelque guerrier obſcur, & qu'il le trouve encourageant d'une voix bruyante ſes compagnons, il le frappe du ſceptre & le réprime d'un

Digitized by Google

ton ſévère. » Malheureux ! arrête, écoute la voix de tes ſupérieurs, toi qui es ſans force & ſans courage, & qui n'as aucun rang ni dans les combats ni dans les conſeils. Nous ne pouvons pas tous commander ici ; il n'eſt pas bon qu'il y ait tant de maîtres. C'eſt aſſez d'un ſeul chef & d'un ſeul Roi, & c'eſt celui auquel le fils prudent de Saturne a remis ce ſceptre & les loix, fondemens de la puiſſance ſouveraine. «

C'eſt ainſi qu'exerçant ſon autorité, il parcouroit l'armée. Ils ſe précipitent une ſeconde fois loin des vaiſſeaux & des tentes, vers le lieu de l'aſſemblée, avec un bruit terrible ; comme les flots tumultueux vont frémir contre un rivage immenſe ; la mer en retentit.

Tous étoient placés dans leurs rangs & aſſis. Le ſeul Therſite ne mettoit point de fin à ſes clameurs inſolentes. Il étoit accoutumé, ſans qu'aucun frein l'arrêtât, d'attaquer les Rois par des dif-

Digitized by Google

cours téméraires & indécens, ſatisfait d'exciter, à quelque prix que ce fût, les ris de la multitude. C'étoit le guerrier le plus difforme qui fût venu devant Ilion : louche & boiteux, ſes épaules recourbées ſe rencontroient ſur ſa poitrine ; ſa tête ſe terminoit en pointe ; il y croiſſoit quelques cheveux épars. Il ſe montroit ſur-tout l'ennemi d'Achille & d'Ulyſſe, & les attaquoit & en toute occaſion. C'eſt maintenant contre Agamemnon que d'une voix aigue il profere des paroles outrageantes. Les Grecs, las de ſon inſolence, s'en indignoient au fond de leurs cœurs. Mais lui criant avec plus de force : » Fils d'Atrée ! dit-il, de quoi vous plaignez-vous & que vous faut-il encore ? Vos tentes ſont remplies d'airain ; vous y poſſédez un grand nombre de captives diſtinguées, que nous nous empreſſons à vous donner, dès que nous ſoumettons quelque ville ennemie. Déſireriez-vous

encore de l'or, qu'un Troyen belliqueux vous apportera d'Ilion, pour la rançon de ſon fils, que mes mains ou celles de quelqu'autre Grec auront conduit ici lié de chaînes ? ou attendez-vous une nouvelle captive, pour la retenir à l'écart & languir loin de nous dans ſes bras ? Il ne vous convient point, ſi vous êtes notre chef, de plonger dans le malheur les enfans de la Grèce. O lâches ! opprobres de votre pays ! Femmes, & déſormais indignes du nom de Grecs ! retournons avec nos vaiſſeaux dans notre patrie ; laiſſons-le ici devant Troye jouir de ſes richeſſes, & s'inſtruire ſi notre ſecours lui eſt inutile : il vient d'outrager le fils de Pélée, un guerrier dont il n'égale point la vaillance ; raviſſeur injuſte, il le dépouille de ſon prix & en demeure poſſeſſeur : Achille eſt ſans doute trop modéré ; ſans cela, fils d'Atrée ! ce ſeroit-là ta derniere inſolence. «

Digitized by Google

Ainſi Therſite inſultoit Agamemnon, le paſteur des peuples. Soudain parut Ulyſſe, qui lui lançant un regard terrible : » Therſite ! dit-il, diſcoureur faſtidieux ! bien que tu poſſedes une voix bruyante, mets un frein à ta langue, & ceſſe de conteſter ſeul avec les Rois. Je te regarde comme le plus vil de tous ceux qui vinrent devant Ilion avec les Atrides. Finis donc de haranguer, d'avoir à la bouche le nom des Rois, de les outrager avec audace, & de fixer le tems de notre retour. Nous ne ſavons pas encore quel doit être notre ſort, & s'il eſt avantageux aux Grecs de rentrer dans leur patrie. Malheureux ! tu inſultes le chef des peuples, parce que les héros de la Grèce l'ont comblé de leurs dons ; toi, tu lui adreſſes des injures. Mais, je te le déclare, ſi je te vois encore te livrer à cette fureur inſenſée, je veux que la tête d'Ulyſſe ſoit ſéparée de ſes épaules, ou n'être plus

nommé pere de Télemaque, ſi je ne te fais ſaiſir, dépouiller de tes vêtemens, voile de la nudité ; & ſi je ne te renvoye hors de cette aſſemblée, répandant de honteuſes larmes, & banni à coups de verges vers nos vaiſſeaux. «

Il dit, & le frappe du ſceptre : Therſite ſe courbe ; de ſes yeux tombe un torrent de larmes ; à l'inſtant s'éleve ſur ſon dos une tumeur enſanglantée, ſous le coup du ſceptre d'or. Il s'aſſied & tremble : ſaiſi de douleur, & offrant un viſage hideux, il eſſuie ſes larmes. Un rire univerſel éclate parmi les Grecs, malgré la triſteſſe qu'ils éprouvoient encore. » Ciel ! diſoient-ils en ſe regardant l'un l'autre ; Ulyſſe s'eſt diſtingué dans mille occaſions illuſtres, en ouvrant d'utiles avis, ou en conduiſant les batailles : mais en ce jour il mérite les plus grands éloges pour avoir impoſé ſilence à ce harangueur, dont la langue effrénée ſemoit l'injure, & qui ſans

Digitized by Google

doute n'oſera plus, dans ſon audace orgueilleuſe, attaquer les Rois. « Ainſi parloit la multitude.

Cependant Ulyſſe, qui triomphe des villes, ſe leve, tenant en main ſon ſceptre. A ſes côtés, Minerve, ſous la figure d'un héraut, impoſe ſilence au peuple, afin que les derniers rangs, ainſi que les premiers, puiſſent entendre le diſcours de ce chef & peſer ſes conſeils. » Fils d'Atrée ! dit-il, vous notre Roi ! les Grecs veulent donc à préſent vous couvrir du plus grand opprobre aux yeux de toute la race humaine, loin d'accomplir la promeſſe qu'ils firent en arrivant ſur cette rive, de ne rentrer dans les plaines fertiles d'Argos qu'après avoir détruit Ilion avec ſes ſuperbes murailles : aujourd'hui ils pleurent, ils ſoupirent après leurs maiſons, comme de foibles enfans ou des veuves déſolées. Il eſt douloureux cependant de partir ſans remporter le fruit

de ſes travaux. Je ne l'ignore pas, le voyageur éloigné de ſon épouſe durant un mois ſeulement, s'impatiente auprès de ſon vaiſſeau prêt au départ, & retenu par les Aquilons glacés & une mer orageuſe; & voici la neuvième année qui va s'écouler, depuis que nous ſommes ſur ces bords : je ne puis donc me courroucer contre les Grecs, s'ils s'impatientent auprès de leur flotte : mais il eſt toujours honteux d'avoir conſumé ici tant d'années, & de rentrer ſans gloire dans nos murailles. Amis, ſouffrez, & demeurez encore quelque tems, afin que nous ſachions ſi Calchas nous a rendu des oracles certains. Nous ne l'avons pas oublié, & vous en fûtes les témoins, vous tous que n'ont point enlevés les Parques. Le tems n'eſt pas ſi éloigné, où nos vaiſſeaux étoient raſſemblés dans l'Aulide, portant à Priam & aux Troyens la deſtruction & le trépas; nous offrions, devant les autels ſa-

Digitized by Google

crés, de nobles hécatombes aux Dieux, ſous un beau plâne, où couloit une onde pure ; lorſqu'un grand prodige frappa nos regards. Un dragon terrible, & dont le dos étoit marqué de taches de ſang (le Dieu même de l'Olympe le fit paroître à la lumiere) ſort de deſſous l'autel, & s'élance vers le plâne. Sur la derniere branche étoient huit jeunes paſſereaux, tendres rejettons, tremblans ſous le feuillage, avec celle qui leur donna le jour : il dévore cruellement la couvée, malgré leurs accens douloureux ; la mere plaintive, déſolée, voloit autour de ſes chers rejettons ; il la ſaiſit par les ailes & ſe replie autour de l'oiſeau qui perçoit l'aïr de ſes cris : mais à peine a-t-il englouti les paſſereaux & la mere, que le Dieu qui l'avoit envoyé, faiſant de lui un ſigne mémorable, le transforme en pierre. Immobiles, nous admirions ce qui venoit d'arriver, tant étoit terrible le prodige opéré

par les Dieux au milieu des hécatombes. Alors Calchas interprêtant les oracles du ciel : Pourquoi demeurez-vous muets, dit-il, Grecs valeureux ! Jupiter nous envoye ce prodige ſurprenant ; ce qu'il annonce ſera lent, tardif, mais ſa gloire ſera immortelle. Autant ce ſerpent a dévoré de paſſereaux, huit rejettons, & pour neuvième proye, leur mere, autant d'années combattrons-nous ſur ce bord où nous tendons ; mais à la dixième année nous nous emparerons de Troye. C'eſt ainſi qu'il parloit. Maintenant cet oracle va s'accomplir. Grecs revêtus du brodequin belliqueux ! demeurez donc tous ſur cette rive, juſqu'à ce que nous ayons ſoumis Ilion. «

Il dit. L'aſſemblée pouſſe des cris éclatans : à ces cris des Grecs qui applaudiſſoient au diſcours d'Ulyſſe, les vaiſſeaux rendirent un ſon terrible. Alors le vénérable Neſtor prenant la parole : » O honte ! ô douleur ! dit-il, vous

Digitized by Google

diſputez comme de foibles enfans, étrangers aux travaux de la guerre. Que deviendront nos promeſſes & nos ſermens? Ils ſeront donc anéantis ces conſeils, ces deſſeins des guerriers, ces libations pures, & ce gage de vos mains ſerrées, & que nous avons cru fidele: nous combattons vainement en paroles, & après avoir conſumé ici tant d'années, nous ne trouvons aucun terme à nos travaux. Atride! conſervez une ame inébranlable, & ſoyez, comme auparavant, le chef des Grecs dans les combats. Laiſſez ſe conſumer en vains projets un ou deux ſéditieux qui délibérent à l'écart (leur deſſein doit avorter) s'il faut retourner dans la Grèce, avant de voir l'accompliſſement des promeſſes de Jupiter. Oui, j'en ſuis aſſuré, le fils de Saturne ſe déclara pour nous le jour où les Grecs, portant la mort aux Troyens, entrerent dans leurs vaiſſeaux prêts à franchir les ondes; il fit rouler

ſon tonnerre à notre droite, & nous manifeſta d'heureux préſages. Que perſonne donc ne rentre dans ſa patrie, avant d'avoir ſerré dans ſes bras la femme de quelque Troyen, pour venger le rapt & les larmes d'Hélene. Si quelqu'un s'obſtine à partir, qu'il touche à ſon vaiſſeau, pour rencontrer avant tous ſes compagnons la ruine & le trépas. Mais, ô Roi! en gouvernant avec prudence, écoutez les conſeils d'autrui, & ne rejettez point ce que je vous propoſe. Rangez les combattans ſelon leurs tribus & leurs familles, afin qu'elles ſe prêtent un ſecours mutuel. Si vous prenez ce parti, & que les Grecs ſe montrent dociles à vos loix, vous ſaurez qui des chefs & des ſoldats eſt vaillant ou puſillanime; chacun répondra de ſes actions: vous ſaurez ſi c'eſt par la volonté des Dieux que vous ne détruiſez point ces remparts, ou par la lâcheté des hommes. «

Digitized by

» Sage Vieillard ! répondit le Roi ; vous triomphez dans les Conſeils de tous les fils de la Grèce. Souverain Jupiter ! Minerve ! & Apollon ! qu'il y ait parmi les Grecs dix chefs dont la prudence conſpire ainſi avec mes deſſeins, & bientôt la ville de Priam, ſoumiſe & ravagée par notre bras, tombera dans la poudre ! Mais Jupiter m'a envoyé des diſgraces, & m'a précipité en d'inutiles débats. Moi & Achille nous avons conteſté vivement pour une captive ; je l'ai traité, je l'avoue, le premier avec hauteur : ſi jamais nous nous réuniſſons, la perte des Troyens ne ſera plus retardée même d'un inſtant. Maintenant allez prendre de la nourriture pour que nous puiſſions combattre ; que chacun éguiſe ſa lance, prépare ſon bouclier ; que chacun faſſe repaître ſes courſiers impétueux, porte un œil attentif ſur ſon char, & ne s'occupe que des travaux de la guerre, afin que tout ce jour

ſoit un jour terrible de bataille. Il n'y aura pas de relâche, pas un ſeul moment, juſqu'à ce que la nuit vienne arrêter la fureur des troupes. La courroye du bouclier qui couvre le combattant ſera trempée de ſueur autour de ſa poitrine; la main ſe fatiguera à lancer le javelot; la ſueur inondera le courſier, traînant le char étincelant dans la mêlée. Si je vois quelqu'un ſe retirer loin du combat auprès de nos vaiſſeaux, je déclare qu'il ne pourra fuir les vautours.«

Les Grecs jettent des cris éclatans; tel eſt le bruit des vagues ſur un rocher élevé où le vent les pouſſe, & qui s'avance dans la mer; jamais il n'eſt abandonné des vagues agitées par tous les vents qui naiſſent çà & là ſur la plage humide. Les troupes ſe levent, courent ſe diſperſer entre les vaiſſeaux; la fumée obſcurcit les tentes, & ils prennent leur repas. Chacun ſacrifie au

Digitized by

Dieu qu'il adore, lui demandant d'échapper en ce jour à la mort. Mais Agamemnon immole au fils de Saturne un taureau gras, âgé de cinq ans. Il invite à ce ſacrifice les chefs les plus illuſtres de l'armée, Neſtor, Idoménée, les deux Ajax, Diomède, & Ulyſſe, égal à Jupiter par ſa prudence: Ménélas s'y rend avant d'être invité; car il connoiſſoit les ſoins qui occupoient ſon frere. Ils ſe rangent autour du taureau, & prennent l'orge ſacrée. Agamemnon, au milieu d'eux, fait cette priere: » Jupiter! Dieu grand & terrible! toi qui, environné de ſombres nuages, habites au plus haut des airs! puiſſé-je, avant que le Soleil ait diſparu & que les ténèbres ſe répandent; renverſer fumant dans la poudre le palais de Priam, après en avoir livré les portes aux flammes ennemies, déchirer ſur la poitrine d'Hector ſa cuiraſſe, rompue par le fer, & voir ſes nombreux

compagnons étendus autour de lui, mordre la pouſſiere ! «

Il dit : Jupiter accepte le ſacrifice, mais il leur prépare de plus grands travaux. Cependant, après qu'ils ont pouſſé des vœux, & jetté l'orge ſacrée, ils levent au ciel la tête du taureau, l'égorgent, le dépouillent, & ſéparant les parties conſacrées aux Dieux, ils les couvrent deux fois de graiſſe & des lambeaux ſanglans de la victime. Ils embraſent cette offrande ſur des rameaux ſans feuillage. Dès qu'elle eſt conſumée, & que l'on a goûté des entrailles, préparées par le feu, ils partagent le reſte de la victime, en couvrent les broches, les préſentent aux flammes, & les retirent. Le feſtin étant prêt, ils s'y livrent, & chacun participe à l'abondance. Mais auſſi-tôt qu'ils ont appaiſé la faim & la ſoif, Neſtor prend la parole : » Illuſtre Agamemnon ! Roi des guerriers ! ne perdons pas ici le tems, & ne diffé-

rons point une entrepriſe, dont Jupiter nous garantit le ſuccès. Que les hérauts, faiſant entendre leurs voix le long de la flotte, raſſemblent les Grecs armés ; & nous réunis, allons nous rendre au milieu de leurs nombreuſes cohortes, & donner à l'inſtant le ſignal d'un combat terrible. «

Il dit. Le Roi des guerriers ſe ſoumet à cet avis : ſoudain il ordonne à ſes hérauts d'élever leurs voix ſonores, & d'appeler les Grecs au combat. Ils élevent leurs voix, & les Grecs s'aſſemblent avec précipitation. Les Rois, nourriſſons de Jupiter, qui entouroient Atride, courent diſpoſer l'ordre de la bataille. Au milieu d'eux eſt la redoutable Pallas, portant la ſuperbe Egide, toujours neuve, immortelle, d'où flottent cent longues franges toutes d'or, toutes tiſſues avec art, & dont chacune vaut une hécatombe. Avec cette Egide elle parcourt d'un vol impétueux l'armée

Digitized by Google

des Grecs, l'anime à s'avancer, & réveille en leurs ames une ardeur insatiable des combats & des allarmes. Dès ce moment ils trouvent dans la guerre plus de douceurs que dans leur retour avec leurs vaisseaux au sein de leur chere patrie. Comme un feu dévorant embrase une forêt immense aux sommets d'une montagne ; la lumiere en resplendit au loin : ainsi, pendant que les troupes s'avançoient, l'éclat de l'airain allumé de toutes parts, s'éleve à travers les airs jusques aux cieux. Tels encore que des peuples nombreux de Grues, d'Oies sauvages, & de Cygnes au long col, fondent sur la prairie d'Asius, autour des eaux du Cayster, & volent çà & là en battant des ailes, & se devançant les uns les autres avec des cris de joye ; la prairie en retentit : tels ces peuples nombreux se précipitant loin des vaisseaux & des tentes, inondent la plaine où coule le Scamandre ; la terre

rend un ſon terrible ſous les pas des hommes & des chevaux. Ils s'arrêtent dans la plaine arroſée & fleurie, auſſi nombreux que les feuilles & les fleurs qui naiſſent au printems ; ou comme des eſſaims d'inſectes ailés qui volent autour d'une bergerie, dans la même ſaiſon, lorſque le lait coule à grands flots dans les vaſes ; telle l'armée des Grecs étoit raſſemblée dans la plaine contre les Troyens, brulant de les détruire.

Ainſi que les Bergers diſtinguent facilement leurs troupeaux, confondus dans les pâturages ; de même les chefs forment chacun leurs bataillons pour aller au combat. Le grand Agamemnon eſt au milieu d'eux : il a la tête & les regards de Jupiter qui lance la foudre, la taille de Mars, & la force indomptable de Neptune. Tel un taureau ſuperbe s'éleve au-deſſus d'un immenſe troupeau, & domine ſur les géniſſes raſſemblées au-

tour de lui. C'eſt ainſi que Jupiter éleve en ce jour Atride, & le fait briller entre un grand nombre de héros.

Maintenant Muſes, qui habitez les palais de l'Olympe! car vous êtes Déeſſes, préſentes à tout, & tout vous eſt connu, tandis que nous, plongés dans l'ignorance, nous n'entendons que le bruit ſeul de la Renommée; dites-moi quels furent les princes & les chefs des Grecs. Je ne pourrois décrire ni nommer la multitude, euſſé-je dix langues, une voix infatigable & une poitrine d'airain, à moins que les céleſtes Muſes, filles de Jupiter, ne me fiſſent connoître tous ceux qui vinrent ſous les murs d'Ilion: je ne chanterai que les chefs & les vaiſſeaux.

Pénéléus & Léite, avec Arcéſilas, Clonius & Prothenor conduiſoient les Béotiens: les uns ont quitté Scole, Hyria, les rochers d'Aulide, Schoenus, ſes collines d'Eteon, Theſpie, Graïa,

Digitized by Google

& les vaſtes plaines de Mycaleſſe ; les autres ont cultivé les terres d'Arme, d'Ileſe, & d'Erythres ; ou ils ont habité Hyla, Eleone, Ocalée, Medeon ville riante, Péteone, Copes, Eutreſis, Thiſbé ſéjour aimé des colombes, Coronée, & la verdoyante Haliarte ; d'autres encore ont fertiliſé les champs de Gliſſa, ou ont abandonné Platée, les beaux murs d'Hypothebes, Oncheſte, célèbre par le temple & le bois ſacré de Neptune, enfin Arne couronnée de vignobles, Midée, la divine Niſſa, & Anthedon, borne de ce territoire. Ils ont vogué dans cinquante vaiſſeaux, montés chacun par ſix-vingts guerriers.

Ceux qui habitent Orchomène, ville de Minyas, & Aſpledon ſont commandés par Aſcalaphe & Jalmène, iſſus de Mars ; la belle Aſtyoché les mit au jour dans le palais d'Actor, fils d'Azée, ſurpriſe en ſecret par l'invincible Dieu de

la guerre, comme elle ſe rendoit dans les appartemens élevés de ce palais. Trente vaiſſeaux rangés avec ordre, les porterent ſur les ondes.

Mais les Phocéens ont à leur tête Schedius & Epiſtrophe fils du magnanime Iphite, dont Naubole fut le pere. Ils ſont ſortis de Cypariſſe, de Python, bâtie ſur un rocher, de la célèbre Criſſa, de Daulis & de Panope; ils ont fécondé les champs qui entourent Anémorée & Hyampolis; ils ſont venus des bords du divin Céphiſe, & de Liléa, près de la ſource de ce fleuve. Quarante vaiſſeaux ſuivirent les deux chefs qui conduiſoient ces troupes, & c'eſt ſous les loix de ces chefs que les Phocéens forment leurs rangs à la gauche des Béotiens.

L'agile fils d'Oïlée, Ajax conduiſoit les Locriens: il eſt moins grand qu'Ajax, né de Télamon; il eſt beaucoup moins grand; & quoique d'une taille médiocre,

il ſe diſtinguoit entre tous les Grecs par ſon adreſſe à lancer le javelot. Il eſt revêtu d'une ſimple cuiraſſe de lin. Ses guerriers cultivent les terres de Cynus, d'Oponte, de Calliare, de Beſſe, de Scarphe, ainſi que de l'agréable Augée, de Tarphe, & de Thronius, autour des eaux du Boagre. Il a été ſuivi par quarante vaiſſeaux, remplis de Locriens, qui habitent au-delà du territoire ſacré de l'Eubée.

Les Abantes qui ne reſpirent que les combats, ont occupé l'Eubée, Chalcis, Eretrie, Iſtiée chère au Dieu des raiſins, Caryſte, Cérinthe bâtie au bord de la mer, & Dium qui domine ſur les plaines ; un grand nombre d'entr'eux eſt venu de Styre. Leur prince Elephenor les commande, fils de Chalcodon, & de la race de Mars. Les Abantes agiles ſuivent ſes pas, laiſſant flotter en arrière leur chevelure ; ils ne combattent que de près, & brulent de pouſſer en

avant leurs piques de frêne, & de rompre les cuiraſſes autour du ſein de leurs ennemis : ce chef traverſa les mers à la tête de quarante vaiſſeaux.

On voit enſuite ceux qui ſortirent d'Athènes, ville ſuperbe, où régna Erechtée, ce prince magnanime, qu'éleva Minerve, fille de Jupiter, & que la terre féconde avoit enfanté ; Minerve le plaça dans Athènes, au ſein de ſon Temple où fument les victimes, & où, lorſque les ans ſont révolus, les Athéniens, pour ſe rendre la Déeſſe favorable, offrent des ſacrifices de taureaux & de brebis. Le fils de Péteus, Ménesthée conduit ces troupes : entre tous les mortels que nourrit la terre, nul n'égale ce chef dans l'art de ranger en bataille les chars & les combattans munis de boucliers : Neſtor ſeul lui diſpute cette gloire ; mais il a beaucoup plus d'âge & d'expérience. Cinquante vaiſſeaux ont ſuivi Ménesthée.

Digitized by Google

Ajax a conduit douze vaiſſeaux de Salamine, & les a placés auprès des phalanges d'Athènes.

Les guerriers d'Argos, de Tirynthe entourée de hautes murailles, d'Hermione & d'Aſine qui domine ſur des golfes profonds, de Trézene, d'Eïones, & d'Epidaure, ornée de treilles; ceux enfin de Masès & d'Ægyne ont pour chefs le vaillant Diomède & Sthénélus, fils chéri du fameux Capanée, & pour troiſième chef Euryale, mortel égal aux Dieux, & qui reçut le jour de Méciſthée, iſſu du roi Talaïon. Diomède eſt à la tête de tous ces guerriers, & quatre-vingt vaiſſeaux franchirent avec lui les ondes.

Les enfans de la ſuperbe Mycénes, de la riche Corinthe, de Cléone bâtie avec art, ceux d'Ornéa, de la délicieuſe Aréthurée, & de Sicyone, dont Adraſte fut le premier Roi; ceux d'Hypereſie, de la haute Gonoeſſe, de Pellene, d'Egion, de la vaſte Hélice, & de toute

Digitized by Google

la côte, ſont venus avec cent vaiſſeaux. Le grand Agamemnon, fils d'Atrée, les commande; & les peuples qui ſuivent ſes pas ſont les plus nombreux & les plus vaillans : il a revêtu l'airain éblouiſſant, fier d'effacer tous les héros par le rang qu'il occupe dans l'armée, & par ces cohortes nombreuſes qu'il amena ſur ces bords.

La vaſte Lacédémone entourée de montagnes, Phare, Sparte, Meſſe abondante en colombes, Bryſie, l'heureuſe Augées, Hélos, où ſe briſent les flots de la mer, Amycle, Oetyle & Laas, ont envoyé leurs guerriers dans ſoixante vaiſſeaux. Le vaillant Ménélas eſt leur chef, & ces troupes ſont ſéparées de celles d'Agamemnon ſon frere : Ménélas marche au milieu d'eux, ſe confiant en ſon courage, & il les exhorte à combattre, déſirant plus qu'eux tous encore de venger l'enlevement & les larmes d'Hélene.

On voit auſſi les guerriers qui habitent Pylos, Arene, lieu charmant, Tryos, traverſé des eaux de l'Alphée, Aepy, bâti avec ſoin, & Cypariſſe, ainſi qu'Amphigénée, Hélos, Ptélée, & Dorie, où les Muſes rencontrant Thamyris le Thracien, mirent fin à ſes chants, comme il venoit de l'Oechalie, de la demeure d'Euryte, Roi de cette contrée. Enflé d'orgueil, il s'étoit vanté de remporter la victoire, duſſent les Muſes, filles de Jupiter, chanter elles-mêmes: dans leur courroux, elles le priverent de la vue, & même elles lui ravirent l'art divin du chant, & lui firent oublier les ſons de la lyre. Le belliqueux Neſtor conduit ces cohortes; & quatre-vingt-dix vaiſſeaux voguèrent avec lui ſur l'Océan.

On apperçoit les peuples de l'Arcadie, venus du pied du haut Cyllène, non loin du tombeau d'Aepyte, où naiſſent des hommes intrépides: ils ont

abandonné Phénée, & les plaines d'Orchomene, couvertes de troupeaux, Ripa, Stratie, Enispe ébranlée par les vents, Tégée, Stymphale, Parrhasie, & la riante Mantinée. A leur tête est le fils d'Ancée, le vaillant Agapénor qui les a conduits dans soixante vaisseaux, où les Arcadiens monterent en foule. Agamemnon lui-même leur a fourni des navires équipés avec soin, pour traverser le noir Océan : car les travaux de la mer leur étoient étrangers.

Ceux qui habitent Buprasie, la divine Elide, & tout le terrein que renferment Alysie, la roche Olénienne, Hyrmine, & Myrsine qui borne cette contrée, ont à leur tête quatre chefs qui furent suivis chacun de dix vaisseaux rapides, & où s'empresserent de monter un grand nombre d'Epéens. Ces chefs sont Amphimaque & Thalpius, fils l'un de Ctéate & l'autre d'Euryte né d'Actor, le redoutable Diore issu d'Amaryncée,

& Polyxene, qui ſemblable à un Dieu, étoit fils d'Agaſthène, lequel reçut le jour du Roi Augée.

Ceux qu'envoyerent Dulichium & les Echinades, iſles ſacrées à l'extrémité de la mer, & en face de l'Elide, marchent ſous les ordres de Mégès, pareil à Mars: il étoit fils de Phylée, chéri de Jupiter, & qui courroucé contre ſon pere, étoit venu à Dulichium chercher un refuge: quarante vaiſſeaux le ſuivirent devant Troye.

Mais Ulyſſe conduiſit les magnanimes Céphaleniens, ceux d'Ithaque & de Nérite, où s'agite toujours le feuillage, ceux de Crocylée & d'Ægilipe bâtie ſur des rochers eſcarpés, ceux qui habitent Zacynthe & Samos, & qui ſur la rive oppoſée cultivent le continent. Ulyſſe les conduiſit, lui qui ſemble plus qu'un mortel par ſa prudence: douze vaiſſeaux, dont le vermillon coloroit les proues, fendirent les ondes ſur ſes traces.

Digitized by Google

Thoas, fils d'Andremon, commandoit les guerriers de l'Etolie : ils vinrent de Pleurone, d'Olenus, de Pylene, de Chalcis où ſe briſent les flots de la mer, & des rochers de Calydon. Les fils du vaillant Œnée n'étoient plus ; il n'étoit plus lui-même, & le blond Méléagre avoit fermé les yeux à la lumiere : Thoas eſt maintenant le Roi de cette troupe guerriere ; & quarante vaiſſeaux aborderent avec lui à ce rivage.

Idoménée, redoutable par ſon javelot, étoit le chef des Crétois : ils ont habité Gnoſſe, Gortyne entourée de fortes murailles, Lyctе, Milete, la brillante Lycaſte, & Phaeſtus & Rhytion qui nourriſſent un grand peuple : à ces troupes s'en joignent d'autres ſorties auſſi de la Crête, décorée de cent villes. Idoménée eſt leur chef, ainſi que Mérion, pareil à l'homicide Mars ; & ils vinrent, accompagnés de quatre-vingt vaiſſeaux.

Digitized by Google

Tlépolême, fils d'Hercule, & diſtingué par ſa force & ſa ſtature, conduiſit dans neuf vaiſſeaux les fiers Rhodiens, raſſemblés des trois parties de l'iſle de Rhodes qu'ils cultivoient, de Linde, d'Yalyſſe, & de la blanche Camyre. L'intrépide Tlépoleme les commandoit. Aſtyochée donna ce fils au grand Hercule qui l'avoit emmenée d'Éphyre, des bords du fleuve Selléis, où il détruiſit un grand nombre de villes & une floriſſante jeuneſſe. Tlépoleme, élevé dans le palais ſuperbe de ce héros, ravit par un coup involontaire le jour à l'oncle de ſon pere, Licymnius, deſcendant de Mars, & qui penchoit vers le déclin de l'âge. Soudain il bâtit des vaiſſeaux, raſſembla un grand peuple, & ils prirent la fuite ſur les mers, pour échapper à la vengeance dont l'avoient menacé les fils & les petits-fils du terrible Alcide. Cependant ils arriverent dans l'iſle de Rhodes, après avoir erré de toutes parts,

& ſouffert de longues infortunes : là ſe partageant en tribus, ils fonderent trois villes, & chéris de Jupiter, qui regne ſur les Dieux & les Mortels, il verſa ſur eux d'immenſes richeſſes.

Nirée conduiſit de Syma trois vaiſſeaux, Nirée fils d'Aglaïa & du Roi Charope, Nirée, après le noble Achille, le plus beau de tous les Grecs qui vinrent ſous les murs d'Ilion ; mais il eſt foible, timide, & ſuivi d'une troupe peu nombreuſe & peu guerriere.

La jeuneſſe de Niſyre, de Crapathe, de Caſus, & de Cos, où régna jadis Eurypyle, & des iſles Calydnes, eſt guidée par Antiphe & Phidippe, deux fils de Theſſale, né du grand Alcide ; & trente vaiſſeaux volerent avec eux ſur les mers.

Maintenant nommons tous ceux qui habitoient Argos, la demeure des Pélaſges, ceux d'Alos, d'Alope, de Trachine, de Phthie, & d'Hellas, où le

ſexe a tant de charmes ; ils ſont appellés Myrmidons, ou Hellenes, ou Achéens, & ils voguerent dans cinquante vaiſſeaux ſous les ordres d'Achille. Mais ils ne ſe ſouviennent plus de la funeſte voix de la guerre, & n'ont point de chef qui les range en bataille. Achille, ſi impétueux à la courſe, étoit couché près de ſes vaiſſeaux, livré à ſon courroux, & ne pouvant oublier la jeune Briſéis, qu'il avoit enlevée de Lyrneſſe après les plus grands travaux, après avoir conquis Lyrneſſe & les murs de Thèbes, & abattu les fils belliqueux d'Evène : il s'abandonnoit à ſa douleur près de ſes vaiſſeaux ; mais bientôt il doit reparoître aux champs de Mars.

Les combattans de Phylacé, de Pyrrhaſe fleurie, conſacrée à Cérès, d'Ithone mere de nombreux troupeaux, d'Antrône, qui domine ſur l'Océan, & de la verdoyante Ptelée, eurent pour chef le vaillant Protéſilas tant qu'il vécut : la

Digitized by Google

terre le renfermoit déjà dans ſon ſein ténébreux : ſon épouſe déſolée, ſe meurtriſſant le viſage, étoit ſeule à Phylacé, & ſa maiſon y étoit ſans appui. Un guerrier Troyen lui avoit ravi le jour, comme il s'élançoit avant tous les Grecs, de ſon vaiſſeau ſur le rivage. Ses troupes cependant n'étoient pas dépourvues de conducteur. Podarcès, éleve de Mars, formoit leurs rangs, fils d'Iphiclus qui, riche en brebis, régnoit dans Phylacé, & frere cadet du magnanime Protéſilas. Protéſilas, avec plus d'âge, avoit plus de valeur ; & ces peuples, bien qu'ils euſſent un bon chef, regrettoient celui dont ils avoient connu l'intrépidité : quarante vaiſſeaux l'avoient ſuivi devant Ilion.

Les habitans de Phérès près du lac Bœbéis, ceux qui cultivent les champs de Bœbé, de Glaphyre, & d'Iolcos qui éleve au ciel ſes tours ſuperbes, ſe ſont rendus ici avec onze vaiſſeaux ſous les

ordres d'Eumele, fils chéri d'Admete & d'Alceſte, la gloire de ſon ſexe, & la plus aimable des filles de Pélie.

Les troupes de Methone, de Thaumacie, de Mélibée, & des rochers d'Olizone ont pour chef Philoctete, habile à tirer de l'arc, & ſont venus dans ſept vaiſſeaux, montés chacun par cinquante rameurs, que forma ce héros, & qui manient l'arc avec la même adreſſe. Ce Prince malheureux ſouffroit les plus cruelles douleurs, étendu ſur le ſable dans une iſle déſerte, à Lemnos, où les Grecs l'avoient abandonné, & tourmenté de la bleſſure fatale d'un ſerpent venimeux; là, il étoit en proie à une triſteſſe amère: mais bientôt les Grecs, près de leurs vaiſſeaux, devoient ſe reſſouvenir du Roi Philoctete. Ces troupes regrettoient leur chef, bien qu'elles ne fuſſent pas ſans conducteur: Medon, fils naturel du brave Oïlée & de Rhena, les rangeoit en bataille.

Ceux qui ſont venus de Tricca, & du terrein montueux d'Ithome, ceux d'Œchalie, ville d'Euryte, ſont conduits par les deux fils d'Eſculape, ſavans dans l'art de guérir nos maux, Podalyre & Machaon; & trente vaiſſeaux voguerent ſur leurs traces.

Les guerriers d'Orménie, ceux qui vivent près de la fontaine d'Hypérée, & dans Aſtérion, & ſur les ſommets blancs du Titane, ſont commandés par le fils d'Evemon, l'illuſtre Eurypyle, qui traverſa l'Océan avec quarante vaiſſeaux.

Les citoyens d'Argiſſe, ceux qui fertiliſent les terres de Gyrtone, d'Orthe, d'Elone, & d'Olooſſon, ville éclatante, marchent ici ſous les ordres de l'intrépide Polypœte, fils de Pirithoüs, qui reçut la naiſſance de Jupiter. La célèbre Hippodamie donna ce fils à Pirithoüs, le jour où ce héros punit les Centaures, & les chaſſant du Pélion, les repouſſa

juſques dans les montagnes d'Æthicé. Polypœte n'étoit pas ſeul à la tête de ces troupes ; Léontée partageoit avec lui le commandement, favori de Mars, & fils du magnanime Coronus, iſſu de Céné : quarante vaiſſeaux ſillonnerent avec eux les ondes.

Gunée, ſorti de Cyphos, conduiſit vingt-deux vaiſſeaux : les Eniens le ſuivirent, ainſi que les Perœbes inébranlables dans les combats, & ceux qui établirent leurs demeures autour de la froide Dodone, & ceux encore qui cultiverent les champs arroſés par l'aimable Titaréſie, lequel porte au Pénée ſes eaux brillantes, & ſans ſe mêler avec les gouffres argentés de ce fleuve, coule, comme l'huile, au-deſſus de ſa ſurface : il ſort du ſéjour des Ombres, du terrible Styx, par qui jurent les Immortels.

Enfin Prothoüs, fils de Tendrédon, commande les Magnéſiens, ceux qui vivent autour du Pénée, & des chênes

du Pélion ſecoués par les vents : leur chef eſt l'agile Prothoüs ; & quarante vaiſſeaux vinrent avec lui devant Troye. Tels furent les Princes & les chefs de la Grèce.

Muſe ! dis-moi qui fut le plus vaillant, ſoit des hommes, ſoit des courſiers ? Les plus nobles courſiers étoient ceux dont le fils de Phérès, Eumele excitoit l'ardeur ; rapides comme l'aigle, ils avoient le même poil, le même âge, & leur taille étoit de niveau : Apollon les nourrit lui-même ſur les montagnes de Piérie : l'une & l'autre jumens, elles portoient dans les rangs ennemis la terreur de Mars.

Le plus vaillant des guerriers étoit Ajax Télamonien, tandis qu'Achille ſe livroit à ſa colère ; car, ainſi que les courſiers qui traînoient ſon noble char effaçoient tous ceux de l'armée, il éclipſoit tous les héros. Maintenant retiré près de ſes vaiſſeaux qui traverſerent

Digitized by

l'Océan, il nourriſſoit ſon courroux : ſes troupes, ſur le rivage de la mer, charmoient leur ennui en lançant le diſque, le javelot, ou la flêche : les courſiers, près de leurs chars, paiſſoient le lotos & l'ache humide des prairies ; & les chars étoient à couvert ſous les tentes des chefs : mais ceux-ci déſirant de voir à leur tête ce Prince chéri de Mars, erroient çà & là dans le camp, & ne prenoient aucune part aux combats.

Cependant s'avance la brillante armée, telle qu'un déluge de feu qui ravageroit la terre. La terre fait entendre ſous eux de longs gémiſſemens, ſemblables à ceux qu'elle pouſſe, quand Jupiter armé du tonnerre ſe met en courroux, & foudroie à coups redoublés autour de Typhœe les rochers d'Arime, ſous leſquels ce géant eſt étendu ; ainſi gémit la terre ſous les pas des troupes qui franchiſſent avec impétuoſité les campagnes.

En même temps la légère Iris, par l'ordre de Jupiter, deſcend vers les Troyens, ſur les ailes des vents rapides, chargée d'une nouvelle effrayante. Les vieillards, environnés de la jeuneſſe, formoient un conſeil aux portes du palais de Priam. La Déeſſe s'arrêtant auprès d'eux, prend les traits & la voix d'un des fils de ce Prince, de Polite, qui ſeul des Troyens, ſe confiant en ſa courſe agile, étoit aſſis au haut de la tombe du vieux Æſyete, & obſervoit le moment où les Grecs ſe précipiteroient loin de leurs vaiſſeaux.

» O Vieillard ! s'écrie-t-elle, vous aimez toujours les longs conſeils, comme jadis au temps de la paix : une bataille terrible ſe prépare. J'ai aſſiſté à bien des combats ; mais je n'ai jamais vu une armée ſi grande & ſi formidable : auſſi nombreuſe que les feuilles du printems, ou que les ſables de la mer, elle traverſe la plaine pour combattre autour

de nos remparts. Hector ! c'eſt toi que j'exhorte en ce moment. Il eſt dans Troye un grand nombre d'alliés divers de nation comme de langage ; que chaque chef, à la tête de ceux auxquels il commande, les conduiſe avec ordre & les range en bataille. «

Hector ne méconnoît point la voix de la Déeſſe : ſoudain il rompt l'aſſemblée ; ils courent aux armes ; toutes les portes s'ouvrent ; les guerriers ſortent en foule, les fantaſſins comme les chars ; il s'éleve un grand tumulte.

Il eſt devant la ville une haute colline qui, s'avançant dans la campagne, eſt de tous côtés d'une pente facile : les hommes l'appellent Batiée, & les Dieux le tombeau de l'agile Myrinne : c'eſt là que les Troyens & leurs alliés ſe forment en bataille.

A la tête des Troyens paroiſſoit le grand Hector, fils de Priam, agitant un ſuperbe panache : avec lui s'armèrent

les troupes les plus nombreuſes & les plus vaillantes, & qui la pique levée brûloient de répandre le ſang.

Les Dardaniens ſont conduits par le fils d'Anchiſe, Enée, que la belle Vénus, ayant daigné s'unir à un mortel, mit au jour ſur les ſommets d'Ida. Il n'eſt point ſeul à leur tête; & les deux fils d'Anténor, Archiloque & Acamas, habiles dans les combats, partagent ſes travaux.

Ceux qui habitent la riche Zélée dans la Troade & au pied de l'Ida, & qui s'abreuvent des eaux noires de l'Æſepe, ont pour chef le fils illuſtre de Lycaon, Pandarus, qui tient ſon arc d'Apollon même.

Les combattans d'Adraſtée, d'Apaſus, de Pityée, & des hauts ſommets de Térée marchent ſous les ordres d'Adraſte & d'Amphius, armé d'une cuiraſſe de lin; ils ſont fils de Mérops de Percoſe, dont aucun mortel n'égaloit l'habileté

Digitized by Google

dans l'art de connoître l'avenir, & qui leur défendit d'aller à la guerre, le tombeau des hommes : mais ils ne lui obéirent point; la noire Parque les entraînoit.

Les guerriers qui cultivoient les champs de Percote & de Practius, ou qui habitoient Seſte, Abyde, & la noble Ariſbe, ſuivent le fils d'Yrtacès, Aſius, Prince des peuples, Aſius, que des courſiers bouillans & d'une haute taille portèrent d'Ariſbe & des bords du fleuve Selléis.

Hippothoüs conduit les tribus des Pélaſges exercés au javelot, & qui habitent Lariſſe entourée de plaines fertiles; ils ſont conduits par Hippothoüs & Pylæe diſciples de Mars, & fils du Pélaſge Lethus, iſſu de Teutamis.

Mais Acamas & le héros Piroüs ſont à la tête des Thraces, qu'enferme l'Helleſpont orageux.

Les belliqueux Ciconiens marchent

ſous les ordres d'Eupheme, fils de Troezene, qui reçut le jour de Cée, & qui fut chéri de Jupiter.

Pyrechme conduit les Péoniens armés de l'arc : ils viennent d'une contrée lointaine, d'Amydon, & du large Axius, de l'Axius qui épanche ſes belles eaux de ſon lit dans les campagnes.

L'intrépide Pilæmene commande aux guerriers de Paphlagonie : ils ont quitté les contrées des Hénetes, fameuſes par les haras de mules ſauvages, Cytore & Seſame ; ils ont habité les villes célèbres, qui bordent les rives du Parthenius, Cromne, Egiale, & Erythine élevée.

Mais Odius & le brave Epiſtrophus ſont à la tête des troupes d'Halizone, qui viennent d'Alybes, régions éloignées, où naît l'argent.

Les Myſiens obéiſſent aux loix de Chromis & de l'Augure Ennome : mais ſon art ne peut écarter de lui la noire

mort ; il doit périr, par la main du rapide Achille, dans le fleuve où ce héros immolera une foule de Troyens.

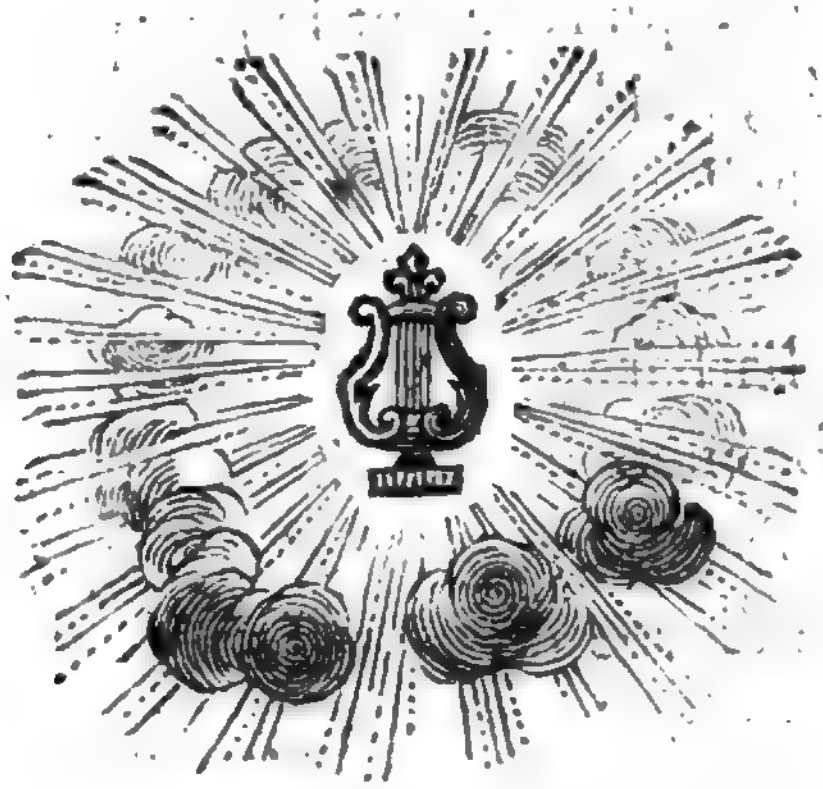
Phorcys, & Aſcagne, pareil à un Dieu, conduiſent loin d'Aſcanie les Phrygiens tout brulans d'une ardeur guerriere.

Les fils de Pylæmene, Antiphe & Meſtlès, qui reçurent le jour près du lac Gygée, guident les Méoniens, nés au pied du Tmole.

Naſtès eſt le chef des Cariens au langage barbare ; ils viennent de Milete, des ſommets ombragés de Phtires, des rives où ſerpente le Méandre, & de la pointe élevée de Mycale. Les fils illuſtres de Nomius, Amphimaque & Naſtès les commandent, Naſtès & Amphimaque, qui alloit aux combats chargé d'or ainſi qu'une femme. Inſenſé ! ces ornemens ne le garantiront point de la fatale mort ; il périra ſous les coups du vaillant Achille dans les eaux du fleu-

ve ; & ſon or ſera la dépouille du vainqueur.

Enfin, Sarpedon & le ſage Glaucus conduiſent les Lyciens loin des champs de la Lycie & des gouffres du Xanthe.



Digitized by Google

CHANT TROISIÈME.

APRÈS que les deux armées, leurs chefs à leur tête, furent rangées en ordre de bataille, les Troyens, tels que des nuées d'oiſeaux, s'avancèrent avec des cris perçans : ainſi s'éleve juſqu'au ciel la voix éclatante du peuple ailé des Grues, lorſque fuyant les frimats & les torrens des cieux, elles traverſent à grands cris l'impétueux Océan, & portant la deſtruction & la mort à la race des Pigmées, livrent en deſcendant des airs un combat terrible. Mais les Grecs ne reſpirant que fureur, & brûlant dans leur ſein de ſe prêter un appui mutuel, approchent en ſilence. Comme l'Autan humide répand ſur le ſommet des montagnes un brouillard ténébreux, que redoute le Berger, & que le Voleur préfere aux ombres de la

nuit ; l'œil ſuit à peine la pierre que la main lance : ainſi s'élevoit un tourbillon de pouſſiere ſous les pieds des troupes qui s'avançoient ; elles franchiſſoient d'un pas léger la plaine.

Lorſque les deux armées vont ſe joindre, Pâris, auſſi beau qu'un Dieu, ſe montre à la tête des Troyens. A ſes épaules ſont ſuſpendus une peau de léopard, ſon arc recourbé, & ſon épée ; il agite deux javelots étincelans, & défie au combat les plus vaillans des Grecs.

Dès que Ménélas le voit devancer les cohortes, & marcher à grands pas, il triomphe, comme ſe réjouit un lion, quand preſſé d'une faim dévorante, il rencontre un daim ſauvage ou un cerf orgueilleux de ſon bois, & ſoudain il le dévore, quoiqu'il ſoit pourſuivi par une meute légère & par une ardente jeuneſſe. Ménélas ſe flatte de punir le coupable ; il ſaute auſſi-tôt de ſon char à terre avec ſes armes.

Pâris qui le voit à la tête des combattans, eſt frappé en lui-même de terreur, ſe jette dans les rangs de ſes compagnons, & ſe dérobe à la mort. Tel un jeune Berger, dans le creux d'un vallon, recule à l'aſpect d'un ſerpent terrible ; un tremblement s'empare de ſes membres ; il fuit en arrière la pâleur ſur le front : tel Pâris redoutant Ménélas, ſe cache dans la foule des ſuperbes Troyens.

Mais Hector appercevant ſon frere : » Malheureux Pâris ! s'écrie-t-il, toi dont la beauté fait la ſeule gloire ! guerrier efféminé ! lâche ſéducteur ! plût-au-ciel que tu n'euſſes point vu le jour, ou que tu fuſſes mort ſans former le lien de l'hymenée, deſtin préférable à l'opprobre dont tu te couvres en ce jour aux yeux des Troyens que tu deshonores. Sans doute les Grecs valeureux t'accablent de riſées, eux qui croyoient que tu ſavois combattre avec courage hors

des rangs, parce que ta figure impoſe : mais ton ame eſt ſans valeur & ſans force. Si tu étois auſſi puſillanime, devois-tu raſſembler tes plus chers compagnons, traverſer les mers avec des vaiſſeaux ailés, & confondu dans une nation étrangère, emmener d'un pays lointain une femme célèbre par ſa beauté, & l'alliée de guerriers redoutables ; action qui fait la ruine de ton pere, de cette ville, de tout un peuple, le triomphe de nos ennemis, & ta propre honte ? Que n'attendois-tu le vaillant Ménélas ? tu ſaurois quel eſt le guerrier dont tu retiens injuſtement l'épouſe. Ta lyre, ni ces dons de Vénus, ta chevelure & ta beauté, n'euſſent été pour toi d'aucun ſecours, lorſque tu aurois été traîné par le Vainqueur dans la pouſſiere. Mais les Troyens ſont trop timides ; ou ils t'euſſent déjà plongé dans le ſéjour de la mort, & donné pour vêtement la pierre ſépulcrale, afin de

ſe venger de tous les maux que tu leur as faits. «

» Hector ! répond le beau Pâris, je le reconnois, j'ai mérité ces reproches : votre cœur eſt toujours indomptable dans les combats, comme l'acier qui fend le chêne, & ſeconde la force de celui qui bâtit avec art un navire ; tel eſt dans votre ſein votre courage invincible. Mais ne me reprochez pas les dons de Vénus ; il ne faut pas rejetter les bienfaits ineſtimables des Dieux ; quels qu'ils ſoient, perſonne n'eſt le maître de les choiſir. Si cependant vous voulez que je combatte, faites ranger à l'inſtant les Troyens & les Grecs ; &, au milieu d'eux, mettez-nous aux mains moi & le redoutable Ménélas pour la cauſe d'Hélene & de ſes richeſſes. Celui des deux qui remportera la victoire, maître de ſa perſonne & de ſes biens, l'emmenera dans ſa demeure ; & les deux peuples formant le nœud d'une

amitié & d'une alliance inviolables, vous habiterez Troye & ſes champs fertiles, & eux s'en retourneront au ſein de la Grèce, renommée par ſa valeur & par la beauté de ſes femmes. «

A ce diſcours Hector plein de joie court entre les deux armées, & tenant ſa pique par le milieu, il l'oppoſe aux phalanges des Troyens, qui s'arrêtent au même inſtant. Les Grecs remplis d'un feu martial, lui décochent leurs flêches, & cherchent à l'accabler d'un nuage de traits & de pierres. Mais Agamemnon éleve la voix : » Grecs ! arrêtez, ne lancez point vos traits : l'intrépide Hector ſemble vouloir nous adreſſer la parole. « A cet ordre ils ceſſent de l'attaquer, & ſoudain font ſilence. Hector entre les deux armées : » Troyens ! dit-il, & vous braves Grecs ! écoutez ce que vous propoſe Pâris, l'auteur de cette guerre. Il veut que les deux peuples dépoſent ſur la terre fertile leurs éclatantes ar-

mes, & que lui & Ménélas combattent ſeuls pour Hélene & ſes richeſſes. Celui des deux qui remportera la victoire, maître de ſa perſonne & de ſes biens, l'emmènera dans ſa demeure. Nous cependant, nous formerons une alliance & une amitié inviolables. «

Il dit; & les deux armées demeurent dans un profond ſilence. Ménélas prenant alors la parole: » Ecoutez-moi à mon tour, leur dit-il; une vive douleur pénétre mon ame; & j'eſpere que voici le moment de terminer nos débats, & les longs malheurs que vous avez ſoufferts pour ma querelle & pour l'attentat de Pâris. Que celui de nous auquel eſt réſervée la mort, ſubiſſe l'arrêt du deſtin, & vous, ne tardez plus à goûter les douceurs d'une paix durable. Troyens! immolez un agneau noir à la terre, & un agneau blanc au ſoleil, & nous offrirons la même victime au Maître des Dieux. Mais que Priam lui-

Digitized by Google

même (car ſes fils ſont infideles & parjures) vienne jurer l'alliance pour que perſonne ne viole un traité fait au nom de Jupiter. Toujours la jeuneſſe eſt inconſtante & légère ; quand un vieillard intervient dans les traités, il porte à la fois l'œil ſur le paſſé & l'avenir, & procure aux deux partis le plus grand avantage. »

Les Grecs & les Troyens, dans l'eſpoir de terminer une ſi cruelle guerre, ſe livrent à la plus douce joie. Ils retiennent les courſiers dans les rangs, deſcendent des chars, ſe dépouillent de leurs armes, & les couchent à terre. Hector envoye promptement deux hérauts dans la ville pour conduire les victimes au camp, & pour inviter Priam de s'y rendre ; tandis qu'Agamemnon ordonne à Talthybius d'aller vers la flotte, & d'amener un agneau : le héraut obéit à cet ordre.

Cependant Iris eſt envoyée vers Hé-

lene, ſous les traits de la belle-ſœur de cette Princeſſe, Laodice que le riche Hélicaon né d'Anténor avoit épouſée, & la plus aimable des filles de Priam. Elle trouve Hélene dans ſon palais, traçant une broderie ſur une grande toile, d'un double tiſſu & qui avoit la blancheur du marbre : elle y repréſentoit les nombreux travaux que les Troyens & les Grecs chargés d'airain & domptant les courſiers avoient ſoutenus pour l'amour d'elle dans les champs de Mars. La légere Iris s'avance : » Venez, belle Princeſſe, dit-elle, contemplez l'étrange ſpectacle qu'offrent les Grecs & les Troyens. Ces guerriers qui n'agueres ne reſpirant qu'une fureur homicide, alloient ſe livrer dans la plaine un combat qui devoit coûter tant de pleurs, ſont maintenant aſſis en ſilence ; la guerre eſt appaiſée ; inclinés ſur leurs boucliers, ils ont enfoncé près d'eux en terre leurs longs javelots. Ce-

pendant Pâris & Ménélas combattront pour vous, armés de fortes lances, & vous ſerez l'épouſe chérie du vainqueur. «

La Déeſſe en lui tenant ce diſcours, réveille au fond de ſon cœur un doux ſouvenir de ſon premier époux, de ſa patrie, & de ceux dont elle reçut la naiſſance. Couverte de voiles d'une blancheur éblouiſſante, Hélene ſe précipite hors du palais, verſant de tendres pleurs: elle n'eſt point ſeule, & deux de ſes femmes la ſuivent, Æthra & Climene. Elles arrivent bientôt près des portes Scées. Au-deſſus de ces portes étoient aſſis des vieillards vénérables, Priam, Panthoüs, Thymœtes, Lampus, Clytie, Hycetaon de la race de Mars, & Ucalegon & Anténor, d'une prudence conſommée. Accablés de vieilleſſe, ils ſe tenoient éloignés des combats; mais ils diſcouroient avec ſageſſe, ſemblables aux cigales qui dans les bois, ſe repoſant

ſur la cime des arbres, ſont entendre leurs voix mélodieuſes : tels, au haut de cette tour, étoient ces vieillards Troyens. Lorſqu'ils virent Hélene s'avancer vers la tour : » On ne doit pas s'indigner, dirent-ils entr'eux à voix baſſe, que les Troyens & les Grecs ſouffrent, depuis un ſi grand nombre d'années, tant de maux pour une telle femme; elle a tous les traits d'une Déeſſe. Mais, malgré ſes appas, qu'elle parte ſur ſes vaiſſeaux, & ne nous laiſſe point à nous & à nos enfans l'infortune & le deuil. «

Tels étoient leurs diſcours. Priam hauſſant la voix : » Venez ici, dit-il, ma chere fille, & aſſeyez-vous à mes côtés, pour conſidérer vos parens & vos amis. Vous n'êtes point à mes yeux la cauſe de nos malheurs; j'en accuſe les Dieux, qui ont excité contre moi cette guerre, le ſujet de nos larmes. Nommez-moi cet homme étonnant, dites quel eſt ce

chef ſi remarquable par ſon port & par ſa ſtature ; d'autres l'emportent ſur lui par la hauteur de leur taille : mais jamais mes yeux n'ont vu d'homme ſi beau ni ſi majeſtueux ; il reſſemble à un Roi. «

» Mon pere chéri ! répond Hélene la plus belle des femmes, je révere & redoute votre préſence. Plût-au-ciel que j'euſſe choiſi la plus cruelle mort, lorſque je ſuivis ici votre fils, & que j'abandonnai mon lit nuptial, mes freres, ma fille unique, & les aimables compagnes de ma jeuneſſe ! Mais ce ne devoit pas être mon deſtin ; & c'eſt pour ce ſujet que je me conſume dans les larmes. Je vais ſatisfaire à ce que vous demandez. Ce guerrier eſt le fils d'Atrée, Agamemnon, dont l'empire eſt ſi étendu, & qui poſſede à la fois l'art de régner & de combattre. Avant que l'infamie eût ſouillé mes jours, il étoit mon beau-frere, ſi jamais je fus digne de lui donner ce nom ! «

Digitized by

Le Vieillard admire ce guerrier, & s'écrie : » Heureux Atride ! favori des deſtinées ! chéri des Immortels ! que de peuples ſont ſoumis à tes loix ! Je me rendis autrefois dans la Phrygie ; là, je vis une grande armée, des hommes exercés à vaincre l'ardeur des courſiers, les peuples d'Otrée & du fameux Mygdon, qui alors formoient un camp aux rives du Sangare : & moi, leur allié, j'étois parmi eux dans le tems que vinrent nous attaquer les Amazones guerrieres : mais cette armée étoit moins nombreuſe que celle des Grecs. Puis regardant le fils de Laërte : » Apprends-moi auſſi, ma chere fille, pourſuivit le Vieillard, quel eſt ce guerrier-ci : moins grand de toute la tête qu'Agamemnon, il l'efface par ſa carrure. Ses armes ſont couchées ſur la terre féconde : lui cependant, tel qu'un bélier, parcourt les rangs, tel qu'un bélier qui, chargé d'une riche toiſon, ſe promene au mi-

lieu d'un grand troupeau de brebis éclatantes. «

» C'eſt, répondit Hélene, le fils de Laërte, le prudent Ulyſſe, qui nourri dans Ithaque, hériſſée de rochers ſtériles, abonde en ruſes & en ſages conſeils. «

Anténor prenant alors la parole : » O Hélene ! dit-il, Ulyſſe reçoit de vous un juſte éloge. Autrefois cet homme étonnant vint en cette ville, envoyé à votre ſujet avec l'intrépide Ménélas ; je les accueillis avec amitié dans ma maiſon, & je connus leur caractère, & la ſageſſe de leurs deſſeins. Quand ils paroiſſoient au milieu des Troyens aſſemblés, s'ils étoient debout, Ménélas attiroit les regards par la hauteur de ſa taille ; étoient-ils aſſis ? Ulyſſe avoit quelque choſe de plus vénérable. Mais lorſque traitant avec nous, ils haranguoient dans les conſeils, Ménélas parloit d'une maniere ſuccinte, mais pleine de force ;

Digitized by

il n'abondoit pas en paroles, & ne s'égaroit point du but, quoiqu'il fût le plus jeune. Quand le prudent Ulyſſe ſe levoit à ſon tour, d'abord, comme s'il eût été novice & ſans art, il demeuroit tranquile, baiſſoit les yeux, les attachoit à terre, ne portoit ſon ſceptre ni d'un côté ni de l'autre, & le tenoit immobile; vous auriez dit un homme dont les ſens étoient troublés & la raiſon égarée; mais lorſqu'il déployoit ſa voix ſonore, & que ſes paroles ſortoient en foule, ainſi que dans l'hiver les nombreux floccons de neige deſcendent ſur les campagnes, alors aucun mortel n'eût lutté contre Ulyſſe; alors on oublioit ſon extérieur moins impoſant, & l'on n'étoit frappé que de ſon éloquence. «

Le vieux Priam appercevant Ajax, interroge encore Hélene. » Quel eſt cet autre chef ſi grand & ſi terrible; & qui par ſa taille & ſa carrure l'emporte ſur tous les Grecs? «

» C'eſt, répondit-elle, le redoutable Ajax, le rempart de la Grèce. Là parmi les Crétois ſe tient Idoménée, ſemblable à l'un des Immortels; autour de lui ſont les chefs de la Crête: ſouvent Ménélas le reçut dans notre palais, lorſqu'il venoit de cette iſle. Je vois raſſemblés ici tous les héros de la Grèce, que je reconnoîtrois ſans peine, & dont je pourrois vous dire les noms. Mais je ne puis découvrir deux chefs, Caſtor qui dompte les courſiers, Pollux invincible à la lutte, mes propres freres, & ſortis du même ſein que moi. Seroient-ils reſtés dans les beaux murs de Lacédémone? ou, s'ils ont abordé avec leurs vaiſſeaux à ce rivage, refuſeroient-ils de ſe mêler aux combats des guerriers, par la crainte de partager l'opprobre dont je ſuis couverte? « Ainſi parloit Hélene: mais déjà la terre les renfermoit dans ſon ſein, à Lacédémone, doux pays de leur naiſſance.

Digitized by Google

Cependant les hérauts portoient à travers la ville les gages ſacrés de la paix, deux agneaux, & dans une outre, peau d'un bélier, le vin qui réjouit, fruit délicieux de la terre. Le héraut Idée, chargé d'une urne brillante & de coupes d'or, paroît devant le vieux Priam, & l'excite à ſortir des remparts. » Levez-vous, fils de Laomédon ! les chefs des deux armées vous invitent à deſcendre dans la plaine, afin d'y conclurre la paix. Pâris & le vaillant Ménélas, armés de longs javelots, combattront pour Hélene : elle ſuivra le vainqueur elle & ſes richeſſes ; & les deux peuples formant le nœud d'une amitié & d'une alliance inviolables, nous habiterons Troye avec ſes champs fertiles, & eux s'en retourneront au ſein de la Grèce renommée par ſa valeur & par la beauté de ſes femmes. «

Le Vieillard frémit à ces mots, il ordonne à ſes compagnons d'atteler ſes

courſiers : ils exécutent promptement cet ordre. Priam monte ſur ſon char, & tire à ſoi les rênes : Anténor ſe place à côté de lui ſur le char ſuperbe. Ils pouſſent les rapides courſiers à travers les portes Scées dans la campagne. Arrivés près des Troyens & des Grecs, ils deſcendent du char, & s'avancent à pas lents au milieu des deux armées. Auſſi-tôt le Roi des peuples Agamemnon ſe lève, ainſi que le ſage Ulyſſe. Cependant les hérauts vénérables apportent des deux parts les gages ſacrés de l'alliance ; ils mêlent le vin dans l'urne, & répandent une onde pure ſur les mains des Rois. Agamemnon tire le coutelas, ſuſpendu à ſa formidable épée, & enleve ſur la tête des victimes la toiſon, que les hérauts diſtribuent entre les chefs des Troyens & des Grecs. Agamemnon levant les mains vers le ciel, prie au milieu d'eux à haute voix.

» Jupiter ! pere ſouverain, qui gou-

vernes des ſommets d'Ida ! Dieu grand & terrible ! Soleil, qui entends tout, & aux regards duquel rien ne ſe dérobe ! Fleuves ! Terre ! Et vous qui dans les demeures ſouterraines puniſſez les humains coupables de parjure ! ſoyez nos témoins & garantiſſez la foi de nos ſermens. Si Pâris ravit le jour à Ménélas, qu'il demeure poſſeſſeur d'Hélene & de tous ſes tréſors, & nous, rentrons dans nos vaiſſeaux & ſillonnons les ondes. Mais ſi Ménélas immole Pâris, qu'à l'inſtant les Troyens nous rendent Hélene & ſes biens, & nous payent un juſte tribut dont le ſouvenir ſe tranſmette aux races les plus reculées. Que ſi, après que Pâris ſera tombé, Priam ou ſes fils refuſent de nous payer ce tribut, je l'exigerai les armes à la main, & je demeurerai ſur ces bords juſqu'à ce que j'aye trouvé le moyen de terminer la guerre. «

Il dit, & du fer meurtrier il égorge

les agneaux, qui tombent palpitans & ſans vie. Puiſant enſuite le vin dans l'urne, ils le répandent des coupes, & invoquent les Dieux. Des deux camps s'éleve cette priere : » Grand & redoutable Jupiter ! & vous tous Dieux immortels ! Si quelqu'un viole une paix ſi ſacrée, que de ſon crâne briſé ſa cervelle ſoit répandue ſur la terre, comme ce vin ; que ſa race ait le même ſort, & que ſa femme ſoit livrée à l'inſolence d'un barbare ennemi. « Tels ſont leurs vœux ; & Jupiter refuſe de les accomplir.

Mais Priam leur tient ce diſcours : » Écoutez-moi Troyens, & vous Grecs nés pour les combats ! quant à moi je m'en retourne dans Ilion ébranlé de tant d'orages : je ne pourrois voir un fils ſi tendrement chéri combattant le redoutable Ménélas. Jupiter & les autres Immortels ſavent ſeuls auquel des deux les deſtins ont réſervé la mort. « En diſant

ces mots le Vieillard vénérable place les victimes ſur le char ; il y monte lui-même & ſaiſit les guides : Anténor s'aſſied à côté de lui, & le char roule vers les murs d'Ilion.

Alors le fils de Priam, Hector & le grand Ulyſſe meſurent le champ du combat : puis jettant les ſorts dans un caſque d'airain, ils les agitent, afin de ſavoir qui doit le premier lancer le javelot. Les Grecs & les Troyens levent les mains vers les Dieux : » Pere des Immortels ! diſent-ils ; toi qui regnes ſur l'Ida ! Divinité terrible ! que l'auteur de tant d'infortunes périſſe & deſcende dans la demeure de Pluton ; & que l'alliance & l'amitié des deux peuples ſoient à jamais affermies. «

Telle eſt leur priere. Hector ombragé du panache agite les deux ſorts, en détournant les yeux ; & le ſort de Pâris ſaute hors du caſque. Les peuples s'aſſeyent auſſi-tôt dans les rangs, chacun

Digitized by Google

près de ſes courſiers qui levent dans l'air leurs pieds agiles, & près de ſes brillantes armes qui jonchent la campagne.

Alors Pâris, l'époux de la belle Hélene, revêt ſon armure ſuperbe : il chauſſe ſes belles bottines, attachées par des agraffes d'argent, couvre ſon ſein de la cuiraſſe de ſon frere Lycaon, qui convenoit à ſa taille, jette ſur ſes épaules le baudrier, auquel pend l'épée d'airain où l'argent étincelle ; il prend le vaſte & peſant bouclier, poſe ſur ſon front un caſque fait avec art & dont le panache, formé de longs crins, flotte dans l'air avec fierté, & il ſaiſit une lance, qu'il manie ſans effort. De ſon côté le vaillant Ménélas revêt ſes armes.

Après qu'ils ſe ſont couverts à l'écart de leur armure, ils s'avancent au milieu des deux armées, en ſe jettant des regards terribles : à leur vue les cohortes

intrépides des Troyens & des Grecs ſont ſaiſies d'effroi : les deux rivaux s'arrêtent l'un près de l'autre dans le champ meſuré, agitans leurs piques, & pleins d'un courroux menaçant. Pâris le premier lance ſon javelot, & frappe le bouclier de Ménélas ; il n'en rompt pas l'airain, & la pointe du javelot ſe recourbe ſur le bouclier ſolide. A ſon tour Ménélas leve ſa lance, & invoquant le pere des Dieux : » Grand Jupiter ! dit-il, fais que je puniſſe l'agreſſeur, le perfide Pâris, & abats-le par mes mains, afin que l'on tremble, parmi les races futures, d'inſulter celui qui nous reçoit dans ſa maiſon & nous prodigue ſon amitié. «

Il dit, & le javelot balancé part, frappe le bouclier étincelant, pénètre à travers la cuiraſſe, & déchire la tunique près du flanc : Pâris s'incline, & ſe dérobe à la noire Parque. Alors Ménélas s'arme de ſon épée, & la levant, il en décharge un grand coup ſur le haut du

Digitized by Google

caſque de ſon adverſaire; briſée en trois ou quatre éclats, elle tombe de ſa main. Ménélas pouſſe un gémiſſement douloureux, & regardant la voûte immenſe du ciel: » Jupiter! s'écrie-t-il; non, il n'eſt point de Dieu plus impitoyable que toi: je me flattois de punir la perfidie de Pâris, & mon épée ſe briſe dans ma main; ma main a fait voler un trait inutile, & n'a pu le bleſſer! « En prononçant ces mots, il fond ſur le fils de Priam, & le ſaiſiſſant au panache, il le tire du côté des Grecs. La courroye, riche tiſſu, qui lioit le caſque ſous le menton de Pâris, l'étouffoit en ſerrant ſon cou délicat, & dans ce moment Atride l'eût entraîné, & eût remporté une gloire immortelle, ſi la fille de Jupiter, Vénus ne s'en fût apperçue à l'inſtant; elle rompt la forte courroye; le caſque vuide ſuit auſſi-tôt la main guerriere de Ménélas, qui le faiſant tourner avec effort au-deſſus de ſa tête, le jette

au milieu des Grecs ; & ſes fideles compagnons le relevent. Alors il ſe précipite une ſeconde fois vers ſon ennemi, brulant de lui ravir le jour du javelot dont il eſt armé. Mais Vénus, tel eſt le pouvoir des Dieux, enleve Pâris facilement, l'environne d'un nuage épais, & volant au palais de ce Prince, le place ſur le lit nuptial, qui exhale les parfums les plus odorans.

Cependant elle ſe hâte d'appeller Hélene : elle la trouve au haut de la tour où la foule des Dames Troyennes l'environnoit. Vénus la tire par ſa robe auſſi odoriférante que le Nectar, & ſe montre à elle ſous les traits d'une vieille, courbée ſous les ans, qui ſavoit former en laine une belle broderie, & qui, lorſque la Princeſſe étoit à Lacédémone, lui avoit conſacré ſon art, & l'avoit tendrement chérie. La Déeſſe ſous ces traits lui dit : » Venez, & ſuivez-moi ; Pâris vous attend dans ſon palais ; il eſt ſur ſa

Digitized by Google

couche nuptiale, & ſa beauté eſt éclatante, ainſi que ſa parure; vous ne diriez pas qu'il vient de combattre un guerrier formidable, mais qu'il va ſe rendre à quelque danſe, ou que ſortant d'une fête, il goûte le repos. «

Elle dit, & jette le trouble au fond de ſon cœur. Mais lorſqu'Hélene reconnoît le cou charmant de la Déeſſe, ce ſein qui fait naître les deſirs, & ces yeux remplis de flamme, elle eſt ſaiſie d'épouvante. » Divinité dangereuſe ! dit-elle, chercherez-vous toujours à ſéduire mon cœur ? me conduirez-vous encore dans quelque ville opulente de la Phrygie ou de la molle Méonie, s'il eſt dans ces lieux un mortel que vous favoriſiez ? Faut-il que vous veniez me tendre de nouveaux piéges, parce que Ménélas a vaincu Pâris, & qu'il veut emmener dans ſa maiſon une épouſe odieuſe ? Allez, demeurez auprès de votre favori, ne retournez jamais dans l'Olympe, & tou-

Digitized by Google

jours près de Pâris en proye aux chagrins, ne le quittez point qu'il ne vous ait choiſie pour ſon épouſe ou pour ſon eſclave. Quant à moi je ne veux point m'expoſer à l'opprobre & renouveller les nœuds de cet hymen; c'eſt alors que toutes les Troyennes m'accableroient de juſtes reproches. Mon cœur, hélas! eſt dévoré de triſteſſe & d'amertumes. «

Ce diſcours irrite la Reine de Paphos. » Ingrate! répondit-elle, garde-toi d'exciter ma colère: crains que dans ce tranſport je ne te délaiſſe, & ne te haïſſe autant que je ſignalai envers toi mon amour. Je ſaurai par mes artifices faire naître entre les deux peuples la diſcorde & la guerre: toi, tu en ſeras la victime fatale. «

A ces mots Hélene ſaiſie de crainte, s'éloigne en ſilence, & couverte de ſon voile éclatant, ſe dérobe aux yeux de toutes les Troyennes: la Déeſſe précédoit ſes pas.

Digitized by Google

Lorſqu'elles entrent dans le ſuperbe palais de Pâris, les femmes d'Hélene ſe rendent à leurs travaux : elle monte aux appartemens élevés du palais. Vénus, la Déeſſe des ris, prend un ſiége & le place auprès du Prince : là s'aſſied la belle Hélene, en détournant les yeux ; & elle adreſſe ces reproches à ſon époux.

» Tu ſors ainſi du combat ! que n'y périſſois-tu plutôt par la main du vaillant guerrier auquel j'avois uni ma deſtinée ! Tu te vantois cependant de l'emporter ſur Ménélas en force, en courage, & en adreſſe à lancer le javelot. Va, défie encore ton rival au combat : mais je t'exhorte plutôt à éviter les dangers de la guerre, à ne plus paroître avec lui dans cette lice, & à ne plus te livrer à cette fougue inſenſée, ſi tu ne veux être abattu par ſa lance. «

» Chere épouſe ! répondit Pâris, ne déchire point mon cœur par ces repro-

ches inſultans. Aujourd'hui ſecondé de Minerve, Ménélas m'a vaincu ; je puis le vaincre à mon tour ; & il eſt auſſi des Dieux qui nous protégent. Mais livrons-nous à l'ivreſſe des plus doux ſentimens : jamais une ſi vive ardeur ne pénétra mon ame. J'éprouvai moins de raviſſemens, lorſque je voguai loin de l'agréable Lacédémone, t'enlevant ſur mes vaiſſeaux qui franchiſſoient rapidement les ondes, & m'unis à toi dans l'iſle de Cranaé par les liens de l'amour, tant je ſuis captivé par un heureux charme, & t'aime en ce moment avec tranſport. «

Il dit, & porte ſes pas vers la couche nuptiale ; ſon épouſe le ſuit ; & ils ſe prodiguent les témoignages les plus ardens de leur amour.

Cependant Ménélas, tel qu'un lion, couroit çà & là dans la foule, & cherchoit des yeux ſon rival. Mais nul des Troyens ni de leurs alliés ne put le montrer au fils d'Atrée ; ils ne lui au-

roient point offert un asyle, s'ils l'eussent apperçu ; car ils le haïssoient tous autant que la noire Parque.

» Troyens ! Dardaniens ! & Alliés ! dit alors Agamemnon : vous voyez que Ménélas, cher au Dieu des combats, a remporté la victoire. Remettez donc en nos mains Hélene & ses trésors, & payez-nous un juste tribut dont le souvenir se transmette aux races futures. «

Il dit ; & mille cris d'applaudissemens s'élevent de son armée.

CHANT QUATRIÈME.

LES Dieux, assis sur leurs trônes éclatans, étoient rassemblés dans le palais de Jupiter, & l'immortelle Hébé leur versoit le doux Nectar : se saluant, les coupes d'or à la main, ils tenoient les yeux attachés sur les murs de Troye. Le Maître des Dieux fixe ses regards sur Junon, & voulant l'irriter, profere ces paroles outrageantes : » Deux Déesses ont embrassé la défense de Ménélas, Junon, Reine d'Argos, & l'invincible Minerve ; & cependant contentes de le voir combattre, elles goûtent ici les douceurs du repos ; tandis que Vénus, la Déesse des plaisirs, suit toujours au milieu des dangers le Prince qu'elle favorise, le dérobe aux Parques, & vient encore de le sauver en ce moment où il touchoit au trépas. Ménélas a toute-

Digitized by Google

fois remporté la victoire. Divinités du ciel ! c'eſt à nous de régler le cours de ces événemens : ranimerons-nous le feu de la diſcorde, ou voulons-nous que l'amitié uniſſe les deux peuples ? Si ce dernier avis ſatisfaiſoit tous les Dieux, la ville du Roi Priam ſubſiſteroit, & Ménélas rameneroit la coupable Hélene dans la Grèce. «

Il dit : Junon & Pallas frémiſſent de colère : aſſiſes l'une à côté de l'autre, elles méditoient la ruine de Troye : Pallas garde un profond ſilence, bien qu'elle ſoit en proye au plus terrible courroux ; mais Junon ne le renfermant pas en ſon ſein : » Fils impérieux de Saturne ! dit-elle, quels diſcours venez-vous de prononcer ? Pourquoi voulez-vous m'enlever le fruit de tant de ſoins & de tant de ſueurs que m'ont coûté mes travaux ? J'ai fatigué mes divins courſiers en raſſemblant les nations contre Priam & ſes fils. N'ayez d'autre loi

Digitized by

que votre volonté : mais n'eſpérez pas d'obtenir les ſuffrages de tous les Dieux. «

» Inflexible Déeſſe ! reprit avec indignation le Dieu qui dirige le cours des nuées, quels crimes ſi grands ont donc commis envers vous Priam & ſes fils, pour que vous deſiriez avec tant d'acharnement de renverſer la noble Troye ? Si vous pouviez, entrant dans ſes portes & ſes vaſtes murs, dévorer Priam, ſes fils & ſon peuple, peut-être alors votre rage ſeroit-elle aſſouvie. Satisfaites votre haine ; & qu'à l'avenir elle ne ſoit plus entre nous un ſujet éternel de diſcorde : mais je vous le déclare, & gardez-en le ſouvenir ; ſi jamais je veux dans ma fureur détruire quelqu'une des villes où ſoient nés des mortels que vous chériſſiez, ne prétendez pas arrêter ma vengeance, & laiſſez-y un libre cours. C'eſt à regret que je conſens de vous abandonner Troye. De toutes les villes

Digitized by Google

que les enfans de la terre habitent ſous le Soleil & la voûte étoilée, il n'en eſt aucune qui ſoit plus chere à mon cœur que les murs ſacrés d'Ilion où reſpirent Priam & le peuple de ce Roi belliqueux : jamais mes autels n'y ſont dénués d'offrandes & de libations, & les victimes y fument ſans ceſſe, honneurs qui ſont le partage des Immortels. «

» Trois villes ſont mes délices, repartit Junon les regards pleins de majeſté, Argos, Sparte & la vaſte Mycènes. Perdez-les, lorſqu'elles ſeront l'objet de votre courroux ; je ne prétends point les défendre ni plaider en leur faveur : quand je voudrois, jalouſe de les conſerver, m'oppoſer à leur deſtruction, mes efforts ſeroient vains, puiſque votre puiſſance eſt ſi ſupérieure à la mienne. Mais il ne faut pas que vous renverſiez tous mes projets. Je ſuis, comme vous, une Divinité, & mon origine eſt la même que la vôtre ; fille de Saturne,

je tiens le rang le plus honorable par ma naiſſance, & par le titre glorieux de votre épouſe ; vous, vous régnez ſur tous les Immortels. Soyons donc prêts à nous plier tour à tour, moi à vos deſirs, vous aux miens, & nous entraînerons le reſte des Dieux. Ordonnez promptement à Minerve de voler entre les deux armées au ſein des allarmes, & d'exciter les Troyens à inſulter, malgré leur accord, les Grecs enorgueillis de leurs ſuccès. «

Elle dit. Le pere des Dieux & des hommes ſe rend aux vœux de Junon, & auſſi-tôt s'adreſſe à Pallas : » Vole au milieu des deux armées, & excite les Troyens à inſulter, malgré leur accord, les Grecs enorgueillis de leurs ſuccès. «

Ces mots animent Pallas déjà brulante d'une ardeur guerriere : elle ſe précipite des ſommets de l'Olympe. Telle qu'une étoile brillante que le

fils de Saturne envoye pour répandre l'effroi dans le cœur du Matelot ou dans une armée nombreuſe, qui darde mille étincelles : telle Minerve, deſcendant d'un vol impétueux, s'élance au milieu des deux camps : à cette vue les Troyens & les Grecs, malgré leur intrépidité, ſont glacés de ſurpriſe & de terreur. Se regardant l'un l'autre : » La diſcorde & les combats, diſent-ils, vont renaître, ou Jupiter veut ſceller l'union des deux peuples. Il eſt parmi les humains l'arbitre de la guerre. «

Cependant la Déeſſe, ſous les traits d'un mortel, de Laodocus fils d'Anténor, connu par ſa valeur, ſe gliſſe dans les rangs des Troyens, & cherche le fameux Pandarus : elle le voit debout & ne reſpirant que les combats : les fieres cohortes qui le ſuivirent des rives de l'Æſepe, l'entouroient, armées de leurs boucliers. La Déeſſe s'approchant de lui : » M'en croiras-tu, dit-elle, fils

illuſtre de Lycaon ! tire contre Ménélas une flêche rapide. Tous les Troyens, & ſur-tout Pâris, l'un de nos Rois, te combleront de gloire & d'honneurs ; il t'accordera les dons les plus éclatans, s'il voit cet ennemi, dompté par l'un de tes traits, monter ſur le bucher funèbre. Ne tarde point, frappe le fier Ménélas ; & promets au Dieu de la Lycie dont l'arc eſt immortel, de lui ſacrifier une hécatombe illuſtre des premiers nés d'entre les agneaux, lorſque tu retourneras dans la divine Zélée. «

Ainſi dit Minerve ; & ce diſcours ſéduit l'inſenſé Pandarus. Il s'arme auſſi-tôt de ſon arc luiſant ; c'étoit la dépouille d'une chevre ſauvage, que le guerrier, placé dans une embuſcade, atteignit d'un de ſes traits ſous la poitrine, comme elle ſortoit du creux d'une roche, & renverſa ſur la pierre : ſes cornes s'élevoient juſqu'à la hauteur de ſeize paumes : un ouvrier habile les travailla, &

Digitized by Google

les ayant unies, les polit avec ſoin, & en dora le ſommet. Pandarus tend cet arc, & le poſe doucement à terre : ſes fideles compagnons le couvrent de leurs boucliers, de peur que les Grecs ardens ne tombent ſur lui, avant que Ménélas ne ſoit bleſſé. Le guerrier ouvre ſon carquois; & choiſiſſant une flêche ailée, non encore abreuvée de ſang, & ſource de cruelles douleurs, il place ſur la corde de l'arc la flêche amère; il promet au Dieu de la Lycie de lui ſacrifier une hécatombe illuſtre des premiers nés d'entre les agneaux, lorſqu'il retournera dans la divine Zélée : il ſaiſit à la fois la flêche & la corde de l'arc, & les tirant à ſoi avec effort, il approche de ſon ſein la corde & du haut de l'arc la pointe du dard : mais à peine a-t-il courbé en cercle l'arc immenſe, que l'arme retentit, la corde rend un ſon terrible, & le trait acéré s'élance, brulant de voler dans la mêlée.

Digitized by Google

Ménélas ! les Dieux fortunés ne t'oublierent point en ce moment, & Minerve fut la premiere à veiller ſur tes jours. Se tenant devant toi, elle détourna la flêche, comme une mere détourne l'inſecte ailé de ſon fils plongé dans un doux ſommeil. La Déeſſe dirige le dard à l'endroit où les agraffes d'or attachoient le baudrier, & formoient comme une ſeconde cuiraſſe ; c'eſt-là que le dard vole : il perce cependant le baudrier, la forte cuiraſſe, & la lame d'airain, qui, rempart contre les traits, le garantit ſouvent du trépas ; ſe faiſant jour à travers cette lame, il effleure la chair du héros ; & le ſang coule auſſitôt de la bleſſure. Comme lorſqu'une femme de Méonie ou de Carie a teint en pourpre l'ivoire qui doit embellir un frein ; il eſt dans ſa demeure, & mille guerriers le deſirent ; mais cet ornement eſt réſervé pour quelque Roi, & il ſera tout à la fois le luſtre d'un courſier &

la gloire de ſon conducteur : ainſi, Ménélas ! tes beaux flancs étoient teints du ſang qui couloit juſques ſur tes pieds. Agamemnon frémit à l'aſpect de ce ſang qui jaillit de la bleſſure ; le vaillant Ménélas frémit lui-même : mais lorſqu'il s'apperçoit que les aiguillons dont la flêche eſt entourée n'ont point percé le baudrier, ſon cœur ſe raſſure. Agamemnon pouſſe de profonds gémiſſemens, & prenant la main de Ménélas, tandis qu'autour d'eux leurs amis ſoupirent : » Mon cher frere, dit-il, c'eſt ta mort que je conclus par ce traité, où je t'expoſai à combattre ſeul les Troyens pour la défenſe des Grecs ; ils t'ont bleſſé, & ils ont briſé avec mépris les liens ſacrés de notre alliance. Mais nos ſermens ne ſeront pas vains, non plus que le ſang des agneaux, les libations pures, & cette foi dont leurs mains ont été le gage & que nous avons crue ſincère. Si le Dieu de l'Olympe n'exerce pas

d'abord ſur eux ſa vengeance, il l'exercera, fut-ce dans un avenir reculé, & cette trahiſon retombera par un châtiment terrible ſur leurs têtes, ſur leurs femmes & ſur leurs enfans. Un jour viendra, j'en ſuis aſſuré, où les murs d'Ilion ſeront abattus avec Priam & le peuple de ce vaillant Roi : le fils même de Saturne, aſſis ſur ſon trône dans les airs, agitera ſur eux tous ſa formidable Egide, courroucé de cette fraude ; & cet attentat ne demeurera pas impuni. Cependant quelle douleur pour moi, ô Ménélas ! ſi tu es au terme de ta carrière, ſi tu meurs ! Je rentrerai couvert d'ignominie dans Argos ; car les troupes ne ſongeront plus qu'à leur patrie ; nous laiſſerons Hélene à Priam & aux Troyens qui en triompheront ; tes os, enſévelis devant Troye, ſe conſumeront dans cette terre, ſans que nous ayons terminé notre entrepriſe. Et le Troyen impie, ſautant ſur ta tom-

Digitized by Google

be, s'écriera: Puiſſe Agamemnon faire éprouver ſa colère à tous ſes ennemis auſſi vainement qu'il a conduit ici l'armée des Grecs ! il s'en eſt retourné dans ſa chere patrie avec ſa flotte vuide, & a laiſſé le vaillant Ménélas ſur ce rivage. Tels ſeront leurs diſcours : puiſſe alors la terre m'engloutir ! «

Ménélas le raſſurant : » Soyez ſans crainte, lui répondit-il, & ne répandez point l'effroi parmi les troupes : la flêche aigue ne m'a pas porté une atteinte mortelle ; le baudrier m'a garanti, ainſi que la cuiraſſe, & la lame, ouvrage d'une main habile. «

» Plaiſe aux Dieux que votre eſpoir ne ſoit pas deçu, ô cher Ménélas ! dit Agamemnon ; le fils d'Eſculape ſoignera votre bleſſure, & y appliquera l'appareil qui ſoulage les cruelles douleurs. « Et s'adreſſant à ſon héraut : » Talthybius ! dit-il, hâte-toi d'amener ici le ſavant Machaon ; qu'il ſecoure Ménélas, qu'un

Digitized by Google

adroit archer de Troye ou de la Lycie vient de bleſſer d'une flêche ; il en triomphe & nous ſommes dans le deuil. «

Le héraut obéit promptement à cet ordre : il court à travers les rangs hériſſés d'airain, & cherche des yeux l'illuſtre Machaon : il le voit debout : les cohortes intrépides qui le ſuivirent de la fertile Tricca l'environnent, tenant en main leurs boucliers. Le héraut s'approchant de lui : » Ne tardez point, fils d'Eſculape ! dit-il avec précipitation ; Agamemnon vous appelle, afin que vous ſecouriez le vaillant Ménélas, qu'un adroit archer de Troye ou de la Lycie vient de bleſſer d'une flêche ; il en triomphe & nous ſommes dans le deuil. «

Ces mots touchent vivement le cœur de Machaon. Ils fendent la foule, traverſent l'armée des Grecs, & arrivent à la place où Ménélas avoit été bleſſé ;

autour de lui s'étoient raſſemblés les chefs les plus illuſtres ; & le héros, au milieu de cette enceinte, ſe montroit par ſon courage au-deſſus des mortels. Auſſi-tôt Machaon retire du baudrier la flêche, dont ſe courbent les aiguillons ; il détache le baudrier ſuperbe, la ceinture & la lame, ouvrage d'un artiſan induſtrieux. Après qu'il a conſidéré la playe, formée par le trait cruel, & qu'il en a ſucé le ſang, il y verſe d'une main habile un baume ſalutaire, que ſon pere Eſculape reçut autrefois de Chiron dont il étoit tendrement aimé.

Mais tandis qu'on s'empreſſe à ſoulager le Roi de Sparte, les cohortes Troyennes s'avancent, couvertes de leurs boucliers. Au même inſtant les Grecs revêtent leurs armes & n'ont d'ardeur que pour la bataille. Alors vous n'euſſiez point vu le grand Agamemnon ſe ralentir, ni connoître la crainte & refuſer de combattre : il vole au contraire dans ce

Digitized by Google

champ glorieux. Il abandonne ſon char éclatant : ſon écuyer Eurymedon, fils de Ptolémée, retient ſes courſiers qui, pleins de feu, ne reſpiroient que la guerre ; le Roi lui ordonne de ne pas s'éloigner avec le char, afin d'y recourir, ſi après avoir porté ſes ordres en tous lieux, il eſt accablé de fatigue. Cependant il parcourt les rangs, & s'arrêtant auprès de ceux qu'il voit enflammés de courage, il les anime encore par ces paroles : » Ne vous relâchez point, ô Grecs ! de cette ardeur martiale. Jupiter ne ſera point le protecteur du parjure ; ceux qui les premiers ont violé nos ſermens ſeront dévorés par les vautours ; & nous, après avoir réduit leur ville en cendres, nous emmenerons dans nos vaiſſeaux leurs épouſes chéries & leurs tendres enfans. «

Mais il reprend d'un air courroucé ceux qu'il voit ſe préparer lentement au combat : » Grecs ! deſtinés au javelot

ennemi ! vil rebut de l'armée ! n'avez-vous point de honte ? Pourquoi demeurez-vous immobiles d'effroi, comme de timides faons, qui, après avoir parcouru un champ immenſe, s'arrêtent, épuiſés de fatigue, & ne ſentant point en leurs cœurs le moindre courage ? Ainſi, immobiles, vous ne ſongez point à combattre. Attendez-vous que les Troyens s'avancent juſqu'à vos navires, ſur le rivage blanchiſſant de la mer, & voulez-vous connoître ſi Jupiter alors étendra en votre faveur ſa main protectrice ? « C'eſt ainſi qu'exerçant ſon autorité, il parcouroit les rangs.

Cependant il traverſe les cohortes, & arrive près des Crétois, qui s'armoient autour d'Idoménée ; Idoménée, tel qu'un ſanglier courageux, ſe montroit aux premiers rangs, & Merion animoit les dernieres phalanges. A cet aſpect le Roi des hommes éprouve une joie vive, & adreſſe au chef des Crétois

ce diſcours flatteur. » Idoménée ! c'eſt à juſte titre que je vous diſtingue des plus vaillans des Grecs, ſoit dans les combats, ſoit en d'autres occaſions & juſques dans nos feſtins même, lorſqu'on prépare dans les urnes le vin que l'on préſente en témoignage d'honneur à nos plus illuſtres guerriers : tandis qu'on meſure le vin aux autres chefs, votre coupe eſt toujours remplie ainſi que la mienne, & aucune loi ne limite vos deſirs. Mais hâtez-vous d'aller au combat, & ſoutenez votre ancienne renommée.

» Atride ! répond le Roi de Crête, je ſerai toujours le compagnon fidele de vos entrepriſes, ainſi que je vous l'ai promis & juré : allez animer la valeur des autres Grecs, afin que nous ne tardions point à combattre. Les Troyens ont rompu nos traités : les douleurs & la mort les attendent, puiſqu'ils nous ont inſultés contre la foi des ſermens. «

Il dit ; & Atride s'éloigne, ravi de cette noble chaleur. Il parcourt les phalanges guerrieres, & arrive auprès des deux Ajax qui s'étoient armés & que ſuivoit une nuée de combattans. Comme une nuée épaiſſe que le Berger, placé ſur une roche élevée, voit s'avancer ſur la mer au ſouffle du Zéphire, & qui à cet éloignement lui paroît auſſi ténébreuſe que la poix la plus noire; elle vient ſur la mer & amene une tempête formidable ; ſaiſi de terreur, il pouſſe ſes troupeaux vers un antre : tels, avec les Ajax, marchoient au combat les phalanges ſerrées & ſombres de cette jeuneſſe martiale, couvertes de boucliers & hériſſées de piques.

Agamemnon qui les voit eſt rempli de joie, & leur dit ces paroles rapides : « Illuſtres Ajax ! Chefs des Grecs ! je ne vous exhorte point, ce ſeroit vous offenſer, à exciter le courage de vos troupes ; vous les animez vous-mêmes à

Digitized by Google

ſignaler leur valeur. Jupiter ! Minerve ! & Apollon ! que tous nos guerriers portent dans leur ſein un cœur auſſi intrépide ; & bientôt la ville de Priam, ſoumiſe & ravagée par notre bras, inclinera ſes tours dans la pouſſière. «

En diſant ces mots, il les quitte & marche vers d'autres cohortes. Il voit Neſtor, orateur harmonieux des Pyliens, qui rangeoit en bataille & animoit ſes compagnons, Alaſtor, le grand Pelagon, Chromius, le puiſſant Hæmon, & Bias, chef des peuples. Il plaçoit à la tête les chars avec leurs conducteurs, & aux derniers rangs les fantaſſins vaillans & nombreux pour les ſoutenir, enfermant entre ces deux corps ceux dont la valeur étoit ſuſpecte, afin de les forcer à demeurer fermes dans le choc. Il exhortoit les premiers rangs ; il leur commandoit de modérer l'ardeur de leurs courſiers, & de ne pas courir imprudemment dans la mêlée. » Qu'aucun de

vous, par une trop grande confiance en ſon adreſſe & ſon courage, n'aille, loin de ſes compagnons, affronter ſeul l'ennemi ; mais auſſi qu'aucun de vous ne recule ; ce ſeroit vous affoiblir. Si quelqu'un renverſé de ſon char, monte ſur le char voiſin, qu'il combatte, plutôt que de guider des courſiers inconnus. C'eſt en ſuivant ces maximes que les héros d'un autre âge ont triomphé des remparts. «

Telles étoient les exhortations du Vieillard, exercé dans les combats par une longue expérience. Atride, l'œil attaché ſur lui, goûte une vive ſatisfaction : » O Vieillard ! s'écrie-t-il, plût-au-ciel qu'avec ce cœur intrépide vos genoux fuſſent moins chancelans, & que vos forces n'euſſent point reçu d'atteinte ! Mais la vieilleſſe qui n'épargne perſonne, vous accable. Ah ! que n'eſt-elle plutôt le partage de tout autre guerrier, & que n'êtes-vous à la

Digitized by Google

place de ceux qui comptent peu d'années ! «

» Atride ! répondit Neſtor, je voudrois ſans doute moi-même être tel que je me montrai lorſque j'abattis le terrible Ereuthalion : mais les Dieux ne comblent jamais les humains de leurs faveurs réunies : j'étois jeune alors ; maintenant je ſuis arrivé à la vieilleſſe : mais, tel que je ſuis, je paroîtrai au milieu de ceux qui conduiſent les courſiers, & je les animerai par mes conſeils & mes leçons ; car c'eſt-là l'emploi des vieillards. De plus jeunes ſe ſignaleront les armes à la main, ceux qui nés après moi ſe confient en leur vigueur. «

Il dit : Atride ſatisfait paſſe devant ces troupes. Il vient auprès du fils de Péteus, Ménesthée, habile à guider un char ; & il le voit dans l'inaction : les Athéniens, ſavans dans les combats, ſont autour de lui ; & le ſage Ulyſſe ſe tient à ſes côtés avec les fieres cohor-

tes des Céphaleniens. Ces guerriers n'avoient point encore entendu la voix des allarmes ; les phalanges Grecques & Troyennes venoient ſeulement de s'ébranler ; eux demeuroient tranquiles, & attendoient que quelqu'autre corps de l'armée engageât la bataille.

Agamemnon leur fait un reproche plein de vivacité : » O fils de Pétéus, de ce Roi chéri des Dieux ! & vous dont l'eſprit eſt toujours armé de ſtratagêmes & de ruſes ! pourquoi, ſaiſis de frayeur, vous tenez-vous à l'écart, & attendez-vous que les autres vous précedent dans ce champ glorieux ? Vous devriez être aux premiers rangs, & courir dans la plus ardente mêlée, comme vous êtes invités des premiers dans les feſtins où nous aſſemblons les plus illuſtres chefs de la Grèce : là ſans doute il eſt doux de ſe nourrir de la chair des victimes, & s'abreuver d'un nectar délicieux : maintenant vous ſeriez charmé

Digitized by Google

de voir dix cohortes, armées du fer homicide, fondre avant vous ſur l'ennemi. «

Le ſage Ulyſſe lui lançant un regard irrité : » Atride ! dit-il, quelles paroles échappent de vos levres ? Comment oſez-vous dire que notre courage s'eſt ralenti ? Quand nous engagerons avec les Troyens un ſanglant combat, vous verrez, ſi vous le voulez, & que vous y preniez quelque part, le pere chéri de Télemaque confondu avec les premiers rangs des Troyens intrépides. Vous nous faites-là une vaine inſulte. «

Le Roi qui apperçoit ſon courroux, change de langage, & lui adreſſe en ſouriant ce diſcours : » Fils divin de Laërte ! prudent Ulyſſe ! je ne veux point vous bleſſer par d'injuſtes reproches, ni exciter votre valeur. Je le ſais trop ; votre ame conçoit les deſſeins les plus utiles, & vos ſentimens ſont toujours conformes aux miens. Mais allez

combattre : nous pourrons tout réparer : s'il s'eſt dit quelque parole offenſante, que les Dieux en effacent le ſouvenir ! «

En même tems il s'éloigne d'eux, & porte ſes pas vers d'autres cohortes : il trouve le magnanime Diomède debout ſur ſon char brillant ; à ſes côtés eſt Sthénélus fils de Capanée. Le Roi éclate encore en reproches, & s'adreſſant à Diomède : » Eh quoi ! dit-il, fils de Tydée ! pourquoi paroiſſez-vous intimidé ? pourquoi vos regards ſe promenent-ils entre les rangs des combattans ? Tydée ne laiſſoit point, comme vous, refroidir ſon courage ; au contraire il étoit aux mains avec les ennemis avant tous ſes compagnons : ainſi l'ont dit les témoins de ſes exploits ; il ſurpaſſoit, ſelon eux, tous les héros. Je n'ai pu partager ſa gloire, ni en être ſpectateur. Il vint avec l'illuſtre Polynice dans Mycènes, comme ami, & non

Digitized by Google

ſuivi de ſon armée, dans le tems que raſſemblant des troupes, ils ſe préparoient à porter la guerre devant Thébes, & ils nous conjurerent de leur accorder des ſecours : nous cédions à leurs deſirs; mais Jupiter nous détourna de cette entrepriſe par des ſignes funeſtes. Ces héros pourſuivant leur route, arriverent aux vertes campagnes de l'Aſope couronné de roſeaux : là les Grecs nommerent Tydée leur ambaſſadeur. Il part, & trouve les Thébains raſſemblés dans un feſtin au palais du Roi Etéocle. Tydée eſt ſans crainte, quoiqu'étranger, & ſeul au milieu de la foule des deſcendans de Cadmus ; il les provoque à meſurer avec lui leur force & leur adreſſe, & dans tous les jeux il remporte facilement la victoire, tant Minerve le protége. Les Thébains ſont irrités contre lui, & lui dreſſent une embuſcade à ſon retour ; cinquante jeunes guerriers ſont conduits par deux chefs, Méon

ſemblable aux Immortels, & le fils d'Autophone, l'intrépide Lycophonte. Tydée leur ravit le jour à tous, & n'en laiſſant retourner qu'un ſeul dans ſa demeure, il renvoye Méon, ſoumis aux ſignes des Dieux. Tel étoit Tydée, la gloire de l'Etolie : mais il a produit un fils moins vaillant que lui, & ſeulement plus habile à diſcourir. «

Le courageux Diomède ne réplique point, & reſpecte les reproches du Monarque : mais le fils de l'orgueilleux Capanée rompant le ſilence : » Atride ! dit-il, ne trahiſſez point la vérité qui vous eſt connue. Nous prétendons l'emporter de beaucoup ſur nos peres : nous avons ſoumis Thébes avec ſes ſept portes, en conduiſant ſous ces murs conſacrés à Mars une armée moins nombreuſe que la leur, & nous confiant aux prodiges du ciel & au ſecours de Jupiter, tandis qu'eux au contraire y périrent par leur impiété. Qu'il ne vous arri-

ve donc jamais de placer nos peres au même rang que nous. «

Diomède lui lance un regard ſévère : » Ami ! dit-il, ſois docile à ma voix & garde le ſilence. Je ne me courrouce point contre Agamemnon chef des peuples, lorſqu'il excite les valeureux Grecs au combat. Si nous nous emparons de Troye, c'eſt ſur lui qu'en retombera la gloire, & il ſera dans le deuil, ſi les Grecs ſont défaits. Ne ſongeons donc auſſi qu'à faire éclater notre valeur. «

Il dit, & ſaute de ſon char avec ſes armes : comme il s'élance, l'airain rend un ſon terrible autour du ſein de ce Roi : à ce ſon l'effroi s'empareroit du plus intrépide.

Ainſi que les vagues de la mer, agitées par le vent d'Occident, ſe preſſent l'une l'autre, & ſont portées avec rapidité vers le bruyant rivage ; d'abord elles s'élevent au ſein de la plaine humide ; mais bientôt elles frémiſſent contre terre

en s'y briſant avec fracas, & accumulées autour des plus hauts rochers, les ſurmontent, & vomiſſent au loin la blanchiſſante écume : ainſi les phalanges ſerrées des Grecs ſe ſuivent au combat. Chacun des chefs commande à ſes troupes : le reſte de l'armée avance ſans proférer une parole, & vous diriez que ce peuple ſi nombreux n'a point l'uſage de la voix, tant il témoigne par ſon ſilence le reſpect qu'il porte à ſes conducteurs ; leurs armes jettent de toutes parts un vif éclat dans leur marche. Mais les Troyens pouſſent des cris confus, comme dans la bergerie d'un homme puiſſant, les troupeaux nombreux de brebis répondent à la voix des agneaux, & font entendre de continuels bêlemens, pendant qu'on les trait & que le lait coule dans les vaſes. Les cris de tous ces peuples raſſemblés de contrées diſtantes, different ainſi que leur langage, & forment un mé-

lange de ſons diſcordans. Mars anime les Troyens ; Minerve enflamme les Grecs. Des deux côtés regnent la Terreur, la Fuite, & l'inſatiable Diſcorde, ſœur & compagne de l'homicide Mars, la Diſcorde qui foible en ſa naiſſance, s'éleve, & bientôt cache ſa tête dans le ciel, tandis qu'elle marche ſur la terre : c'eſt elle qui verſe dans tous les cœurs la haine fatale, & traverſant la foule des guerriers, augmente le carnage.

Lorſque les deux peuples ſe rencontrent ſur le champ de bataille, ils mêlent leurs boucliers & leurs lances ; les combattans armés d'airain confondent leur fureur ; les globes des boucliers s'entreheurtent, & il s'éleve un grand tumulte. Alors ſe font entendre à la fois & les cris de triomphe & les hurlemens des guerriers qui vainquent ou qui meurent ; le ſang inonde la terre. Comme deux torrens formés d'abondantes ſources, & roulant du ſommet

des montagnes, mêlent leur onde impétueuſe dans un vallon creuſé par les ravines; le Berger, au ſein des montagnes, entend de loin leur fracas terrible : ainſi les cris & l'épouvante naiſſent du choc de ces combattans.

Antiloque le premier abat un Troyen belliqueux, Echepolus fils de Thalyſias, qui ſe diſtinguoit à la tête des troupes; le premier il l'atteint au caſque chargé de crins flottans; l'airain s'enfonce dans le front, & perce l'os; une ſombre nuit couvre ſes yeux; il tombe, comme une tour, dans le champ terrible du combat. L'intrépide Elephénor fils de Chalcodon, & chef des magnanimes Abantes, le ſaiſit dans ſa chute, & plein d'ardeur le tire hors des traits, afin de le dépouiller promptement de ſes armes; mais cette audace eſt de courte durée. Agenor qui le voit entraîner le cadavre, & découvrir le côté en ſe courbant, le bleſſe du javelot, & lui ravit ſes forces; l'ame

du guerrier s'envole. Autour de lui les Troyens & les Grecs s'échauffent au carnage : ils s'élancent l'un contre l'autre comme des loups furieux ; & chacun immole une victime.

Ajax Télamonien frappe le fils d'Anthemion, le jeune & beau Simoïſius ; ſa mere autrefois, comme elle deſcendoit de l'Ida, où elle avoit été voir les troupeaux ſur les pas de ceux dont elle tenoit le jour, l'enfanta aux bords du Simoïs ; & on lui donna le nom de ce fleuve. Il n'a pu reconnoître envers une mere & un pere chéris les doux ſoins qu'ils ont pris de ſon enfance ; il meurt à la fleur de ſes ans, dompté par la lance du redoutable Ajax. Tandis qu'il s'avançoit aux premiers rangs, elle lui perce la poitrine près de la mammelle, & ſort par l'épaule ; il tombe dans la pouſſiere, comme un peuplier uni & luiſant, qui naquit aux bords fertiles d'un grand marais ; des rameaux com-

mençoient à couronner ſa tête, lorſqu'un habile Artiſan l'abattit de ſa hache étincelante, afin que, courbé par ſes mains, il devint la roue d'un ſuperbe char; l'arbre ſe flétrit, couché aux bords de l'onde : tel Simoïſius eſt abattu & dépouillé de ſes armes par le grand Ajax. Le fils de Priam, Antiphe, à la cuiraſſe ornée, lance au milieu de la foule contre Ajax ſon javelot acéré, & le manque; il atteint le fidele compagnon d'Ulyſſe, Leucus, & le bleſſe ſous le flanc, comme il entraînoit le corps de Simoïſius; il tombe auſſi-tôt près du cadavre échappé de ſes mains. Ulyſſe courroucé de cette mort, s'avance armé de l'airain étincelant, s'arrête près de l'ennemi, & portant de tous côtés des regards furieux, il lance ſa pique : à l'aſpect du héros lançant la pique terrible, les Troyens ſe retirent; il ne fait point partir un trait inutile, & frappe Démocoon fils naturel de Priam, &

qui étoit venu d'Abyde à ſon ſecours, amené par des jumens agiles : Ulyſſe, brulant de venger ſon ami, atteint le guerrier à la tempe ; le fer ſort par l'autre tempe ; ſes yeux ſont couverts de ténébres : il tombe avec un bruit terrible, & ſes armes retentiſſent autour de lui.

Les Troyens les plus hardis reculent, & même l'illuſtre Hector : les Grecs pouſſoient des cris de triomphe, & s'emparant des cadavres, s'avançoient d'un pas rapide, lorſqu'Apollon en fut indigné, lui qui du haut de Pergame avoit l'œil attaché ſur le combat : il éleva la voix, & anima les Troyens par ces paroles : » Revolez à l'attaque, guerriers valeureux, & ne cédez point la victoire aux Grecs ; leurs corps ne ſont pas de roche ni de fer, & ne réſiſtent point aux coups perçans de l'airain. Le fils de Thétis, Achille, ne combat point avec eux ; il nourrit au-

près de ſes vaiſſeaux la colère qui le ronge. «

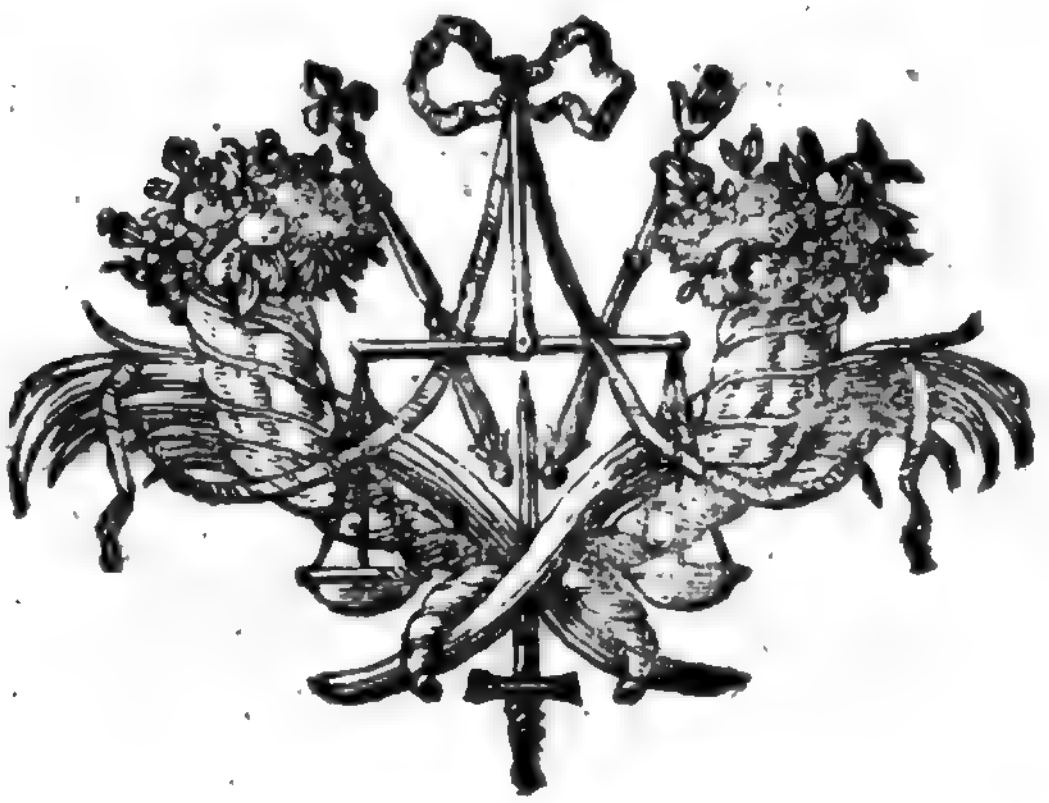
Ainſi parla du haut des remparts ce Dieu terrible. Mais la fille de Jupiter, la fière Pallas excite l'ardeur des Grecs, & marche dans la foule des combattans, & par-tout où elle voit ſe relâcher leur courage. Là les deſtins entourent des liens de la mort Diores fils d'Amarynncée ; une roche énorme, raboteuſe, l'atteint au pied, lancée par le chef des Thraces, Pirus fils d'Imbraſe, arrivé d'Ænus ; la roche cruelle fracaſſe les deux nerfs & l'os ; & le guerrier tombe à la renverſe dans le ſable, tendant les bras à ſes chers compagnons, & reſpirant à peine, lorſque Pirus qui l'a bleſſé, accourt, & lui plonge ſa pique dans le flanc ; toutes ſes entrailles ſe répandent à terre, & ſes yeux ſont couverts d'une nuit éternelle. Thoas l'Etolien atteint de ſon javelot le ſein de Pirus, qui couroit aux combats, & le fer s'en-

Digitized by Google

fonce dans le poumon : Thoas s'avance, arrache du ſein le javelot fatal, & tirant auſſi-tôt ſon glaive, il lui perce le corps & lui ravit le jour. Mais il ne peut le dépouiller de ſes armes : Pirus eſt environné de ſes compagnons, des Thraces hardis, qui n'ont de chevelure que ſur le ſommet de leur tête, & qui tenant en main de longues piques, repouſſent loin d'eux Thoas, malgré ſa ſtature, ſa force & ſon audace, & le contraignent à reculer. Ainſi ces deux chefs, dont l'un commandoit les Thraces, & l'autre les Epéens, armés de lourdes cuiraſſes, ſont étendus enſemble dans la pouſſiere : autour d'eux ſont immolés un grand nombre de héros.

Alors ſi quelque vaillant guerrier, encore à l'abri des coups du glaive & de l'atteinte du javelot, eût parcouru les rangs au fort de la mêlée ; & ſi Minerve l'eût conduit, en lui prenant la main, & écartant de lui les traits impé-

tueux, il eût admiré le courage de tous les combattans. Car en ce jour une foule de Troyens & de Grecs tomboient confondus, & jonchoient la terre de morts.



CHANT CINQUIÈME.

MAIS Pallas communique en ce jour à Diomède ſa valeur & ſon audace, afin de l'élever ſur tous les Grecs, & de le couronner d'une gloire immortelle. Du caſque & du bouclier du héros ſortent des traits continuels de flamme, ſemblable à l'Aſtre qui ſe montre dans l'Automne, & qui, après s'être baigné dans l'Océan, jette une lumière plus éclatante : tel étoit le feu qui partoit du front & des armes du guerrier. La Déeſſe le précipite au milieu de la plus ardente mêlée.

Parmi les Troyens étoit un homme riche & vertueux, Darès, prêtre de Vulcain ; il avoit deux fils, Idéus & Phégée, exercés dans les combats : ces guerriers s'écartant de leurs troupes, courent à la rencontre de Diomède ; ils

ſont portés ſur un char ; il s'avance d'un pas intrépide. Lorſque volant l'un vers l'autre ils ſont près de ſe joindre, Phégée lance le premier un long javelot, dont la pointe raſe l'épaule de Diomède, ſans le toucher : Diomède fait enſuite partir ſa lance, qui ne prenant pas un eſſor inutile, frappe le guerrier au milieu de la poitrine, & le renverſe du char. Idéus s'élance du char ſuperbe, l'abandonne, & n'oſe défendre ſon frere expirant. Il n'eût pas échappé lui-même à la noire Parque, ſi Vulcain ne l'eût couvert d'un ſombre nuage, afin que le Vieillard ne fut pas entierement accablé par la douleur. Diomède s'empare des courſiers, & ordonne à ſes compagnons de les conduire vers les vaiſſeaux.

Les Troyens intrépides, qui voyent l'un des fils de Darès recourant à la fuite, & l'autre étendu près de ſon char, ſont ſaiſis de trouble. Alors Minerve prenant la main du Dieu redoutable des

Digitized by Google

combats : » Mars ! Mars ! s'écrie-t-elle ; fléau des humains ! & qui ſouillé de ſang, renverſes les murailles ! ne laiſſerons-nous point les Troyens & les Grecs combattre, juſqu'à ce que Jupiter décide qui d'entr'eux doit remporter la victoire ? Retirons-nous, & ſongeons à éviter le courroux du pere des Dieux. « En même tems elle entraîne le farouche Mars loin du combat, & le conduit aux bords fleuris du Scamandre. «

A l'inſtant les Grecs renverſent les Troyens ; & chacun des chefs immole un guerrier illuſtre. Le Roi des hommes, Agamemnon précipite le premier de ſon char Hodius, chef des Halizoniens ; comme ce guerrier fuyoit devant lui, la rapide lance l'atteint au dos & lui perce la poitrine : il tombe avec un bruit terrible, & ſes armes retentiſſent autour de lui.

Idoménée ravit le jour à Pheſtus, qui, fils du Méonien Borus, s'étoit ren-

Digitized by Google

du de la fertile Tarné devant Troye : le vaillant Idoménée lui enfonce ſa pique dans l'épaule, à l'inſtant où ce chef montoit ſur ſon char ; il roule loin du char, & l'affreuſe nuit du trépas couvre ſa paupiere. Les compagnons d'Idoménée le dépouillent de ſes armes.

Ménélas atteint de ſa lance le fils de Strophius, Scamandrius, exercé dans l'art de la chaſſe ; Diane elle-même l'inſtruiſit à frapper les animaux que nourriſſent les montagnes & les forêts. Mais il ne tire plus aucun ſecours ni de Diane armée de l'arc, ni de l'adreſſe avec laquelle il lançoit autrefois la flêche légère. Ménélas bleſſe entre les épaules le guerrier qui fuyoit devant ſes pas ; le fer ſort par la poitrine : il tombe ſur le front, & ſes armes rendent un ſon terrible.

Merion porte un coup mortel à Phéréclus, petit-fils d'Harmon, artiſan qui rempli d'induſtrie, formoit de ſes mains

les ouvrages les plus variés, & qui étoit chéri de Minerve. C'eſt lui qui bâtit pour Pâris la flotte qui fut le commencement de tant de malheurs, & qui devint fatale aux Troyens, ainſi qu'à lui-même, parce qu'il n'avoit point connu les oracles des Dieux. Merion pourſuit le guerrier, l'atteint, & le bleſſe au dos, ſous l'épine ; la pointe du fer ſort au-deſſous de l'os : il tombe ſur ſes genoux, en pouſſant des cris douloureux ; & les ombres du trépas l'environnent.

Mégès ravit le jour au fils d'Antenor, Pédéus, né d'un lit étranger, & que la généreuſe Théano, pour complaire à ſon époux, éleva avec autant de ſoin que ſes propres enfans. Mégès armé de ſa lance, court ſur les pas du Troyen, & l'atteignant derriere la tête l'airain lui briſe les dents, & lui fend la langue : il eſt étendu ſur le ſable, mordant avec fureur la lance glacée.

Enfin le fils d'Evemon, Eurypyle triomphe d'Hypſenor, iſſu de Dolopion, ſacrificateur du Scamandre, & honoré comme un Dieu. Eurypyle, tandis que le guerrier fuyoit devant lui, s'élance armé du glaive, le frappe à l'épaule au milieu de ſa courſe, & lui emporte le bras qui tombe enſanglanté dans la pouſſiere : la Mort teinte de ſang & l'invincible Deſtin lui ferment les yeux.

Tels étoient les exploits de ces guerriers dans le combat terrible. Mais vous ne pourriez dire quel eſt le parti dont Diomède prend la défenſe, ſi ce héros eſt du côté des Troyens ou des Grecs. Il parcourt la plaine avec fureur, ſemblable à un fleuve débordé, qu'ont enflé les torrens, & qui arrache & diſperſe les ponts dans ſon cours impétueux ; les ponts les plus ſolides ne peuvent lui réſiſter ; les hayes élevées, défenſe des vertes campagnes, ne l'arrêtent point, lorſque chargé des pluies de Jupiter, il

vient ſubitement ; avec lui ſont entraînés les riches travaux d'une jeuneſſe laborieuſe : ainſi les phalanges preſſées des Troyens ſont miſes en fuite par Diomède ; malgré leur nombre, elles ne peuvent ſoutenir ſa furie.

Le fils illuſtre de Lycaon qui voit ce héros ſe précipiter dans la plaine, & pouſſer devant lui les cohortes troublées, dirige promptement contre Diomède ſon arc recourbé, & l'atteint, à l'inſtant où il fondoit ſur lui, à la cuiraſſe, près de l'épaule ; le trait ailé pénetre dans la chair ; la cuiraſſe eſt enſanglantée. Pandarus auſſi-tôt s'écrie avec tranſport. » Revolez au combat, Troyens magnanimes ! preſſez de l'aiguillon les courſiers agiles. Le plus vaillant des Grecs eſt bleſſé, & il ne ſurvivra pas long-tems à ce coup terrible, s'il eſt vrai que le Dieu de l'arc, le fils de Jupiter ait conduit mes pas quand j'ai quitté la Lycie. « Ainſi triomphoit Pan-

darus : mais la flêche légère ne dompta point le héros. Il ſe retire, s'arrête auprès de ſes courſiers, & s'adreſſe au fils de Capanée : » Hâte-toi, cher Sthénélus, & deſcends du char, pour m'arracher de l'épaule ce trait cruel. « Il dit : Sthénélus ſaute du char à terre, court à lui, & retire le trait de l'épaule : le ſang jaillit à travers la cuiraſſe. Alors le courageux Diomède fait cette priere : » Fille invincible de Jupiter ! ſi jamais nous favoriſant mon pere & moi, vous fûtes à nos côtés dans le feu de la mêlée, ſoyez-moi propice en ce jour. Faites que je frappe d'un coup mortel, & conduiſez à la portée de mon javelot, celui qui m'a bleſſé le premier, qui triomphe avec audace, & qui croit que je ne verrai plus long-tems la brillante lumiere du Soleil. «

Minerve entendit cette priere : elle ranime le guerrier d'un feu nouveau, rend à ſes pieds leur légereté, & à ſes

bras leur premiere vigueur. En même tems elle ſe place à ſes côtés, & profere ces paroles : » Va maintenant plein de confiance, ô Diomède ! combattre les Troyens ; car j'ai rempli ton cœur de tout le courage de ton pere, de ce courage intrépide que montroit Tydée, agitant ſur ſon char ſon bouclier formidable. J'ai diſſipé le nuage dont tes yeux étoient couverts, afin que tu puiſſes dans la mêlée diſtinguer facilement les Dieux d'avec les humains. Si donc, pour t'éprouver, quelque Divinité venoit à ta rencontre, garde-toi de combattre aucun des Immortels : mais ſi Vénus affrontoit les haſards, frappe-la, je te l'ordonne. «

Après ces mots Pallas ſe retire. Le héros revole aux périls, & ſe mêle au milieu des combattans ; & s'il bruloit auparavant d'attaquer les Troyens, il ſent à cette heure en lui-même trois fois autant d'audace ; tel qu'un lion que le

Digitized by Google

Berger, qui près des pâturages gardoit ſes troupeaux chargés de laine, a légerement bleſſé, au moment où il s'élançoit dans l'enclos ; le Berger n'a fait qu'irriter ſa rage, & ne ſonge plus à le repouſſer ; il court ſe cacher dans ſa cabane ; les brebis abandonnées prennent la fuite, ſe preſſent, ſe renverſent les unes ſur les autres ; & l'animal triomphant franchit les hautes barrieres : tel Diomède fond avec impétuoſité ſur les Troyens.

Alors il immole Aſtynoüs & le Roi Hypenor, perçant de ſa pique le ſein du premier, & faiſant tomber ſur l'épaule de l'autre ſon glaive immenſe, & la ſéparant du tronc. Il les abandonne, & pourſuit Abas & Polyïde, fils du vieux Eurydamas qui liſoit l'avenir dans les ſonges. Le Vieillard ne recourut point à ſon art, lorſque ſes enfans partirent pour les combats : Diomède les abat l'un & l'autre. Il marche enſuite contre Xanthe

& Thoon, iſſus de Phenops & tous deux nés dans ſa vieilleſſe ; il eſt maintenant accablé du poids des années, & n'a point eu d'autre fils auquel il puiſſe tranſmettre ſon héritage ; le guerrier les renverſe tous deux, leur ravit la douce lumiere du jour, & laiſſe au malheureux pere l'affliction & un ſombre deuil : hélas ! le Vieillard ne les recevra point du ſein de la guerre entre ſes bras : des parens éloignés feront entr'eux le partage de ſes richeſſes.

Enfin Diomède ſurprend deux fils de Priam, Echemon & Chromius, montés ſur un même char. Comme un lion s'élance contre un troupeau de bœufs, & briſe le cou d'une géniſſe ou d'un taureau, qui paiſſoit tranquillement dans une forêt : ainſi Diomède, ſans pitié, les renverſe du char, & les dépouille de leurs armes, chargeant ſes compagnons du ſoin de conduire les courſiers vers les vaiſſeaux.

Enée voit ce guerrier porter le ravage dans les cohortes ; il vole à travers les combattans & le bruit des javelots, & desire de rencontrer Pandarus : il apperçoit le fils vaillant de Lycaon, & s'avançant à lui : » Pandarus, dit-il, où sont votre arc, vos flêches ailées, & cette gloire, qu'on ne vous disputera point ici, & que dans la Lycie nul ne se vantera de surpasser ? Lancez, en implorant Jupiter, un de vos traits contre ce mortel si redoutable, qui a déjà fait tant de maux aux Troyens, & couché un si grand nombre de nos vaillans guerriers dans la poussiere, à moins qu'il ne soit un Dieu irrité qui vient venger ses autels ; la colère d'un Dieu est terrible. «

» Sage Enée ! chef des Troyens armés ! répondit le fils de Lycaon ; tout en ce héros me paroît ressembler à Diomède ; je le reconnois à son bouclier, à son casque où flotte un haut panache, & je vois ses coursiers. Cependant

j'ignore encore ſi ce combattant n'eſt pas un Dieu. Que s'il eſt le fils de Tydée, ce n'eſt pas ſans le ſecours d'une Divinité qu'il ſe livre à ces fureurs ; & l'un des Immortels, enveloppé d'un nuage, ſe tient à ſes côtés, & ralentit les traits dont il eſt atteint. J'ai déjà tiré une flêche contre lui ; je l'ai bleſſé à l'épaule à travers la cuiraſſe, & croyois l'avoir précipité dans le royaume de Pluton ; mais je n'ai pu l'abattre : ſans doute une Divinité ennemie le dérobe à mes coups. Je n'ai point ici mes courſiers ni mes chars, du haut deſquels je pourrois combattre : j'ai dans le palais de Lycaon onze chars d'une rare beauté, qui n'ont point ſervi depuis qu'ils ſont ſortis des mains de l'Artiſan ; des voiles les couvrent, & près de chacun ſont deux courſiers, deſtinés au même joug, & paiſſant l'orge blanche & l'avoine. Lorſque je partis, Lycaon, ce Vieillard plein de valeur, me donna dans ſon

palais de ſages conſeils voulant que dans l'ardente mêlée je paruſſe à la tête des combattans avec mes chars : mais, loin d'obéir, ce qui m'eût été plus utile, je ménageai mes courſiers, craignis qu'accoutumés à l'abondance, ils ne manquaſſent de pâture dans une ville aſſiégée, & vins en Fantaſſin devant Ilion, me repoſant ſur cet arc qui ne devoit m'être d'aucun ſecours. Car j'ai déjà atteint de mes flêches deux guerriers illuſtres, Diomède & Ménélas ; j'ai vu couler leur ſang, mais je n'ai fait qu'enflammer leur rage. C'eſt par une deſtinée fatale que je détachai cet arc du mur auquel il étoit ſuſpendu, le jour où voulant complaire au grand Hector, je partis pour amener des ſecours aux Troyens. Si jamais je retourne dans ma demeure, & que mes yeux revoyent ma patrie, mon épouſe, & notre palais, je veux qu'un bras ennemi ſépare ma tête de mes épaules, ſi je ne livre à

l'inſtant cet arc aux flammes dévoran-tes, après l'avoir briſé de mes mains; il m'a vainement accompagné dans ces lieux. «

» Ceſſez de mépriſer votre arc, ré-pond Enée; le ſort du combat ne pourra changer, à moins que nous n'eſſayons d'aller tous les deux avec un char à la rencontre de ce héros. Montez ſur mon char; vous verrez quels ſont les che-vaux de Tros, & comment ils ſavent, courant çà & là dans la campagne, pourſuivre l'ennemi ou lui échapper: ils nous rameneront dans Troye, ſi Jupiter donne encore la victoire à Diomède. Hâtez-vous de prendre en main le fouet & les rênes; je vous abandonnerai le ſoin des courſiers, pour ne ſonger qu'à combattre; ou recevez cet adverſaire, & je guiderai les courſiers. «

Le fils de Lycaon lui repartit: » Enée! prenez vous-même les rênes de vos chevaux: ils conduiront plus ſure-

ment le char ſous une main qui leur eſt connue, ſi nous ſommes contraints de nous retirer devant le fils de Tydée : que s'ils n'entendoient plus votre voix, ils pourroient, ſaiſis de terreur, s'égarer dans leur courſe, & refuſer de nous porter hors de la mêlée ; & Diomède fondant ſur nous dans ce déſordre, nous raviroit le jour, & emmeneroit vos nobles courſiers. Que ce ſoit donc vous qui animiez leur audace, tandis que moi, armé du javelot, je ſoutiendrai le choc de cet ennemi. « Pendant ces diſcours, ils ſe placent ſur le char, & pleins d'ardeur, pouſſent vers Diomède les courſiers bondiſſans.

Sthénélus les voit s'avancer, & auſſitôt s'adreſſe au fils de Tydée : » Diomède ! cher à mon cœur ! j'apperçois deux guerriers animés d'une force invincible, qui ſe précipitent contre vous ; l'un, ſavant à manier l'arc, Pandarus fils de Lycaon, & l'autre Enée, qui ſe

Digitized by Google

glorifie d'être iſſu du magnanime Anchiſe, & dont Vénus eſt la mere. Hâtons-nous de nous retirer ſur notre char ; ne ſuivez pas ainſi l'ardeur aveugle qui vous entraîne loin des rangs, & ne perdez point une vie ſi précieuſe aux Grecs. «

Diomède lui lançant un regard terrible : » Ne me propoſe point la fuite, dit-il, je ne crois pas que tu m'y engages : ce n'eſt pas à moi de me battre en retraite ni de trembler ; mes forces n'ont point encore reçu d'atteinte ; je dédaigne de monter ſur mon char, & j'irai, tel que je ſuis, à la rencontre de ces adverſaires, que Pallas me défend de redouter. Leurs agiles courſiers ne les rameneront pas tous deux à Troye, s'il arrive que l'un nous échappe. Ce n'eſt pas tout ; ſouviens-toi de cet ordre. Si la ſage Minerve m'accordoit la gloire de ravir le jour à l'un & à l'autre guerrier, retiens ici mes chevaux ;

en attachant les rênes au char; & à l'inſtant ſaiſis les courſiers d'Enée, & les pouſſe loin des Troyens vers les Grecs. Ils deſcendent de ceux que Tros reçut de Jupiter, pour prix de l'enlevement de ſon fils Ganymede, & ce ſont les meilleurs courſiers qu'il y ait ſous le Soleil. Anchiſe, à l'inſçu de Laomedon, leur amena ſes jumens, & déroba ainſi des rejettons de cette race; ſix chevaux de cette race naquirent dans ſon palais; il en retint quatre & les nourrit avec ſoin, & donna à ſon fils les deux autres, qui ſement l'épouvante dans les combats. Si nous pouvions les enlever, nous remporterions une gloire immortelle. «

Durant cet entretien arrivent les deux héros, pouſſant les courſiers rapides. Pandarus prend le premier la parole: » Guerrier indomptable! fils de l'orgueilleux Tydée! ma flêche tantôt n'a pu te vaincre, encore qu'elle ait été

amere : je vais eſſayer ſi je puis t'atteindre de ce javelot. «

En même tems il balance le javelot, l'envoye, & frappe le bouclier de Diomède; l'airain volant perce le bouclier & s'attache à la cuiraſſe. Auſſi-tôt le fils de Lycaon s'écrie d'un air triomphant: » Tu as reçu dans le flanc un coup mortel, & tu ne pourras long-tems y ſurvivre ; tu m'as enfin comblé de gloire. «

» Tu t'abuſes, & ne m'as point atteint, répond Diomède ſans ſe troubler; mais vous ne ceſſerez point de vous livrer à cette fureur, que l'un de vous ne ſoit abattu, & ne raſſaſie de ſon ſang l'invincible Dieu de la guerre. «

En diſant ces mots il fait partir ſa lance, qui, dirigée par Minerve, atteint Pandarus ſous l'œil, fracaſſe ſes dents d'ivoire; & le fer indompté lui coupant la langue à la racine, ſort ſous le menton près de la gorge : il tombe du char;

ſes armes décorées, éclatantes, font un bruit terrible; les ardens courſiers reculent d'effroi, & il perd à l'inſtant la vie. Enée armé de ſon bouclier & de ſa pique, s'élance du char, craignant que les Grecs n'entraînent le corps de Pandarus. Il marche autour de lui, tel qu'un lion qui ſe confie en ſa vigueur : il le défend de ſa pique, & le couvre du large bouclier, prêt à ravir le jour au premier qui oſera s'approcher ; & il pouſſe des cris formidables. Alors Diomède ſaiſit une roche d'un poids énorme, & que ne pourroient lever deux hommes tels qu'ils ſont de nos jours ; il la balance ſeul ſans effort, la jette, & frappant Enée à l'emboiture de l'os où la cuiſſe s'unit à la hanche, il briſe l'os, rompt les deux nerfs ; & le roc raboteux enleve la peau: Le guerrier tombe ſur ſes genoux, & appuye ſa forte main contre terre ; une ſombre nuit obſcurcit ſes yeux. Là Enée, l'un

des plus illuſtres combattans, auroit terminé ſa vie, ſi Vénus dont Anchiſe eut ce rejetton comme il paiſſoit de nombreux troupeaux, n'eut promptement apperçu le danger du héros; elle coule ſes bras d'albâtre autour de ſon cher fils, & le couvre des plis de ſon voile éclatant, pour le garantir des traits, de peur que quelqu'un des Grecs enfonçant le fer dans le ſein du guerrier, ne lui raviſſe le jour, & elle enleve ſon cher fils hors de la mêlée.

Sthénélus n'oublia pas dans ce moment les ordres de Diomède: il arrête ſes chevaux loin du tumulte, attachant les rênes au char, ſe précipite vers celui d'Enée, ſaiſit la crinière ſuperbe des divins courſiers, & les pouſſant loin des Troyens vers les Grecs, charge du ſoin de les conduire vers les vaiſſeaux Déipyle, le plus cher de tous les compagnons de ſon âge, par le rapport de leurs ſentimens. Lui cependant remonte

ſur ſon char, prend les brillantes rênes, & plein d'ardeur, excite les vigoureux courſiers à rejoindre Diomède. Ce héros armé de l'airain cruel, pourſuivoit Cypris ; il ne voyoit en elle qu'une Divinité timide, & non une de ces Déeſſes qui préſident aux combats des mortels, telle que Minerve ou la terrible Bellone. Lorſque courant au milieu des rangs Troyens, il l'eût atteinte, le fils audacieux de Tydée s'élance, pouſſe ſon javelot, & bleſſe légèrement la tendre main de Vénus ; le javelot pénetre à travers le voile divin qu'avoient tiſſu les Graces elles-mêmes, & lui effleure la peau. A l'inſtant coule le ſang immortel de la Déeſſe, pure vapeur, telle qu'eſt le ſang des Dieux fortunés, qui ne ſe nourriſſent pas des fruits de Cérès, ni ne s'abreuvent de la liqueur enflammée du Dieu des vendanges ; auſſi leur ſang eſt-il incorruptible, & ſont-ils Immortels. Vénus jette un cri perçant, & laiſſe

tomber ſon fils de ſes bras : Apollon l'enleve, & l'environne d'un épais nuage, de peur que quelqu'un des Grecs ne lui raviſſe la vie.

Alors Diomède dit à Vénus d'une voix terrible : » Retirez-vous, fille de Jupiter, loin des combats & des allarmes : ne vous ſuffit-il pas de tromper les femmes timides? Si vous reparoiſſez aux champs de Mars, vous apprendrez à redouter la guerre, & vous frémirez déſormais lorſque, loin de ces lieux, ſon ſeul nom frappera votre oreille. «

Il dit : elle ſe retire troublée, en proye à de cruels tourmens. La légère Iris lui prend la main, & conduit hors de la mêlée la Déeſſe qui ſuccombe à l'excès de ſa douleur, & dont le beau teint s'obſcurcit. Elle trouve le Dieu des combats aſſis à l'aile gauche de l'armée : un nuage environnoit ſa lance & ſes bouillans courſiers. Vénus tombe aux genoux de ſon frere, & lui demande

avec les plus vives inſtances ſes courſiers brillans de treſſes d'or. » Mon cher frere ! daignez me ſecourir, donnez-moi vos courſiers, afin que j'arrive dans l'Olympe, le ſiége des Immortels. Je ſouffre vivement de la bleſſure que m'a faite un mortel, le fils de Tydée, qui combattroit maintenant Jupiter même. «

A ces mots, Mars lui donne ſon char. Elle y monte, le cœur ſerré de triſteſſe. Iris ſe place à côté d'elle, prend en main les rênes, & frappe les courſiers obéiſſans, qui prenant un vol agile, arrivent en un moment au ſéjour des Dieux, ſur le haut Olympe. Là Iris, auſſi prompte que le vent, arrête les courſiers, les dételle, & leur préſente leur ambroiſie. La Reine des Amours tombe ſur les genoux de Dioné ſa mere, qui la reçoit entre ſes bras, & la careſſant de ſa main divine : » Qui d'entre les habitans des cieux, ô ma chere fille ! dit-elle, vous a traitée avec tant d'indi-

Digitized by

gnité, comme ſi vous aviez commis en préſence de tous les Immortels quelque noir attentat ? «

» C'eſt, répond Vénus, l'inſolent Diomède qui m'a bleſſée, comme j'enlevois hors du combat mon fils Enée, l'objet de toute ma tendreſſe. Ce n'eſt plus entre les Troyens & les Grecs que ſe livre une bataille ſanglante ; déjà les Grecs attaquent les Dieux mêmes. «

» Supportez ce malheur, ma fille, dit la vénérable Dioné, & triomphez de votre triſteſſe amère. Nous qui habitons l'Olympe, nous avons plus d'une fois éprouvé l'audace des mortels, que nous-mêmes, armés les uns contre les autres, pouſſons à de ſemblables attentats. Mars en fut la victime, quand les fils d'Aloëus, Otus & le fier Ephialte l'accablèrent de chaînes ; lié durant treize mois dans une priſon d'airain, ce Dieu inſatiable de combats y eût été peut-être enſeveli pour jamais, ſi leur

Digitized by Google

belle-mere, la charmante Eribée n'eut indiqué ſa priſon à Mercure, lequel eut l'adreſſe d'en tirer Mars, qui déjà ſuccomboit à ſes peines, & dont les terribles liens avoient dompté la fureur. Junon n'eut pas moins à ſouffrir, quand le fils invincible de Jupiter, lui bleſſant le ſein d'une flêche à trois dards, lui fit éprouver les douleurs les plus aigues. Et Pluton, ſi formidable entre les Immortels, connut l'atteinte d'un trait ailé, lorſque ce même héros ſurprit le Dieu des morts aux portes des Enfers, & le livra aux plus cruelles ſouffrances. Ce Dieu déchiré par la douleur, rempli de rage, monta au palais de Jupiter, dans le vaſte Olympe ; la flêche enfoncée dans ſon épaule vigoureuſe le tourmentoit ; Pæon le guérit, en verſant ſur la bleſſure un baume ſalutaire ; ce Dieu n'avoit rien qui fût d'un mortel. Malheur cependant au ſacrilége qui, ſans frémir, ſe rendoit coupable d'im-

Digitized by

piété, & qui de ſon arc oſoit attaquer les Dieux, maîtres de l'Olympe. Minerve a excité contre toi le guerrier qui t'a fait cet outrage : l'inſenſé ! il ne ſait point que celui qui s'éleve contre les Immortels ne jouira pas long-tems de la lumiere du jour, que ſes enfans ne le verront point revenir du ſein des funeſtes combats, & n'entoureront pas ſes genoux, en l'appellant du tendre nom de pere. Que déſormais le fils de Tydée, tout redoutable qu'il eſt, craigne qu'un ennemi plus puiſſant ne vienne l'aſſaillir, & qu'enfin la fille d'Adraſte, Egialée ſortant avec effroi du ſommeil, n'éveille ſes eſclaves par ſes cris douloureux, &, épouſe généreuſe d'un héros, ne pleure l'objet de toute ſa tendreſſe, & le plus vaillant des Grecs. «

En diſant ces mots elle s'empreſſoit à étancher le ſang immortel qui couloit de la bleſſure : la main fut guérie, & les douleurs aigues s'appaiſerent. Minerve

& Junon, les yeux attachés ſur Vénus, cherchoient à irriter Jupiter par des diſcours pleins d'ironie. » Pere des Immortels ! dit Minerve, vous courroucerez-vous contre moi, ſi je vous raconte le malheur de la Reine de Cypre ? Elle vouloit engager quelque Grecque à ſuivre un des Troyens, nation dont elle eſt maintenant épriſe, & comme elle prodiguoit les careſſes à cette beauté ornée de riches atours, l'agraffe d'or a bleſſé ſa main trop délicate. « A ces mots le Pere des Dieux & des hommes ſourit, & appellant la blonde Vénus : » Ma fille ! dit-il, les combats ne ſont point votre partage ; préſidez aux doux ſoins de l'amour, & laiſſez Minerve & le farouche Mars s'occuper des travaux de la guerre. «

Pendant ces diſcours le bouillant Diomède pourſuivoit Enée. Il ſait qu'Apollon l'a pris ſous ſa défenſe ; mais il ne reſpecte plus même cette grande Divi-

Digitized by

nité, & il aſpire toujours à ravir la lumiere au fils d'Anchiſe, & à le dépouiller de ſes nobles armes. Trois fois il fond ſur lui, brulant de l'immoler ; & trois fois Apollon le repouſſe de ſon bouclier éclatant. Mais lorſque Diomède, tel qu'un Dieu, ſe précipite pour la quatrième fois contre ſon ennemi, Apollon lui fait entendre ces paroles terribles : » Rentre en toi-même, fils de Tydée, retire-toi, & ceſſe de t'égaler aux Dieux ; car les Dieux immortels ſont d'une nature bien différente de celle des hommes qui rampent ſur la terre. «

Il dit. Diomède recule quelques pas, & n'oſe braver le courroux du Dieu qui lance la mort. Apollon tranſporte Enée loin du tumulte dans les murs de Pergame où s'éleve un Temple à ſon honneur. Latone, & la Déeſſe des forêts, Diane guériſſent la bleſſure du héros & lui prodiguent leurs ſoins, dans la vaſte enceinte du lieu le plus ſacré

de ce Temple. Cependant Apollon forme un fantôme ſemblable en tout au fils d'Anchiſe, & armé comme ce chef: auprès de ce fantôme les Troyens & les Grecs frappent des coups mutuels de leurs javelots, autour de leur ſein, leurs boucliers immenſes & leurs écus légers. Alors Apollon levant la voix, parle en ces mots au Dieu de la guerre.

» Mars! Mars! fléau des humains! toi dont le bras enſanglanté renverſe les remparts! n'iras-tu point écarter du champ de bataille ce mortel iſſu de Tydée, qui combattroit maintenant Jupiter, le pere des Dieux? D'abord il a bleſſé de ſa lance la main de Cypris: enſuite, pareil à l'un des Immortels, il n'a pas craint de s'élever contre moi-même. «

Il dit, & va s'aſſeoir ſur les remparts de Troye. Mars qui ne reſpire que le carnage, court animer les cohortes Troyennes ſous la forme de l'ardent

Acamas, chef des Thraces ; ſa voix exhorte les nobles fils de Priam : » O fils de Priam, de ce Roi chéri de Jupiter ! juſques à quand ſouffrirez-vous que les Grecs moiſſonnent vos cohortes ? attendrez-vous qu'ils combattent ſous les hautes portes d'Ilïon ? Un guerrier que nous honorions autant que le grand Hector, Enée, fils du magnanime Anchiſe, eſt étendu dans la pouſſiere. Hâtons-nous de tirer de la mêlée tumultueuſe ce compagnon valeureux. «

Par ces mots il excite la force & l'audace de chacun des combattans. Alors Sarpedon adreſſant à l'illuſtre Hector ces reproches pleins de vivacité : » Hector ! dit-il, qu'eſt devenu votre fier courage ? Vous vous vantiez autrefois de ſauver cette ville, ſans le ſecours de vos troupes ni de vos alliés, ſeul avec vos freres & les gendres de Priam. Je ne vois à préſent aucun de ces défenſeurs ; ils tremblent à l'écart, comme

une meute qui n'oſe approcher d'un lion, tandis que nous, vos alliés, nous combattons encore. Je viens à votre ſecours d'une contrée lointaine, de la Lycie & des bords tortueux du Xanthe: là j'ai laiſſé une épouſe chérie, un tendre fils, & de nombreux tréſors, que je ne deſire point d'accroître en ces lieux; & j'encourage mes Lyciens, & je ſoutiens moi-même le choc de ce formidable adverſaire, encore que je n'aye point à craindre que les Grecs s'en retournent chargés de mes dépouilles. Vous demeurez immobile, & vous n'exhortez point les troupes à s'armer de toute leur valeur, & à défendre leurs femmes, de peur qu'enveloppés comme dans les liens d'un filet immenſe, vous ne deveniez tous la conquête & la proie de vos ennemis qui raſeroient à l'inſtant votre ville fameuſe. Vous devriez jour & nuit vous occuper de ces ſoins, ſupplier les chefs des alliés appellés de pla-

ges lointaines, de combattre ſans relâche, & vous devriez faire ceſſer des reproches qui vous deshonorent. «

Ainſi parla Sarpedon, & ce diſcours bleſſa le cœur d'Hector. Auſſi-tôt il ſaute de ſon char avec ſes armes, & agitant deux javelots acérés, il court dans toute l'armée, & l'anime à combattre : il réveille leur ardeur guerriere. Les Troyens ſe retournent & font face aux Grecs, qui les reçoivent à rangs ſerrés, ſans qu'aucun d'eux recule.

Comme lorſque le vent diſperſe la paille légère dans une aire ſacrée où les Moiſſonneurs vannent le bled, & où la blonde Cérès ſéparant au ſouffle de l'Aquilon le grain de la paille, les vaſes ſe blanchiſſent de poudre : ainſi les Grecs ſont blanchis de la pouſſiere qu'élevent juſqu'à la voûte ſolide des cieux les courſiers revolans dans la mêlée : les écuyers tournent les chars ; les combattans portent droit à l'ennemi des

coups furieux. Le terrible Mars couvre d'une profonde nuit le champ de bataille, & va de tous côtés ſeconder les Troyens, fidele aux ordres du Dieu armé d'un cimeterre d'or, Apollon qui l'a chargé de réveiller leur courage, depuis le moment où il a vu s'éloigner Minerve, la Divinité tutélaire des Grecs. Cependant il fait ſortir Enée du lieu le plus ſecret de ſon Temple odorant, & il remplit de vigueur ce chef des guerriers. Enée paroît au milieu de ſes compagnons qui ſe réjouiſſent en le revoyant plein de vie, de force & de valeur : mais aucun d'eux ne l'interroge ; ils ſont livrés à d'autres ſoins où les entraînent Apollon à l'arc éclatant, le féroce Mars, & la Diſcorde toujours brulante de fureur.

Du côté des Grecs les deux Ajax, Ulyſſe & Diomède les excitent au combat. Ces troupes ne ſont effrayées ni des efforts des Troyens ni de leurs cris

Digitized by Google

tumultueux, & elles attendent leur choc ſans s'ébranler, ſemblables à ces nuées immobiles dont Jupiter, dans un tems paiſible, environne le ſommet des montagnes, tandis que dorment Borée & les autres vents furieux, qui diſperſent de leur ſouffle bruyant l'amas ténébreux des plus épaiſſes nuées: tels les Grecs attendent les Troyens de pied ferme, & ne ſongent point à la fuite.

Agamemnon court dans les rangs, & il exhorte les ſiens à haute voix. » Amis! ſoyez hommes, armez-vous d'un courage indomptable, & montrez que vous vous reſpectez les uns les autres dans les ſanglans combats. Quand les guerriers ſe reſpectent, ceux qui ſont ſauvés l'emportent par le nombre ſur ceux qui meurent; mais quand ils fuyent, il n'eſt pour eux ni gloire ni ſalut. «

Il dit, & lançant un rapide javelot, il atteint un chef illuſtre, l'ami d'Enée, Déicoon de Pergaſe, que les Troyens

honoroient autant que les fils de Priam, parce qu'il combattoit toujours aux premiers rangs. C'eſt lui dont le javelot d'Agamemnon frappe le bouclier ; l'airain perce l'armure, & s'enfonce à travers le baudrier dans les entrailles. Le chef tombe avec grand bruit, & ſes armes prolongent ce ſon épouvantable.

Enée venge ſa mort ſur deux braves guerriers, Orſiloque & Crethon, fils de Dioclès, habitant des beaux murs de Phéres : il avoit d'immenſes richeſſes, & il deſcendoit du fleuve Alphée, qui répand ſes eaux abondantes dans les campagnes des Pyliens. Ce fleuve donna le jour à Orſiloque, Roi d'un peuple nombreux, & pere de Dioclès dont naquirent ces jumeaux exercés dans tous les genres de combats. Au printems de leurs jours, voulant venger la gloire des Atrides, ils ſuivirent les Grecs dans de ſombres vaiſſeaux devant Troye, & la Mort les y couvrit de ſon ombre, & y

Digitized by G

termina leur carrière. Tels que deux jeunes lions qui, nourris par leur mere ſur le ſommet des montagnes & dans l'épaiſſeur des forêts profondes, enlevent les bœufs, les brebis graſſes, & dévaſtent les bergeries, juſqu'à ce qu'enfin atteints d'un fer tranchant, ils meurent eux-mêmes & périſſent de la main des hommes : tels ces guerriers ſont domptés par le bras d'Enée ; ils tombent ainſi que de hauts pins.

Ménélas qui voit leur chute, ému de pitié, court hors des rangs ; & brillant d'airain, il agite ſa pique menaçante. Mars excite ſon audace pour le faire ſuccomber ſous les coups d'Enée. Le fils du généreux Neſtor, Antiloque apperçoit Ménélas, & ſe précipite ſur ſes traces ; il tremble que ce chef ne ſoit en péril, & que ſa mort ne rende inutiles tous les travaux des Grecs. Déjà les deux combattans, pleins d'une ardeur martiale, s'oppoſoient leurs bras & leurs

lances, lorſqu'Antiloque arrive près de ce guerrier. Enée voyant ces deux héros réunir leurs forces contre lui, évite, bien qu'il ſoit intrépide, un combat trop inégal. Ils entraînent auſſi-tôt du côté des Grecs les corps de Crethon & d'Orſiloque, confient ces reſtes malheureux aux mains de leurs compagnons, & retournant au combat, ils ſe placent à la tête des troupes.

Alors tous deux ſe ſignalent; Ménélas renverſe Pylæmenes, ſemblable à Mars, & chef des magnanimes Paphlagoniens couverts de vaſtes boucliers; il atteint de ſa pique le guerrier qui l'attendoit de pied ferme, & la lui plonge dans la gorge; Antiloque frappe Mydon, écuyer & compagnon fidele de ce chef, & né d'Athymnias: il tournoit ſon char pour prendre la fuite, lorſqu'Antiloque lui lance une pierre au milieu du bras; les rênes brillantes d'ivoire échappent de ſes mains, & ſont traînées dans la

pouſſiere. Au même inſtant l'impétueux vainqueur lui porte de ſon glaive à la tempe un coup mortel : le guerrier palpitant tombe du char, la tête & les épaules engagées dans le ſable profond, & demeure en cet état, juſqu'à ce que ſes courſiers le renverſent, & l'écraſent ſous leurs pieds. Antiloque les anime & les pouſſe vers l'armée des Grecs.

Hector apperçoit ces guerriers à travers les rangs, & ſe jette contr'eux avec des cris terribles : auſſi-tôt les intrépides phalanges des Troyens le ſuivent ; Mars & la fière Bellone les conduiſent, Bellone amenant l'affreux tumulte des combats, Mars agitant dans ſes mains une lance énorme ; tantôt il précede Hector, tantôt il marche ſur ſes pas.

Le vaillant Diomède ne peut voir ſans frémir le Dieu de la guerre. Tel qu'un jeune homme ſans expérience, qui, après avoir parcouru de longues

plaines, s'arrête aux bords d'un grand fleuve, dont les eaux coulent avec rapidité vers l'Océan ; attentif au bruyant murmure de l'onde écumeuſe, il n'oſe pourſuivre ſa route, & retourne ſur ſes traces : tel Diomède ſe retire en adreſſant ces mots aux ſiens : » O Grecs ! ce n'eſt pas ſans raiſon que nous ſommes étonnés qu'Hector montre une force & une audace ſupérieures à celles des hommes : il a toujours près de lui quelque Divinité qui le garantit du trépas ; & je vois dans ce moment à ſes côtés Mars lui-même ſous la forme d'un mortel. Retirez-vous en faiſant face aux Troyens ; ce n'eſt pas contre les Dieux que doit s'armer votre courage. «

Il dit. Les Troyens fondent ſur ſa troupe. Hector immole deux guerriers, Anchiale & Ménesthée, ſavans dans les combats, & portés ſur un même char. A leur chute le fils de Télamon, ému

de pitié, court à l'ennemi, s'arrête, lance ſon brillant javelot, & frappe Amphius, qui, né de Sélage, vivoit dans l'heureuſe Paiſe, & poſſédoit d'immenſes troupeaux & de grandes richeſſes; mais un noir deſtin l'entraîna vers Ilion pour ſecourir Priam & ſes fils. C'eſt lui dont Ajax frappe le baudrier; la longue lance s'enfonce dans les entrailles; & le guerrier tombe avec un bruit terrible. Le fils de Télamon accouroit pour le dépouiller de ſes armes, lorſque les Troyens font pleuvoir ſur lui une grêle éclatante de traits; ſon bouclier en eſt couvert; cependant il preſſe du pied le cadavre, & retire ſa lance: mais il ne peut enlever au vaincu ſa belle armure: aſſailli de traits, il craint encore d'être enveloppé par les Troyens qui, auſſi nombreux que vaillans, l'aſſiégent la pique à la main, le repouſſent loin d'eux, malgré ſa force, ſa haute ſtature & ſa

fiere audace, & le contraignent à reculer.

Tels étoient les exploits de ces guerriers. Mais l'invincible deſtinée pouſſe vers Sarpedon Tlépoleme, né d'Hercule, & diſtingué par ſa vigueur & ſa taille élevée. Lorſque le fils & le petit-fils du Maître du Tonnerre, volant l'un vers l'autre, ſont près de ſe joindre, Tlépoleme prend le premier la parole.

» Sarpedon ! fait pour les conſeils plus que pour les combats où tu n'as point d'expérience, qu'eſt-ce qui t'oblige à venir trembler devant moi ? Ceux qui te diſent iſſu de Jupiter ſont des impoſteurs ; tu es bien éloigné de reſſembler aux héros qui dans les ſiécles paſſés lui dûrent la naiſſance : mais tel s'annonçoit, dit-on, Hercule mon pere, guerrier rempli d'audace & animé d'un courage de lion. Il vint autrefois ſur ces bords pour contraindre Laomédon à lui remettre les courſiers qui devoient être

le prix de ſes ſervices, & bien qu'il n'eût que ſix vaiſſeaux & peu de troupes, il ravagea Troye & fit d'elle un déſert. Toi, tu n'as qu'une ame timide; tes ſoldats périſſent. Tu as en vain quitté la Lycie, & tu ne ſeras ici d'aucun ſecours aux Troyens, quand même tu ſerois plein de vaillance; car abattu par mon bras, tu vas deſcendre aux portes des Enfers. «

Le chef des Lyciens lui repartit à l'inſtant. » Tlépoleme ! ſi ce guerrier ravagea les remparts ſacrés de Troye, ſouviens-toi que les Dieux voulurent punir la perfidie du fier Laomedon, qui paya ſon bienfaiteur d'inſolentes paroles, & ne lui remit pas les courſiers qui l'avoient attiré de plages lointaines. Quant à toi, tu recevras de ma main le trépas, & terraſſé par mon javelot, tu me donneras à moi la gloire qui me manque, & livreras ton ame au Monarque dont le rapide char roule dans l'empire des morts. «

A peine a-t-il parlé, que Tlépoleme leve ſon javelot de frêne : au même inſtant les javelots des deux guerriers volent de leurs mains ; Sarpedon atteint ſon adverſaire au milieu de la gorge, & la pointe fatale la perçant de part en part, la ſombre nuit du trépas lui couvre les yeux. Tlépoleme frappe de ſa longue lance la cuiſſe de Sarpedon ; l'airain brulant pénetre dans la chair, & s'approche de l'os : mais Jupiter écarte de lui la mort. Les amis du divin Sarpedon le portent hors du combat, accablé du javelot peſant qu'il traîne : aucun d'eux ne s'en apperçoit, & ne ſonge à l'en délivrer pour qu'il puiſſe monter ſur ſon char, tant ils ſont occupés autour de lui à le tirer d'un péril imminent. Les Grecs, de leur côté, enlevent le corps de Tlépoleme. L'intrépide Ulyſſe voit ce ſpectacle, & ſon cœur eſt ému ; plein de trouble, il délibere s'il pourſuivra le fils du Dieu qui lance la fou-

dre, ou s'il enverra les Lyciens en foule au ſombre rivage. Mais il n'étoit pas réſervé au javelot d'Ulyſſe d'abattre le fils redoutable de Jupiter : Minerve le précipite vers les bataillons de Lycie. Là il renverſe à la fois Cœranus, Alaſtor, Chromius, Alcandre, Alius, Noëmon & Prytanis. Le héros eut terraſſé un plus grand nombre de victimes, ſi le grand Hector n'eût vu ce carnage : il s'avance hors des rangs ; ſes armes jettent un vif éclat, & il ſeme devant lui la terreur. Sarpedon qui le rencontre ſur ſon paſſage éprouve un mouvement de joie : » Fils de Priam ! dit-il d'une voix lamentable, ne ſouffrez pas qu'étendu ſur ce rivage, je devienne la proie de nos ennemis : ſecourez-moi ; & qu'enſuite la vie m'abandonne dans les murs de votre ville, puiſque je ne dois pas retourner dans mon palais aux doux lieux de ma naiſſance, & réjouir par mon retour une épouſe chérie & un tendre fils. «

Il dit. Hector agitant ſon fier panache, ne réplique point ; mais il paſſe rapidement devant lui, brule de repouſſer les Grecs, & de répandre parmi eux le carnage. Les amis de Sarpedon le portent ſous un grand hêtre, conſacré à Jupiter : là le brave Pelagon, l'un de ceux qu'il chériſſoit le plus, lui retire le javelot de la bleſſure ; ſon ame eſt prête à s'envoler, & ſes yeux ſe couvrent d'épaiſſes ténèbres : mais bientôt il reprend ſes eſprits ; le ſouffle de Borée qui l'environnoit ranime ſa vie preſqu'éteinte.

Cependant les Grecs attaqués par le Dieu des combats & Hector muni d'une forte armure, ne fuyoient pas vers leurs vaiſſeaux, ni n'avançoient ſur le champ de bataille ; mais ils reculoient à pas lents, depuis qu'ils avoient appris que Mars étoit à la tête des Troyens.

Par qui commença le carnage que firent le héros né de Priam, & Mars

éblouiſſant d'airain, & qui fut le dernier qu'ils étendirent dans la pouſſière ? Ils renverſent le grand Teuthras, Oreſte qui domptoit les courſiers indociles, Trechus, brave Etolien, Oenome, Hélénus fils d'Oenops, enfin Oreſbe au caſque coloré, qui habitoit Hyla aux bords du lac Céphiſe, & déſiroit avec ardeur d'accroître encore ſes richeſſes : à côté de ſa demeure s'élevoient celles d'autres Béotiens, chefs d'un peuple opulent.

Junon qui voit du haut des cieux tant de Grecs tomber ſous le fer ſanglant de Mars & d'Hector, adreſſe auſſitôt ces paroles à Minerve : » Eh quoi ! fille du Dieu de l'Égide ! c'eſt en vain que nous avons promis à Ménélas, qu'après avoir détruit les remparts d'Ilion, il retournera dans ſa patrie, ſi nous laiſſons Mars exercer librement ſes fureurs. Armons-nous à notre tour, courons nous oppoſer à ces ravages. «

Pallas obéit à ſa voix. Junon, Déeſſe vénérable & fille du grand Saturne, s'empreſſe elle-même à couvrir les courſiers de harnois d'or. Hébé, aux deux côtés du char, fait rouler promptement autour de l'axe d'acier les roues, cercles que huit rayons décorent; ces cercles ſont d'un or incorruptible, munis encore de pluſieurs lames d'airain, jointes avec art, ouvrage merveilleux : les moyeux ſavamment arrondis ſont d'argent : le trône eſt étendu ſur d'éclatantes courroies ; & deux arcs reçoivent les guides : un timon d'argent s'unit au char : Hébé lie à l'extrémité du timon un beau joug formé d'or, où elle attache les rênes qui brillent du même métal. Junon impatiente, & ne déſirant que le carnage, conduit les prompts courſiers ſous le joug.

Cependant la fille de Jupiter, Minerve fait couler à ſes pieds dans le palais de ſon pere le voile ſuperbe

qu'elle a tiſſu de ſes mains, & revêtant la cuiraſſe du Dieu des nuées, elle s'arme pour les combats, ſource de tant de larmes. Elle couvre ſon ſein de la formidable Egide, bordée de longs ſerpens, & environnée de toutes parts de la Terreur : on voit ſur cette Egide la Diſcorde, la Force & l'inflexible Pourſuite ; là ſe préſente la tête de la Gorgone, monſtre hideux, épouvantable, ſigne funeſte du courroux de Jupiter. Pallas met enſuite ſur ſon front un caſque d'or, au haut duquel flottent quatre panaches, & qui ſous ſon enceinte couvriroit les combattans de cent villes. Elle monte ſur le char éblouiſſant, & ſa main prend cette forte, peſante & énorme lance, qui, dans le courroux de la Déeſſe née du plus puiſſant des Dieux, renverſe des bataillons de héros.

Junon preſſe du fouet les divins courſiers. Les portes des cieux mugiſſent en

s'ouvrant d'elles-mêmes, ces portes gardées par les Heures, à qui le ciel immenſe & l'Olympe ſont confiés, ſoit pour diſſiper ou amener les ſombres nuages. Les Déeſſes, l'aiguillon en main, pouſſent à travers ces portes les courſiers dociles. Elles trouvent le fils de Saturne aſſis, loin des autres Dieux, ſur le plus haut des ſommets nombreux de l'Olympe. Là Junon de ſa main d'albâtre arrête les courſiers, & interroge en ces mots le puiſſant Jupiter : » Pere des Immortels! n'êtes-vous point indigné contre Mars à la vue de tous ſes attentats, & de tant de vaillans guerriers qu'il a couchés dans la pouſſiere, entraîné par ſon aveugle rage? Mon cœur eſt ſerré de triſteſſe, cependant que tranquiles Cypris & Apollon triomphent d'avoir excité les fureurs de cet inſenſé qui ne connoît plus aucune loi. Grand Jupiter! puis-je, ſans exciter votre courroux, châtier ſon audace & le contraindre à ſortir du combat? «

» Allez, dit le Maître de l'Olympe, & oppoſez-lui Minerve qui plus d'une fois a ſçu le livrer aux plus cruelles douleurs. «

A peine a-t-il parlé que Junon charmée frappe les courſiers, qui volent avec ardeur entre la terre & le ciel couronné d'aſtres. Telle qu'eſt l'immenſe étendue des plaines de l'air, que parcourt des yeux un homme aſſis ſur la cime d'une roche élevée, & tenant ſes regards attachés ſur le noir Océan : tel eſt l'eſpace que franchiſſent d'un ſaut les bruyans courſiers. Arrivés devant Troye aux bords des fleuves qui coulent dans les campagnes, là où le Simoïs & le Scamandre confondent leurs eaux, Junon arrête les courſiers, les dételle, les environne d'un épais nuage ; & le Simoïs fait naître pour leur pâture une divine ambroiſie.

Cependant les Déeſſes s'avançant comme deux colombes dont le vol égal &

léger raſe la terre, ſe hâtent de ſecourir les Grecs. Lorſqu'elles touchent à l'endroit où les chefs les plus nombreux & les plus vaillans ſe preſſoient autour du belliqueux Diomède, ſemblables à des lions voraces, ou à des ſangliers indomptables, la Reine des Cieux arrête ſes pas, & prenant la forme de Stentor, elle leur parle par la voix terrible de ce combattant, auſſi bruyante que l'airain, ou que les voix réunies de cinquante guerriers. » Quelle honte ! s'écrie-t-elle, ô Grecs ! opprobres de votre race, qui n'avez que la ſeule apparence de la valeur ! Tant que le divin Achille s'eſt montré dans les combats, les Troyens n'ont point oſé s'écarter des portes d'Ilion, & ils redoutoient ſa lance invincible. Maintenant loin de leur ville ils menacent vos vaiſſeaux. «

Ces mots réveillent dans toute l'armée une ardeur guerriere. Cependant Minerve aux yeux d'azur s'approche de

Digitized by Google

Diomède, qu'elle trouve près de ſon char. Il rafraîchiſſoit la brûlante bleſſure faite par la flêche de Pandarus : des flots de ſueur couloient ſous le large baudrier de ſon bouclier immenſe ; il en étoit inondé, & ſon bras étoit affoibli par la fatigue : levant le baudrier, il étanchoit le ſang noir de ſa plaie. La Déeſſe touche le joug des courſiers : » Que Tydée, dit-elle, a produit un fils peu ſemblable à lui-même ! Tydée, il eſt vrai, n'avoit qu'une taille médiocre ; mais ſon ame étoit grande & belliqueuſe, & ſon courage ſe révoltoit quand je lui défendois de ſe précipiter au milieu des périls. Lorſqu'envoyé de la part des Grecs il vint ſeul dans Thébes parmi les fils nombreux de Cadmus, je voulois qu'il aſſiſtât paiſiblement à leurs feſtins dans leur palais ; mais lui, toujours rempli d'intrépidité, provoqua les Thébains au combat, & remporta ſur eux tous une victoire facile, tant mon

ſecours lui fut propice. Je ne ceſſe auſſi de t'accompagner, de veiller ſur toi, & je t'exhorte ſans relâche à combattre. Mais ou l'excès de la fatigue t'accable, ou quelque ſentiment de crainte a glacé ton cœur. Non, tu n'es pas le fils de Tydée, de ce rejetton du brave Oeneus. «

» Je vous reconnois, ô Déeſſe ! fille immortelle de Jupiter ! dit le héros ; auſſi vous répondrai-je ſans déguiſement. Ce n'eſt pas la crainte qui glace mon cœur, & je ne cede point à l'indolence : mais je me ſouviens encore des ordres émanés de votre bouche. Vous m'avez défendu de combattre les habitans fortunés des cieux, m'autoriſant à bleſſer du fer de ma lance la ſeule Reine de Cypre, ſi elle paroiſſoit dans la mêlée. C'eſt donc pour vous obéir que je me retire, & que j'ordonne aux Grecs de ſe raſſembler en ce lieu : car je vois le terrible Mars qui à la tête des Troyens préſide au combat. «

» Fils de Tydée ! Diomède que je chéris ! répond Minerve, ne redoute en ce jour ni Mars ni quelqu'autre des Immortels ; c'eſt moi qui ſuis ton guide. Pouſſe hardiment contre lui tes courſiers impétueux ; frappe-le de près, & ceſſe de reſpecter un Dieu féroce, enivré de rage, auſſi barbare qu'inconſtant. Il nous avoit n'aguere promis à moi & à Junon de ſoutenir les Grecs ; & maintenant il favoriſe les Troyens. «

En diſant ces mots elle anime Sthénélus à deſcendre du char, & l'en tire de ſa main : il s'élance à terre : elle monte ſur le char, & ſe place à côté de Diomède, le cœur enflammé de courroux : l'eſſieu de hêtre gémit ſous le poids ; il porte une Déeſſe terrible & un grand héros. Pallas prend le fouet & les rênes, & pouſſe les ardens courſiers vers le Dieu de la guerre. Il venoit d'étendre ſur le ſable le fils d'Ocheſius, Périphas d'une taille giganteſque, & le

plus vaillant des Etoliens ; ſon bras enſanglanté l'immoloit : Minerve ombrage ſa tête du caſque de Pluton pour n'être pas apperçue du Dieu des combats.

Dès que Mars voit le fils de Tydée, il laiſſe l'énorme Périphas étendu à l'endroit où il vient de lui arracher la vie, & court vers l'audacieux Diomède. Lorſqu'ils ſe joignent, le Dieu allonge le premier ſa pique d'airain au-deſſus du joug & des rênes des courſiers de ſon ennemi, brûlant de lui ravir le jour ; mais Pallas ſaiſit la pique, l'écarte du char, & rend ſa furie inutile. Diomède pouſſe à ſon tour ſa lance, que Minerve conduit vers les entrailles où l'on attache la ceinture ; c'eſt là qu'elle frappe Mars & déchire ſa peau divine : elle retire la lance ; & ce Dieu jette un cri terrible, ſemblable à ceux de neuf ou dix mille combattans livrés à une fureur homicide : un tremblement ſaiſit les Troyens & les Grecs épouvantés, tant

Digitized by

étoit terrible ce cri de Mars inſatiable de carnage.

Ainſi que naît tout-à-coup une nuit ténébreuſe, à l'arrivée des nuages amenés par le ſouffle brûlant des vents de midi; ainſi parut à Diomède le ſombre Mars s'élevant dans des nuages vers l'eſpace immenſe du ciel. Il arrive en un moment au ſéjour des Dieux ſur le haut Olympe. Saiſi de douleur & de colère, il s'aſſied près du trône de Jupiter, lui montre le ſang immortel qui couloit de ſa bleſſure, & prononce d'une voix lugubre ces paroles précipitées par la rage : » Mon Pere ! votre indignation n'éclatera-t-elle point à l'aſpect de pareils attentats ? Nous qui ſommes au rang des Dieux, nous avons toujours éprouvé les plus cruelles diſgraces en voulant, à l'envi l'un de l'autre, favoriſer la race des mortels. Mais c'eſt de vous que naiſſent nos diviſions, vous qui avez produit cette Déeſſe inſenſée, funeſte, dévouée à l'in-

juſtice. Tous les autres Dieux de l'Olympe obéiſſent avec ſoumiſſion à vos loix ; mais vous n'employez ni paroles ni punitions pour retenir cette Déeſſe dans le devoir, & vous êtes toujours indulgent à ſon égard, parce que vous avez ſeul mis au jour cette Furie. C'eſt elle qui excite maintenant la rage que Diomède exerce contre les Dieux. Il a bleſſé la main de la Reine de Cypre ; enſuite plus audacieux, il s'eſt élancé contre moi-même, tel que l'un des Immortels. Sans ma courſe rapide, j'euſſe été étendu dans la foule hideuſe des cadavres, ou, puiſque je ne peux mourir, accablé ſous les coups de l'airain. «

Le Maître du Tonnerre lui lance un regard courroucé : » Divinité inconſtante ! dit-il, ne viens point m'adreſſer tes murmures. De tous les Immortels qui habitent l'Olympe tu m'es le plus odieux ; tu ne reſpires toujours que diſcordes, que guerres & que combats. Je recon-

nois en toi l'eſprit impérieux & indocile de ta mere Junon, que j'ai peine à réprimer par mes paroles, & je ne doute point que les maux qui fondent ſur toi ne ſoient l'effet de ſes conſeils. Mais je ne permettrai pas que tu ſois plus long-tems en proie à la douleur ; tu es mon fils, & ta mere m'a donné en toi un gage déſiré de notre hymen : ſi, avec autant de perfidie, tu étois né de quelqu'autre Dieu, tu ſerois depuis long-tems précipité dans des abîmes plus profonds que ceux où les Titans gémiſſent. «

Il dit, & ordonne à Pæon de le guérir. Pæon verſe dans la bleſſure un baume qui appaiſe les douleurs, & il le rétablit ; ce Dieu n'avoit rien qui fût d'un mortel. Comme le ſuc de la figue, que l'on agite dans la blanche liqueur du lait, le coagule à l'inſtant ſous la main qui le tourne : ainſi ce baume guérit promptement le farouche Mars. Hébé, après lui avoir préparé un bain qui le

rafraîchit, choiſit les plus beaux vêtemens de ce Dieu pour l'en décorer. Il s'aſſied d'un air triomphant auprès du fils de Saturne.

Junon, Reine d'Argos, & l'invincible Minerve, ſatisfaites d'avoir réprimé les fureurs de Mars, rentrent au palais du grand Jupiter.

CHANT SIXIÈME.

LES Dieux avoient abandonné le terrible combat : mais l'ardeur meurtriere éclatoit encore çà & là dans le champ de bataille, & les javelots des deux partis ſe confondoient entre les rives du Simoïs & du Xanthe.

Ajax Télamonien, ce ferme appui des Grecs, enfonce le premier une phalange Troyenne, & ramene l'eſpérance dans le cœur de ſes compagnons en abattant le chef des Thraces, Acamas né d'Eüſſorus, auſſi diſtingué par ſa force que par la hauteur de ſa taille : la lance d'Ajax l'atteint au cône du caſque ombragé d'un ample panache, pénétre dans le front, & lui perce l'os : ſes yeux ſont couverts du voile impénétrable de la mort.

Diomède immole le fils de Teuthramis, Axyle, qui habitoit les beaux murs

d'Ariſbe, & poſſédoit de grandes richeſſes ; ami des hommes, ſa maiſon, ſituée ſur une route paſſante, étoit conſacrée à l'hoſpitalité : mais de tous ceux qu'il avoit recueillis nul ne s'expoſa pour écarter de lui la fatale mort ; le ſeul Caléſius ſon fidele ſerviteur qui conduiſoit alors ſes courſiers, meurt à ſes côtés de la main de Diomède ; ils deſcendent réunis au ſombre rivage.

Euryale abat Dreſus & Ophelte, & court attaquer Æſepe & Pedaſe, qui reçurent le jour de la Naïade Abarbarée & de Bucolion, fils aîné du Roi Laomédon, & né d'un lit clandeſtin. Bucolion paiſſoit les troupeaux, lorſqu'il s'unit à cette Naïade, qui portant en ſon ſein le fruit de ces amours, donna la naiſſance à ces deux jumeaux. Le fils de Méciſtée, peu touché de leur jeuneſſe & de leur beauté, les étend ſur le ſable, & les dépouille de leurs armes.

L'intrépide Polypœtes renverſe Aſtyale ; Ulyſſe de ſon javelot donne la mort à Pedyte, arrivé de Percoſe ; Teucer fait couler le noble ſang d'Arétaon ; & le fils de Neſtor, Antiloque armé de ſa brillante pique, couche Ablérus dans la pouſſiere. Le chef de tant de guerriers, Agamemnon frappe d'un coup mortel Elatus, qui régnoit dans les murs élevés de Pédaſe ſur les bords charmans du Satnion. Léite, héros illuſtre, ravit le jour à Phylaque fuyant devant ſes pas, & Mélanthius tombe ſous le fer d'Eurypyle.

Le belliqueux Ménélas prend Adraſte vivant : les chevaux de ce chef, ſaiſis d'épouvante, couroient à pas précipités dans la campagne, lorſqu'arrêtés par un tronc de tamarin, ils briſent le char à l'extrémité du timon : ils ſuivoient la foule des courſiers effarouchés qui voloient vers la ville, tandis que le guerrier, roulant du char, tombe près de la

roue le viſage contre terre. Ménélas eſt près de lui, tenant en main ſa longue pique. Adraſte embraſſe ſes genoux, & lui dit d'une voix ſuppliante : » Donnez-moi des liens, ô fils d'Atrée ! & recevez le digne prix de ma liberté ; dans le palais de mon pere abondent les richeſſes les plus précieuſes, l'or, l'airain, & le fer ouvragé ; mon pere vous les prodiguera pour ma rançon s'il apprend que je ſuis en vie auprès des vaiſſeaux des Grecs. «

Par cette priere il fléchiſſoit le cœur de Ménélas, qui alloit ordonner à l'un des ſiens de le conduire vers les vaiſſeaux, lorſqu'Agamemnon accourt indigné : » O Ménélas ! s'écrie-t-il, guerrier foible ! eſt-ce toi qui t'occupes du ſoin de ſauver nos ennemis ? Les Troyens t'ont ſans doute donné dans ta maiſon de grands ſujets de reconnoiſſance. Qu'aucun d'entr'eux n'échappe à notre bras ; même l'enfant que la mere porte

en ſon ſein, qu'il n'échappe point; mais que tous les habitans d'Ilion périſſent, ſans recevoir de ſépulture, & ſans laiſſer d'eux aucune trace. «

Il dit, & il change les ſentimens de ſon frere, & le rappelle à un juſte courroux. Ménélas repouſſe de ſa main Adraſte, tandis qu'Agamemnon plonge ſa lance dans le corps du guerrier qui tombe à la renverſe; Agamemnon lui preſſant du pied le ſein, retire ſa lance.

Mais Neſtor exhorte les troupes à haute voix: » Amis! héros de la Grèce! éleves de Mars! qu'aucun de vous ne demeure en arrière par la ſoif du butin, occupé du ſeul deſir de retourner vers ſes vaiſſeaux avec les plus grandes richeſſes: mais immolons nos ennemis; & vous pourrez enſuite, maîtres de la plaine, vous charger à loiſir d'immenſes dépouilles. «

Ces paroles rempliſſent les troupes d'une vive ardeur. Alors les Troyens,

ſaiſis d'effroi, euſſent été repouſſés par les Grecs juſques dans Ilion, ſi Hélénus fils de Priam, & le plus habile des Augures, s'approchant d'Hector & d'Enée, ne leur eut tenu ce diſcours.

» Hector ! Enée ! car c'eſt ſur vous que repoſe le principal eſpoir des Troyens & des guerriers de Lycie, vous qui vous ſignalez le plus dans toutes nos entrepriſes, ſoit qu'il faille combattre ou délibérer ; arrêtez ici, & courant de toutes parts, retenez nos ſoldats devant ces portes, de peur qu'en fuyant ils ne ſe précipitent juſques dans les bras de leurs femmes, & ne deviennent la riſée de nos ennemis. Quand vous aurez rallié toutes nos phalanges, nous ſerons inébranlables à ce poſte, &, avec quelque fureur qu'on nous attaque, nous ſoutiendrons les efforts des Grecs ; la néceſſité l'ordonne. Vous cependant Hector, ſoumis aux ordres des Dieux, entrez vous-même dans la ville, &, ſans

Digitized by Goog

tarder, dites à notre mere Hécube, que ſuivie des plus reſpectables Troyennes, elle ſe rende dans la citadelle au Temple de Minerve ; qu'elle ouvre les portes du Temple ſacré, & poſant ſur les genoux de la blonde Déeſſe le plus grand & le plus beau des voiles qu'elle a dans ſon palais, & qu'elle chérit le plus, elle lui promette de ſacrifier dans ce Temple douze géniſſes d'un an, qui n'ont pas encore ſubi le joug, ſi, touchée de compaſſion en faveur de notre ville, des femmes des Troyens & de leurs tendres enfans, elle écarte des murs ſacrés d'Ilion le fils de Tydée, ce combattant féroce qui répand l'allarme dans tous les cœurs. Il eſt, je crois, le plus redoutable des Grecs : jamais nous n'avons autant craint Achille même, lui qui eſt né d'une Déeſſe, & dont aucun guerrier n'égale la force & la fureur martiale. «

Il dit : Hector docile à l'ordre de

l'Augure Hélénus, ſaute à l'inſtant de ſon char avec ſes armes, & agitant deux javelots, vole dans toute l'armée, l'anime au combat, & réveille leur ardeur guerriere : les Troyens ſe retournent, font face aux Grecs, qui reculent, & ſuſpendent le meurtre : ils croyent que l'un des Immortels eſt deſcendu de la voûte brillante du ciel pour ſecourir les Troyens, tant ils ſe ſont retournés avec audace.

Alors Hector élevant une voix terrible : « Troyens ſuperbes ! dit-il, Alliés venus de plages réculées ! Mes amis ! ſoyez des guerriers, & rappellez tout votre courage, tandis que je vais dans Ilion ordonner aux vieillards prudens, & à nos épouſes d'invoquer les Dieux & de leur vouer des hécatombes. » Après ces mots il s'éloigne : la peau noire qui borde ſon bouclier arrondi qu'il a rejetté ſur ſes épaules, lui frappe & la tête & les pieds.

En même tems le fils d'Hippoloque, Glaucus, & le fils de Tydée, prêts d'en venir aux mains, s'avancent au milieu des deux armées. Lorſque courant s'attaquer ils ſont à une courte diſtance l'un de l'autre : » Vaillant guerrier ! dit le fier Diomède, quel es-tu parmi les mortels ? Mes yeux ne t'ont pas encore apperçu dans les champs de la gloire ; & maintenant tu l'emportes ſur tous les tiens par ton audace, puiſque tu ne crains pas d'attendre ma lance. Malheureux ceux dont les fils oſent affronter ma fureur ! Si tu es quelque Dieu deſcendu de l'Olympe, apprends que je ne combats point les Immortels. Le fils de Dryas, le puiſſant Lycurgue qui s'éleva contr'eux vit bientôt terminer ſa carrière. Il pourſuivit ſur la montagne ſacrée de Niſſa les nourrices de Bacchus y célébrant les Orgies : frappées par ce Prince homicide, les thyrſes tomberent de leurs mains ; Bacchus fuyant

lui-même, ſe précipita dans la mer où Thétis le reçut tremblant entre ſes bras, tant il avoit été ſaiſi d'épouvante aux cris menaçans de ce mortel. Mais les Dieux au ſein du bonheur virent avec indignation ce Prince téméraire ; privé de la vue par le fils de Saturne, &, déteſté de tous les Immortels, il fut bientôt exclu du ſéjour des vivans. Je ne veux donc pas combattre les habitans des cieux. Que ſi tu te nourris des fruits de la terre, approche, & à l'inſtant tu toucheras au terme de ta vie. «

» Fils magnanime de Tydée ! répondit l'illuſtre rejetton d'Hippoloque, pourquoi me demandez-vous mon origine ? Il en eſt des races des hommes ainſi que des feuilles des arbres ; les unes, abattues par le vent, jonchent la terre, tandis que les autres, reproduites par les forêts verdoyantes, renaiſſent en la ſaiſon du Printems ; ainſi parmi les races celles-ci naiſſent & celles-là périſſent.

Si cependant vous deſirez d'être inſtruit de ma naiſſance, elle eſt aſſez connue. A l'extrémité de la fertile Argos, s'éleve la ville d'Ephyre, où régna jadis Siſyphe né d'Eole, & le plus intelligent des mortels. Il donna le jour à Glaucus, dont deſcendit le vertueux Bellerophon, à qui les Dieux accorderent avec la beauté cette valeur que l'humanité rend aimable. Mais Prœtus voulut le perdre, & il ſçut l'éloigner : il tenoit alors de Jupiter le ſceptre qui ſubjuguoit les Argiens. Sa femme, la belle Antée, brulant d'une paſſion impure pour Bellerophon, & ne pouvant ſéduire ce Prince doué des plus rares vertus, recourut à la calomnie. Meurs, ô Prœtus ! dit-elle, ou ravi le jour à Bellerophon, qui a voulu me contraindre à ſouiller ta couche. Le Roi fut ſaiſi de fureur à ce diſcours. Il ſe fit un ſcrupule de l'immoler lui-même ; mais il l'envoya dans la Lycie avec des Lettres fatales, ſcel-

lées avec ſoin, où il avoit tracé la perte de ce héros, & il lui enjoignit de les préſenter à ſon beau-pere, dans l'eſpoir qu'il le feroit mourir. Bellerophon part accompagné des Dieux. Lorſqu'il arrive aux bords du Xanthe qui coule dans les plaines de Lycie, le Prince de ces grandes contrées le reçoit avec des honneurs diſtingués; neuf jours ſe paſſent en feſtins; le ſang de neuf taureaux coule: mais à la dixième Aurore, il interroge ſon hôte & demande à voir les Lettres qu'il lui apportoit de la part de Prœtus ſon gendre. A peine les eut-il reçues, qu'il ordonne au Héros de tuer la Chimère, monſtre invincible, de race immortelle; à ſa tête de lion étoit uni le corps d'une chêvre qui ſe terminoit en dragon tortueux; elle vomiſſoit de ſon ſouffle terrible des torrens d'une brulante flamme: cependant il en purgea la terre, s'abandonnant aux ſignes des Dieux. Bientôt il combattit les Solymes;

& il n'avoit point, diſoit-il, livré de combat plus redoutable. Enfin il triompha des Amazones guerrieres. A ſon retour le Prince lui dreſſa un nouveau piége, choiſit dans toute la Lycie les plus courageux guerriers & les mit en embuſcade; nul d'eux ne rentra dans ſa demeure, ils furent tous défaits par l'intrépide Bellerophon. Le Roi reconnut enfin que ce héros deſcendoit des Dieux; il le retint dans la Lycie, lui donna ſa fille, & l'admit à tous les honneurs de la Royauté: les Lyciens lui firent préſent de leur terrein le plus beau, & plus fertile en bleds & en vignobles, pour qu'il le cultivât. Son épouſe lui donna trois enfans, Iſandre, Hippoloque, & Laodamie, Laodamie qui enflammant le cœur de Jupiter, mit au jour le divin Sarpedon. Mais Bellerophon, que les Dieux avoient aimé, devint l'objet de leur haine; il erroit ſeul dans les campagnes d'Aléius, ſe

nourriſſant de ſa triſteſſe, & fuyant la trace des humains. Le cruel Mars abattit Iſandre qui combattoit les valeureux Solymes. Diane tenant les rênes d'or perça dans ſon courroux le cœur de Laodamie. Hippoloque me donna la naiſſance & c'eſt lui dont je fais gloire de deſcendre. Il voulut que j'allaſſe à Troye, & ne ceſſa de m'exhorter à ſurpaſſer tous mes compagnons, & à ne pas deshonorer la race de mes peres, qui furent les plus grands héros d'Ephyre & de la vaſte Lycie. Telle eſt mon origine, tel eſt le noble ſang dont je ſuis né. «

A ces mots Diomède tranſporté de joie, enfonce ſa pique dans le ſein de la terre, & répond à ce chef d'un ton affectueux. » Apprenez que vous êtes uni avec moi par les nœuds d'une ancienne hoſpitalité. Le noble Oenée reçut jadis dans ſon palais le grand Bellerophon, l'y retint pendant vingt jours,

Digitized by Google

& ils ſe donnerent d'illuſtres gages de leur amitié mutuelle. Bellerophon reçut d'Oenée un baudrier d'une pourpre éclatante ; Oenée eut de Bellerophon une coupe d'or. Je l'ai laiſſée dans mon palais ; & c'eſt elle qui m'a inſtruit des liaiſons de nos ayeux ; car je ne puis me rappeler d'avoir vu Tydée ; j'étois enfant lorſqu'il partit pour Thébes, expédition ſi fatale aux Grecs. Je ſerai donc au ſein d'Argos votre hôte & votre ami ; & vous ſerez le mien dans la Lycie, ſi jamais j'y porte mes pas. Évitons de nous frapper dans la mêlée : il me reſte aſſez de victimes parmi les Troyens & leurs Alliés, & j'immolerai ceux que les Dieux m'offriront, & que j'atteindrai dans ma courſe ; vous trouverez à votre tour parmi les Grecs aſſez de guerriers dignes d'exercer votre valeur, & vous abattrez ceux dont vous pourrez triompher. Changeons d'armes, & faiſons connoître à tous que nous ne

démentons pas l'amitié qui lioit nos ayeux. «

Après ces diſcours, ils s'élancent de leurs chars, ſe ſerrent la main, & ſe jurent une tendreſſe éternelle. Jupiter éleva alors l'ame de Glaucus, qui donna à Diomède des armes d'or du prix d'une hécatombe pour des armes d'airain que neuf taureaux auroient payées.

Cependant Hector arrive devant le hêtre & les portes Scées. Les femmes, & les jeunes Troyennes accourent autour de lui, & l'interrogent ſur le ſort de leurs fils, de leurs époux, de leurs freres, & de leurs amis : il leur preſcrit d'aller avec ordre implorer les Dieux : la plupart étoient menacées de grands malheurs.

Il ſe rend enſuite au palais de Priam, décoré de hauts portiques. Il y avoit dans ce palais cinquante chambres d'un marbre luiſant, contigues, où les fils de Priam dormoient à côté de leurs

épouſes : en face s'élevoient au haut du même palais douze chambres auſſi d'un marbre luiſant, contigues, où les gendres du Roi dormoient à côté de leurs épouſes vertueuſes. C'eſt là qu'Hector rencontra ſa généreuſe mere, comme elle ſe rendoit chez Laodice, la plus belle de ſes filles ; elle le preſſe dans ſes bras : » Mon fils ! dit-elle, quel ſujet te fait quitter la bataille terrible, & t'amene en ces lieux ? Sans doute les Grecs, nom déteſté, combattent déjà autour de nos remparts, & tu es conduit ici par le deſir de lever les mains vers Jupiter, du haut de la citadelle. Mais demeure un moment ; je vais t'apporter de la douce liqueur du vin, dont tu feras des libations en l'honneur des Immortels, & dont tu t'abbreuveras enſuite pour réparer tes forces ; le vin ranime le guerrier épuiſé. Cher Hector ! que de fatigues tu ſouffres pour la défenſe de tes concitoyens ! «

» Ne me préſentez point de cette douce liqueur, ô ma vénérable Mere! répondit Hector impatient de voler aux combats; elle pourroit me dépouiller de mes forces & de mon ardeur martiale. Je reſpecte trop Jupiter pour lui faire des libations avant d'avoir verſé ſur mes mains une onde pure; il n'eſt pas permis, étant ſouillé de ſang & de carnage, d'implorer le Dieu aſſis ſur les ſombres nuées. Mais vous, raſſemblant les plus reſpectables Troyennes, allez, chargée d'encens, au Temple de la guerriere Pallas, & poſant ſur les genoux de la Déeſſe le plus beau & le plus grand des voiles que vous avez dans votre palais, & qui vous eſt le plus cher, promettez-lui d'immoler dans ce Temple douze géniſſes d'un an, encore exemptes du joug, ſi, touchée de compaſſion en faveur de notre ville, des femmes des Troyens, & de leurs tendres enfans, elle éloigne de nos murs

ſacrés le fils de Tydée, ce combattant féroce qui ſeme l'allarme dans tous les cœurs. Allez donc au Temple de Minerve: je vais trouver Pâris, & le tirer de ces remparts, s'il veut écouter ma voix. Puiſſe la terre l'engloutir en cet inſtant! car le Dieu de l'Olympe l'a nourri pour la ruine des Troyens, du magnanime Priam & de ſes fils. Si je le voyois précipité dans les Enfers, j'oublierois, je crois, nos cruelles infortunes. «

Il dit: Hécube ſe rend dans ſon palais, & donne ſes ordres à ſes femmes, qui raſſemblent auſſi-tôt les plus vénérables Troyennes. Cependant elle va dans un cabinet odoriférant, où étoient renfermés les plus ſuperbes voiles, ouvrage des Sidoniennes, que le beau Pâris avoit amenées de Sidon au même tems qu'il traverſoit la vaſte mer & raviſſoit l'illuſtre épouſe de Ménélas. Hécube choiſit, pour l'offrir à Minerve, le plus riche & le plus grand de ces voiles

Digitized by Google

placé ſous tous les autres, il avoit l'éclat d'un aſtre. Elle ſe hâte enſuite de partir, & les Dames Troyennes ſe preſſent en foule ſur ſes pas.

Dès qu'elles arrivent au haut de la citadelle devant le Temple, la belle Théano, épouſe d'Antenor, en ouvre les portes : les Troyens l'avoient créée Prêtreſſe de Minerve. Elles levent toutes à la fois leurs mains vers la Déeſſe, & pouſſent des cris lugubres, tandis que Théano reçoit le voile, le poſe ſur les genoux de Minerve, & invoque la fille du grand Jupiter. » Auguſte Pallas ! toi qui défends Ilion ! Déeſſe illuſtre ! briſe la lance de Diomède ; fais qu'abattu lui-même devant les portes Scées ſon front touche la pouſſière, & nous viendrons dans ce Temple t'immoler douze géniſſes d'un an, qui n'auront point ſubi le joug, ſi tu es touchée de compaſſion en faveur de cette ville, des femmes des Troyens & de leurs tendres enfans. «

Tels furent ſes vœux, que Pallas refuſe d'exaucer.

Pendant qu'elles imploroient la fille de Jupiter, Hector ſe rend au palais de Pâris, dont ce Prince avoit lui-même ordonné la belle architecture, & qu'avoient élevé les plus habiles Artiſans qu'il y eût alors dans l'opulente Troye: ils lui avoient bâti ce palais orné d'un toit en terraſſe & d'une vaſte cour, entre ceux de Priam & d'Hector, au haut de la citadelle. C'eſt là qu'entre Hector, Prince chéri de Jupiter: il tenoit en main ſa longue pique, dont la pointe d'airain, entourée d'un anneau d'or, jettoit de vives étincelles devant ſes pas. Il trouve Pâris dans ſa chambre nuptiale, préparant ſes armes ſuperbes, ſon bouclier, ſa cuiraſſe & maniant ſon arc. Hélene, aſſiſe au milieu de ſes femmes, dirigeoit leurs travaux induſtrieux.

Dès qu'Hector apperçoit Pâris, il

éclate en reproches humilians. » Malheureux Prince ! ce n'eſt pas le tems de nourrir ce reſſentiment contre les Troyens : nos guerriers périſſent autour de la ville en combattant ſous nos hautes murailles. C'eſt vous qui avez allumé l'incendie de la diſcorde & de la guerre qui environne Ilion ; vous inſulteriez hautement celui de nous que vous verriez ſe dérober au combat. Hâtez-vous de ſortir de ces remparts, avant que Troye ſoit conſumée par les flammes ennemies. «

Pâris, auſſi beau qu'un Dieu, lui repartit : » Hector ! puiſque je reconnois la juſtice de vos reproches, je vous répondrai ; ne me refuſez pas votre attention. C'eſt moins la colere & le reſſentiment qui me retiennent dans ce palais que la douleur où je m'abandonne. Mon épouſe m'engageoit en ce moment par les plus flatteuſes paroles a reparoître dans le combat, & mon cœur s'y

Digitized by Google

portoit de lui-même ; la victoire change ſouvent de parti. Attendez donc ici que j'aye revêtu les armes, ou partez & je vous ſuis ; je ne tarderai pas à vous atteindre. «

Hector ne lui réplique point ; & ces paroles inſinuantes ſortent de la bouche d'Hélene. » Frere de cette malheureuſe qui par ſon action hardie vous a plongés dans l'infortune, & n'eſt digne que de votre haine ! plût-au-ciel que le jour où ma mere m'enfanta, un tourbillon impétueux m'eût tranſportée au haut d'une montagne, ou dans la tumultueuſe mer, où l'onde m'eût engloutie avant que l'on eut vu ces attentats ! Ou ſi les Dieux m'avoient réſervé la plus fatale des deſtinées, que ne me ſuis-je du moins unie à un Prince plus belliqueux, qui fut ſenſible au mépris & aux reproches des hommes ! Celui-ci manque de fermeté, & je ne me flatte pas qu'il en montre plus à l'avenir ; auſſi

recevra-t-il tôt ou tard la peine qu'il mérite. Mais, mon frere, daignez entrer, & vous repoſer ſur ce ſiége ; vous êtes accablé des travaux où vous vous engagez pour l'amour de moi couverte d'opprobre, & pour le crime de Pâris. Hélas ! Jupiter a voulu que nous ſubiſſions un ſort déplorable ; notre infamie & nos deux noms parviendront aux races les plus reculées ! «

» Ne me propoſez point le repos, répondit l'intrépide Hector ; vos ſoins officieux ſeroient inutiles. Je brûle de voler au ſecours des Troyens qui attendent avec impatience mon retour. Mais animez ce Prince, & qu'il s'anime lui-même à me joindre avant que je ſorte de ces murs. Je vais m'arrêter un moment dans mon palais pour donner un regard à mes fideles eſclaves, à mon épouſe chérie, & à mon jeune fils. J'ignore ſi je dois les revoir, & ſi les Dieux n'ont pas réſolu de me faire

Digitized by

tomber bientôt ſous les coups des Grecs. «

Il s'éloigne en diſant ces mots. Arrivé dans ſon palais, il n'y trouve point la belle Andromaque : accompagnée de ſon fils & d'une femme vêtue d'un voile élégant, elle étoit ſur une des tours, où elle pouſſoit des gémiſſemens & verſoit des larmes. Hector ne rencontrant point dans le palais ſa vertueuſe épouſe, s'arrête ſur le ſeuil. » Répondez-moi avec fidélité, dit-il aux femmes de ſa maiſon, où eſt allée Andromaque ? eſt-elle chez quelqu'une de mes ſœurs ou des épouſes de mes freres ? ou s'eſt-elle rendue au Temple de Minerve où les Troyennes la chevelure flottante appaiſent cette Déeſſe formidable ? «

» Hector ! puiſque je dois vous répondre avec fidélité, dit une des femmes les plus attachées à ſa maiſon, votre épouſe n'eſt ni chez vos ſœurs, ni dans le Temple de Minerve où les Troyennes

appaiſent cette Déeſſe. Dès qu'elle a ſçu la déroute des Troyens & l'attaque furieuſe des Grecs, elle s'eſt rendue vers la plus haute tour d'Ilion ; elle ſe précipitoit avec impatience vers les remparts, ſemblable à une femme égarée ; ſon fils porté par la nourrice ſuivoit ſes pas. «

Hector s'éloigne promptement, reprend le chemin qu'il a parcouru le long des édifices de Troye, traverſe cette ville immenſe, & arrive aux portes Scées, pour ſe rendre dans la campagne. Là ſon épouſe Andromaque accourt à ſa rencontre : dotée de grandes richeſſes, elle étoit fille du magnanime Eetion qui habitoit Thébes d'Hypoplacie ombragée de forêts, & gouvernoit les Ciliciens ; c'eſt lui dont la fille avoit épouſé l'intrépide Hector. Elle vient à la rencontre du guerrier, accompagnée de la nourrice, qui portoit ſur ſon ſein leur jeune fils, unique & tendre rejetton,

Digitized by Google

auſſi beau qu'un aſtre brillant. Hector l'appelloit Scamandrius ; mais tous les Troyens lui donnoient le nom d'Aſtyanax, parce que ſon pere étoit le défenſeur d'Ilion. Le guerrier le regarde avec un ſourire careſſant, & ne peut proférer une parole. Andromaque, l'œil chargé de pleurs, s'avance, ſaiſit la main de ſon époux, & lui dit : » Prince trop prodigue de tes jours ! ton courage te perdra ; tu es ſans pitié pour ce tendre enfant, & pour moi ta malheureuſe épouſe qui dans peu ſerai ta veuve ; car les Grecs réuniront tous leurs efforts pour t'arracher bientôt la vie. Dieux ! ſi je dois être abandonnée de toi ; il vaut mieux que je deſcende dans le tombeau : il ne me reſte point d'autre conſolation après ton trépas, & je n'ai pour partage que la douleur. Je n'ai plus ni mon pere ni ma mere. Le terrible Achille ravit le jour à mon pere lorſqu'il ravagea Thébes avec ſes hautes portes, il im-

Digitized by Google

mola Eetion, & ne lui enleva point ſes dépouilles, gardant quelque reſpect pour ce Roi ; je le vis conſumer ſon corps avec ſes armes éclatantes, & lui ériger une tombe, que les Nymphes des montagnes, filles de Jupiter, entourerent d'ormeaux. J'avois ſept freres dans notre palais, & ils deſcendirent tous en un ſeul jour au ſombre rivage ; Achille, ſemblable dans ſa courſe à un Dieu, les immola comme ils paiſſoient les bœufs dociles & les blanches brebis. Ma mere, Reine de la verte Hypoplacie, & conduite ici par le vainqueur avec toutes ſes richeſſes, recouvra ſa liberté en lui payant une immenſe rançon ; mais bientôt la cruelle Diane la perça de ſes traits dans le palais de mon pere. Hector ! je retrouve en toi & mon pere, & ma mere, & mes freres ; tu es mon tendre époux. Prends donc pitié de moi, & demeure ici devant cette tour, ſi tu ne veux laiſſer

ta femme veuve & ton fils orphelin. Arrête les troupes auprès de ce figuier ſauvage ; c'eſt l'endroit où l'on peut le plus aiſément eſcalader nos murs : là nos plus vaillans ennemis, les deux Ajax, l'illuſtre Idoménée, les Atrides & l'invincible Diomède ſont venus trois fois tenter l'attaque, ſoit par l'avis de quelque habile Augure, ou par l'impulſion de leurs propres cœurs. «

» Chere épouſe ! répondit Hector, je partage vivement tes allarmes : mais je ne puis penſer ſans frémir aux diſcours des Troyens & des Troyennes aux longs voiles, ſi, comme un lâche, je me tenois à l'écart pour éviter le combat ; & mon courage me preſcrit une autre loi. J'appris à mépriſer toujours les périls, & à combattre à la tête des Troyens pour ſoutenir la gloire de mon pere & la mienne. Je le ſais cependant, Ilion doit périr un jour avec Priam & le peuple de ce Roi dont la lance fut

ſi long-tems redoutée ; & j'éprouverois des regrets moins douloureux pour la deſtinée des Troyens, & même d'Hécube, du Roi Priam, & de mes freres, qui malgré leur nombre & leur valeur tomberoient dans la poudre ſous la main de nos ennemis, que pour ta deſtinée ; ſi l'un des chefs de la Grèce, étincelant d'airain, t'entraînoit toute en larmes, te dépouilloit de ta liberté ; conduite à Argos, tu ourdirois la trame ſous les ordres d'une autre, ou tu puiſerois de l'eau dans la fontaine de Meſſéis ou d'Hypérée, malgré la révolte de ton cœur, accablée ſous une dure contrainte. Alors quelque Grec diroit en voyant couler tes larmes : voilà l'épouſe d'Hector, de ce guerrier qui par ſes exploits ſe diſtinguoit des Troyens les plus valeureux lorſque l'on combattoit autour d'Ilion. Tel ſeroit ſon diſcours : tu ſentirois ta douleur ſe renouveler, & tu ſoupirerois après cet époux qui pour-

Digitized b

roit t'affranchir du joug de l'eſclavage. Mais avant que j'entende tes cris, & que je te voye arracher de ton palais, puiſſe la terre amoncelée couvrir mon cadavre ».

Après avoir ainſi parlé il approche de ſon fils, & lui tend les bras. L'enfant, à l'aſpect d'un pere qu'il aime, épouvanté de l'éclat des armes, & du panache terrible qu'il voit flotter du ſommet du caſque, ſe rejette dans le ſein de ſa nourrice, & pouſſe des cris. Son pere & ſa mere ſourient de ſa frayeur; & le héros ôte auſſi-tôt & poſe à terre ſon caſque éclatant, & après avoir baiſé ſon fils avec tendreſſe, & l'avoir bercé doucement entre ſes bras, il adreſſe à Jupiter & aux autres Dieux cette priere. » Jupiter! & vous tous Dieux de l'Olympe! que mon fils ſoit, ainſi que moi, illuſtre parmi les Troyens, & qu'il ſoit animé de la même force & de la même audace; qu'il regne avec puiſſance dans

Digitized by Google

Ilion. Et qu'on diſe un jour en le voyant revenir des combats, chargé des dépouilles ſanglantes d'un ennemi immolé de ſa main, il eſt plus vaillant que ſon pere, & puiſſe le cœur de ſa mere ſe réjouir à ce diſcours ! «

Il dit, & remet ſon fils entre les bras de ſon épouſe chérie, qui le couche ſur ſon ſein odoriférant, & le regarde avec un ſourire entremêlé de larmes. Ce ſpectacle attendrit le héros. » Chere épouſe ! dit-il en la flattant de ſa main, ne te livre point à cette douleur amere. Nul mortel ne peut me précipiter dans la tombe avant l'heure marquée par les deſtins ; il n'eſt point d'homme qui, dès ſa naiſſance, ne ſoit ſoumis à leur loi, le héros auſſi-bien que le lâche. Mais rentre dans ta demeure, reprends tes travaux aſſidus la toile & les fuſeaux, & veille ſur l'emploi de tes femmes ; la guerre eſt le partage des hommes nés dans Ilion, & ſur-tout le mien. «

En achevant ces mots il couvre ſon front guerrier du caſque chargé de crins flottans. Sa tendre épouſe s'éloigne, rentre dans ſa demeure, ſe retournant à chaque pas, & verſant un torrent de larmes. Arrivée au ſuperbe palais d'Hector, elle y trouve toutes ſes femmes raſſemblées, & réveille dans leurs cœurs la triſteſſe & le deuil : Hector vivant eſt pleuré par elles dans ſon palais ; elles ne ſe flattent plus qu'il retourne du combat, & échappe à la fureur des Grecs.

Cependant Pâris ne s'arrête plus dans l'enceinte de ſon palais : mais après avoir revêtu ſes armes diverſement colorées, il ſe précipite à travers la ville, ſe confiant en la légereté de ſes pas. Tel qu'un courſier qui retenu long-tems à la crêche, & nourri d'une blanche avoine, rompt ſes liens, frappe du pied la terre, & court dans les campagnes, accoutumé à ſe baigner dans l'onde courante

Digitized by Google

d'un beau fleuve ; il triomphe, leve ſa tête vers le ciel, agite ſa crinière ſur ſes épaules, & fier de ſa beauté, ſes pieds ſouples le portent rapidement à ſes bois & aux pâturages de ſes jumens : tel le fils de Priam, Pâris couvert de ſon armure, & tout brillant comme le Soleil, deſcend du haut de la citadelle, plein d'une joie orgueilleuſe ; ſes pieds agiles le portent au combat. Il joint Hector ſon frere au moment où ce héros s'éloignoit du lieu où il avoit entretenu ſon épouſe. Pâris prend le premier la parole : » Mon reſpectable frere ! dit-il, je crains de n'être pas venu auſſi promptement que vous l'ordonniez, & d'avoir retardé votre courſe rapide. «

» Prince, répondit Hector, aucun homme équitable ne vous taxera d'incapacité dans les travaux de la guerre ; vous avez aſſez de courage : mais vous ſouffrez qu'il ſe relâche, & votre indolence eſt volontaire. Je ſuis pénétré

d'une vive douleur lorſque mon oreille eſt frappée des traits inſultans que vous vous attirez de la part des Troyens, las de ſoutenir tant de maux pour votre querelle. Mais partons ; nous vuiderons nos légers débats, ſi jamais Jupiter conſent que dans nos demeures, nous offrions d'une coupe libre des libations aux habitans immortels de la voûte céleſte, après avoir repouſſé les ſuperbes Grecs loin de Troye. «

Digitized by Google

CHANT SEPTIÈME.

HECTOR ſe précipite hors des portes, & ſon frere l'accompagne : ils brulent tous deux en leurs cœurs de combattre & de ſignaler leur courage. Ainſi qu'un Dieu accorde aux ardens deſirs des Nautonniers un vent favorable, après qu'ils ont conſumé leurs efforts à agiter long-tems la mer de leurs rames unies, & que leurs membres ſont accablés d'épuiſement ; ainſi l'arrivée de ces deux guerriers ſatisfait les ardens deſirs des Troyens.

Alors ils triomphent également : l'un renverſe le fils du Roi Aréithoüs, Ménesthius, né dans Arne de l'auguſte Philoméduſe & d'Aréithoüs qui dans les combats s'armoit d'une maſſue. Hector de ſon javelot frappe Eïonée ſous le caſque d'un airain ſolide, & lui ravit le

jour ; tandis que Glaucus, chef des Lyciens, perce de ſa lance dans l'ardente mêlée l'épaule d'Iphinoüs qui s'élançoit ſur ſon char rapide ; il tombe du char, & rend le dernier ſoupir.

Minerve qui voit ces guerriers renouveler le combat, & répandre le carnage parmi les Grecs, deſcend d'un vol impétueux des ſommets de l'Olympe vers les murs ſacrés d'Ilion : auſſi-tôt Apollon qui du haut de Pergame portoit un œil attentif ſur la plaine, & ſouhaitoit la victoire aux Troyens, vole à la rencontre de la Déeſſe. Ils s'arrêtent au pied du hêtre élevé dans la campagne ; & Apollon, fils du Maître des Cieux, prend la parole. » Pourquoi vous précipitez-vous de l'Olympe avec cette furie, fille du grand Jupiter ! & quel eſt ce feu martial qui vous embraſe ? Venez-vous donner encore aux Grecs la victoire ſouvent inconſtante ? car vous n'avez aucune compaſſion de la perte

Digitized by Google

des Troyens. Mais ſi vous m'en croyez, ce qui ſeroit le parti le plus sûr, nous ſuſpendrons en ce jour la diſcorde & la guerre ; les deux peuples reprendront enſuite les armes, & combattront juſqu'à l'entiere deſtruction de Troye, puiſque vous goûtez, ô Déeſſes ! tant de charme à renverſer cette ville. «

» Je le veux, répond Minerve, & c'eſt le même deſſein qui m'a fait deſcendre de l'Olympe au milieu des Troyens & des Grecs. Mais comment parviendrez-vous à calmer la fureur des deux armées ? «

» Excitons le noble courage d'Hector, dit Apollon, afin qu'il provoque quelqu'un des Grecs à ſe meſurer avec lui dans ce champ terrible, & que les Grecs ſaiſis d'indignation & pleins d'audace animent l'un de leurs guerriers à combattre le divin Hector. «

Il dit, & la Déeſſe ne s'y oppoſe point. L'Augure Hélénus, fils chéri de

Priam, inſtruit du deſſein qu'Apollon & Pallas viennent de concerter, s'approche d'Hector, & lui dit : » Hector ! égal en prudence à Jupiter ! voulez-vous recevoir les avis d'un frere ? Diſpoſez les rangs des Troyens & des Grecs ; vous, provoquez le plus vaillant de nos ennemis à ſe meſurer avec vous dans ce champ terrible. Les deſtins ne vous condamnent point à périr en ce jour ; j'en ſuis aſſuré, & je viens d'entendre la voix des Dieux immortels. « A peine a-t-il achevé ces paroles, qu'Hector charmé s'avance entre les deux armées, & de ſa pique qu'il tient par le milieu, il repouſſe les phalanges Troyennes qui s'arrêtent au même inſtant. Agamemnon fait retirer les Grecs, tandis qu'Apollon & Minerve, ſemblables à deux vautours, ſe placent ſur le hêtre majeſtueux de Jupiter, & contemplent d'un œil ſatisfait ce nouveau ſpectacle. Les troupes en ſilence ſerrent leurs rangs couverts

de caſques, de boucliers & hériſſés de piques : telle eſt, quand le vent d'Occident commence à s'élever, la ſombre horreur qu'il répand ſur l'empire de la mer ; à ſon ſouffle les ondes noirciſſent. Hector, au milieu des deux armées, leur tient ce diſcours :

» Écoutez-moi, Troyens ! & vous Grecs intrépides ! je vous dirai ce que mon courage m'inſpire. Jupiter aſſis dans les cieux n'a pas voulu que notre alliance fût durable ; & il prépare aux deux peuples de grands malheurs, qui ne ſeront terminés que lorſque vous aurez ſoumis Ilion avec ſes tours, ou que vous ſerez vaincus vous-mêmes près de votre flotte qui a bravé l'Océan. Parmi vous ſont les plus vaillans guerriers de la Grèce : que celui qui ſe ſent animé de l'ardeur de me combattre, ſorte des rangs pour ſe meſurer ſeul avec le grand Hector. Voici les conditions de ce combat ; & toi, Jupiter ! ſois témoin de nos

ſermens. Si mon adverſaire m'abat ſous le fer de ſa pique indomptable, qu'il me dépouille de mes armes, & les porte vers les vaiſſeaux; mais qu'il renvoie mon corps à mes amis pour que les Troyens & leurs épouſes m'accordent les honneurs du bûcher funèbre. Que ſi c'eſt moi qui triomphe de mon adverſaire, & qu'Apollon me couvre de gloire, je dépouillerai le vaincu de ſes armes, je les porterai dans les murs d'Ilion, & les appendrai dans le Temple de ce Dieu redoutable: mais je renverrai ſon corps vers les vaiſſeaux; que les Grecs l'enſéveliſſent, & lui érigent un monument aux vaſtes bords de l'Helleſpont, afin que l'on diſe parmi les races futures en voguant ſur cette mer dans un vaiſſeau chargé de nombreuſes rames: C'eſt ici le tombeau d'un ancien guerrier, qui, comme il ſignaloit ſa valeur, fut renverſé jadis dans la pouſſière par l'illuſtre Hector. Ainſi

l'on parlera, & ma gloire ſera éternelle. «

Les Grecs, à ce défi, demeurent dans un profond ſilence, rougiſſant de refuſer le combat, & craignant de l'accepter. Enfin Ménélas ſe leve, & pouſſant un long ſoupir, il les accable de reproches. » O déſeſpoir ! Faux braves que vous êtes ! Femmes & déſormais indignes du nom de Grecs ! quel opprobre aviliſſant va nous couvrir, ſi dans ce moment nul d'entre nous n'oſe aller au-devant d'Hector ! Mais puiſſiez-vous tous être réduits en poudre, puiſque vous reſtez immobiles d'effroi & que vous renoncez à l'honneur ; je vais moi-même prendre les armes contre cet adverſaire. La victoire eſt entre les mains des Immortels. «

En diſant ces mots il revêtoit ſa belle armure. Alors, Ménélas ! on t'auroit vu périr ſous le bras d'Hector, plus vaillant que toi, ſi tous les Rois ne ſe fuſſent

levés pour te retenir, & ſi le grand Agamemnon lui-même te prenant la main, ne t'eût adreſſé ce diſcours: » Tu ſuis une ardeur inſenſée, ô Ménélas chéri de Jupiter! ſçaches te maîtriſer, quoiqu'il en coûte à ton cœur, & ne va point par un vain deſir de gloire combattre un héros dont la force eſt ſupérieure à la tienne, cet Hector, qui fait trembler tous les autres guerriers: Achille même, à qui tu dois céder la palme du courage, ne le rencontre pas ſans frémir dans les champs du triomphe. Demeure donc, retourne vers tes amis; les Grecs ſuſciteront au fils de Priam un autre adverſaire. Quelle que ſoit ſon intrépidité, & quelque ſoif qu'il ait du carnage, il ſavourera, j'en ſuis sûr, les douceurs du repos, s'il échappe de ce combat terrible. «

Ménélas, perſuadé par ces ſages conſeils, obéit, & ſes compagnons pleins de joie s'empreſſerent à lui ôter ſes ar-

mes. Alors le Roi de Pylos ſe levant au milieu d'eux : » Dieux immortels ! s'écrie-t-il, quel deuil va régner dans la Grèce ! combien ne gémira pas le vieux Pélée, ce guerrier illuſtre parmi les Phthiotes autant par ſa valeur que par ſa ſageſſe & ſon éloquence, & qui autrefois ſe plaiſoit tant à m'interroger dans ſon palais, à me demander les noms & la naiſſance de tous nos héros ! S'il apprend qu'en ce jour ils tremblent tous à l'aſpect d'Hector, il levera ſouvent ſes bras vers les Dieux, & les ſupliera de le décharger du fardeau de la vie, & de le faire deſcendre dans la demeure de Pluton. Grand Jupiter ! Minerve ! & Apollon ! que n'ai-je la jeuneſſe dont je jouiſſois, quand les Pyliens & les guerriers fameux de l'Arcadie combattirent raſſemblés ſous les murs de Phée, aux lieux qu'arroſe le Jardan, & où le Céladon roule ſes rapides eaux ! Là, Ereuthalion, tel qu'un

Dieu, nous bravoit à la tête de ſes troupes, revêtu des armes d'Aréithoüs, du grand Aréithoüs, que tous, hommes & femmes, déſignoient par ſa maſſue, parce qu'il dédaignoit de combattre de l'arc & du long javelot, mais qu'avec ſa maſſue de fer il rompoit les phalanges. Lycurgue employant la ruſe au lieu de la force, tua ce héros dans un chemin étroit où cette maſſue ne lui fut d'aucun ſecours; il le prévint, lui plongea ſa pique dans le corps, & le renverſant à terre, il le dépouilla de ſes armes, préſent du Dieu Mars. Depuis ce tems, Lycurgue les porta lui-même dans les champs de la guerre. Mais lorſqu'en ſon palais il reſſentit le poids de la vieilleſſe, il voulut qu'Ereuthalion, ſon fidele écuyer, en fut revêtu dans les batailles. Couvert de cette armure, il défioit tous nos chefs au combat. Tremblans & ſaiſis de terreur, aucun d'eux n'oſa ſe préſenter devant lui: moi ſeul, le plus jeune

de tous, je me ſentis l'audace d'attaquer cet adverſaire; je le combattis; Minerve me donna la victoire, & j'abattis à mes pieds le géant terrible; ſon vaſte corps étendu ſur le ſable couvroit un long terrein. Que ne puis-je rajeunir! & que n'ai-je aujourd'hui la même vigueur! Hector impatient de combattre, ſeroit déjà aux mains avec ſon ennemi: & vous, les plus vaillans des Grecs, vous n'êtes pas diſpoſés à courir avec joie à ſa rencontre! «

Tels étoient les reproches du Vieillard. Auſſi-tôt neuf guerriers ſe levent. Agamemnon Roi des hommes eſt le premier; le redoutable Diomède le ſuit; après eux ſe montrent, les Ajax pleins d'un courage intrépide, Idomenée, & ſon écuyer Merion, Dieu des batailles, enfin le fils illuſtre d'Evemon Eurypyle, Thoas fils d'Andrémon, & le ſage Ulyſſe: tous veulent combattre Hector. Le Roi de Pylos leur dit: » Remettez

au ſort le choix de celui qui doit entrer dans cette lice : quel qu'il ſoit, les Grecs ſe féliciteront & il ſe félicitera lui-même s'il échappe de ce combat formidable. «

Il dit. Ils marquent chacun leur ſort, & le jettent dans le caſque d'Agamemnon. Cependant les troupes levant leurs mains : » Maître des Immortels ! diſent-ils les yeux attachés ſur la voûte immenſe du ciel, que le ſort nomme Ajax, ou le fils de Tydée, ou le Roi même de la riche Mycènes. «

Neſtor agite le caſque, & l'on en voit ſortir le ſort que tous déſiroient avec le plus d'ardeur, celui d'Ajax : un héraut le porte aux neuf guerriers, en commençant par la droite ; aucun d'eux ne le connoît : mais lorſqu'allant de l'un à l'autre il arrive près de l'illuſtre Ajax qui, après y avoir mis ſa marque, l'avoit poſé dans le caſque, ce guerrier lui tend la main ; le héraut s'avançant

lui remet le ſort; Ajax voit ſa marque, la reconnoît, & tranſporté de joie il le jette à ſes pieds & s'écrie: » O mes amis! ce ſort eſt le mien, & mon cœur en triomphe, car je me flatte de vaincre le noble Hector. Vous, tandis que je vais revêtir les armes, adreſſez des vœux en ma faveur au fils de Saturne; mais que ce ſoit en ſecret, de peur que les Troyens ne les entendent; ou plutôt invoquez le ciel à haute voix, nous ne redoutons perſonne: il n'eſt pas de guerrier aſſez fort pour me contraindre à reculer ni pour me faire trembler, faute d'expérience; né, nourri dans Salamine, je ne crois pas être ſi novice dans les combats. «

Il dit, & chacun levant les yeux vers le ciel, fait cette priere: » Jupiter! toi qui gouvernes des ſommets de l'Ida! Dieu grand & terrible! donne la victoire au fils de Télamon; qu'il ſorte de ce combat, couvert d'une gloire immor-

Digitized by Google

telle; ou ſi tu chéris Hector, & que tu veilles ſur lui, accorde aux deux héros une valeur & une gloire égales. «

Tels étoient leurs vœux. Cependant Ajax ſe couvre de l'airain éblouiſſant. Après qu'il a revêtu toute ſon armure, il s'avance dans la lice, comme le formidable Mars, lorſqu'il va joindre les combattans que Jupiter a livrés aux fureurs de la Diſcorde dévorante : ainſi s'avance Ajax, ce ferme ſoutien des Grecs; il ſourit d'un air cruel & terrible, marchant à grands pas, & agitant ſa longue pique. Les Grecs en le voyant ſont remplis de joie, tandis qu'un tremblement s'empare de chacun des ennemis, & que même le grand cœur d'Hector palpite en ſon ſein; mais il n'eſt plus tems pour lui de craindre ni de ſe retirer, puiſqu'il a provoqué cet adverſaire au combat. Déjà le fils de Télamon le ſerre de près, portant un bouclier énorme, ſemblable à une tour;

c'étoit l'ouvrage de Tychius qui vivoit dans Hylé, & dont nul Armurier n'égaloit l'induſtrie; il lui fit ce bouclier, où éclata ſon art, de la dépouille entière de ſept taureaux vigoureux, qu'il couvrit encore d'une forte lame d'airain. Ajax qui portoit ce bouclier devant ſa poitrine, s'arrête près d'Hector, & le menaçant: » Hector! dit-il, c'eſt maintenant que tu vas connoître en combattant ſeul contre moi, quels guerriers ſe trouvent encore parmi les Grecs, ſans Achille qui rompt les rangs ennemis & qui a le cœur d'un lion. Bien qu'irrité contre Atride, il ſoit couché près de ſes vaiſſeaux, nous avons encore des guerriers, même en grand nombre, dignes d'aller au-devant de toi: mais ne tarde plus & commence l'attaque. «

» Noble fils de Télamon! chef des guerriers! répondit l'intrépide Hector; ne cherche point à éprouver mon courage comme ſi tu parlois à un foible en-

Digitized by Google

ſant, ou à une femme, qui ne connoît point les travaux de la guerre. J'ai été nourri dans les périls & le carnage : je porte à droite, à gauche le bouclier brûlant, & ſuis infatigable dans les batailles : faut-il combattre à pied ? je marche aux ſons du cruel Mars ; je m'élance auſſi ſur mon char & vole à l'attaque avec mes jumens impétueuſes. Quoique tu ſois redoutable, mes coups ne ſeront pas cachés, mais je te frapperai ouvertement, ſi je puis t'atteindre. «

Il dit, & balançant ſon javelot, il l'envoie vers Ajax, & frappe la lame d'airain qui formoit l'extérieur du large bouclier, dépouille des taureaux ; le javelot ardent s'ouvre une route, perce ſix peaux, & ne s'arrête qu'à la derniere. Le divin Ajax fait partir à ſon tour ſa lance, atteint le bouclier du fils de Priam ; la lance rapide vole à travers le bouclier étincelant, la riche cuiraſſe, déchire la tunique, & menace le flanc

d'Hector : mais le guerrier ſe courbe, & échappe à la Parque fatale. Ils retirent à la fois leurs javelots, & tombent l'un ſur l'autre avec une ardeur nouvelle, tels que des lions dévorans ou des ſangliers dont la force eſt indomptable. Hector allonge ſa pique, & preſſe le bouclier de ſon ennemi : mais loin de le rompre, la pointe de ſa pique ſe recourbe. Ajax s'élance, perce de part en part le bouclier d'Hector, & trouble ce chef qui ſe précipitoit vers lui avec furie ; le fer lui effleure la gorge ; il en jaillit un ſang noir. Cependant l'audacieux Hector n'abandonne point le champ de bataille ; il recule quelques pas, prend dans ſa forte main une roche énorme, noire, raboteuſe, qui ſe trouvoit en ce lieu, & la lance au milieu du vaſte & ſolide bouclier d'Ajax ; la lame d'airain en retentit dans tout ſon contour. Mais le fils de Télamon leve une roche bien plus peſante encore,

& après l'avoir tournée pluſieurs fois dans l'air, il la jette d'un bras vigoureux ; cette roche, telle qu'une groſſe meule, briſe le bouclier d'Hector, & frappe ſes genoux ; il eſt étendu à la renverſe dans la pouſſière, s'attachant à l'écu qui le couvre : mais Apollon le releve au même inſtant. Alors les deux guerriers armés de leurs glaives, alloient s'attaquer de près & ſe porter des coups plus terribles, ſi deux hérauts, miniſtres de Jupiter & des hommes, & pleins de prudence, ne ſe fuſſent avancés, Idéus de la part des Troyens, Talthybius de la part des Grecs. Ils tiennent leur ſceptre au milieu des deux combattans ; & le ſage Idéus parle en ces mots : » Ceſſez, mes chers enfans, de vous obſtiner à combattre : car Jupiter qui regne au haut des nuées vous aime tous deux ; tous deux vous êtes remplis de courage, & nous en ſommes tous convaincus. Déjà la nuit arrive, il eſt tems de lui obéir. «

Ajax lui répond : » Idéus ! c'eſt le fils de Priam que vous devez engager à propoſer la retraite ; il a défié au combat nos chefs les plus vaillans ; qu'il cede le premier, & je me retire à ſon exemple. «

Alors le grand Hector prenant la parole : » Ajax ! dit-il, puiſque les Dieux ont joint la prudence à la valeur qu'ils vous ont donnée en partage, car par votre valeur vous êtes le plus illuſtre des Grecs, ne nous opiniâtrons pas en ce moment au combat ; nous pourrons quelqu'autre jour le renouveler, juſqu'à ce que le deſtin nous ſépare, & faſſe triompher l'un ou l'autre. Déjà la nuit arrive, il eſt tems de lui obéir. Allez près des vaiſſeaux réjouir par votre préſence les Grecs, & ſur-tout vos compagnons, tandis que je vais dans la ville de Priam ranimer l'eſpoir des Troyens & des Troyennes, qui revêtues de voiles traînans ſont dans nos Temples &

Digitized by

implorent les Dieux en ma faveur. Mais, avant de nous quitter, donnons-nous un gage ſignalé d'une eſtime mutuelle, afin que les Troyens & les Grecs puiſſent dire : ils ont combattu avec toute la fureur de la diſcorde ; mais réconciliés, ils ſe ſont quittés amis. «

En achevant ces mots il donne au fils de Télamon ſa brillante épée, & y joint un riche baudrier : Ajax lui donne ſon baudrier d'une pourpre éclatante. Ils ſe ſéparent ; l'un va rejoindre l'armée des Grecs, l'autre ſe rend vers la foule des Troyens, qui ſont tranſportés de joie en le voyant revenir plein de force & de vie, échappé au bras invincible d'Ajax : ils le conduiſent vers la ville, & en croyent à peine le témoignage de leurs yeux.

D'un autre côté les Grecs conduiſent vers le grand Agamemnon Ajax fier de ſa victoire. Lorſqu'ils ſont dans la tente, le Roi des hommes immole en leur

faveur au puiſſant Jupiter un taureau de cinq ans ; ils le dépouillent, le partagent, en couvrent les broches, qu'ils préſentent aux flammes, & les retirent. Lorſqu'ils ont préparé le feſtin, ils s'y livrent avec joie, & tous participent à l'abondance. Le chef de tant de Rois, Agamemnon préſente au fils de Télamon la part la plus honorable, le dos immenſe de la victime.

Dès qu'ils eurent appaiſé les beſoins de la nature, Neſtor, ce vieillard dont les Grecs avoient tant de fois éprouvé la ſageſſe, ouvrit le premier un nouvel avis, prit la parole : » Atride ! dit-il, & vous chefs de toute l'armée ! un grand nombre de nos troupes vaillantes a péri dans ce jour ; le cruel Mars a fait ruiſſeler le ſang des Grecs, & en a noirci les rives qu'embellit le cours du Scamandre, & leurs Ombres ſont deſcendues dans les Enfers. Ordonnez donc, ô Roi ! que demain, dès les premiers

rayons du jour, nous ſuſpendions les combats; nous nous raſſemblerons pour amener ici les morts ſur nos chars attelés de bœufs & de mulets; brûlons-les à peu de diſtance de nos vaiſſeaux, afin que chacun de nous puiſſe porter leurs os à leurs enfans, quand nous retournerons dans notre patrie; & élevons-leur dans ce champ autour du bûcher une tombe commune. Près de cette tombe hâtons-nous de bâtir une muraille & de hautes tours qui puiſſent défendre nos vaiſſeaux & nous-mêmes; faiſons-y des portes ſolides, qui ouvrent un libre paſſage aux chars, & creuſons hors du mur un foſſé profond, qui l'embraſſe dans toute ſon étendue, & arrête les chevaux & les guerriers ennemis, ſi jamais les fiers Troyens vouloient nous accabler du poids de leurs forces. « Il dit, & tous les Rois applaudiſſent à cet avis.

Cependant, ſur la haute citadelle d'Ilion, ſe formoit, aux portes du palais

de Priam, une aſſemblée craintive, tumultueuſe. Antenor, plein de gravité & de ſageſſe, y fait entendre le premier cette harangue : » Prêtez-moi une oreille attentive, Troyens ! Dardaniens ! & vous Alliés ! afin que je vous déclare ce que mon cœur m'ordonne hautement de vous dire. Rendons, ſans tarder, aux Atrides Hélene & avec elle ſes richeſſes, pour qu'ils les emmenent dans leur patrie. En combattant, nous violons les ſermens les plus ſacrés ; & je ne prévois pour nous qu'un avenir funeſte, ſi nous ne prenons enfin le parti que je vous propoſe. «

Après ces mots le Vieillard s'aſſied ; & le beau Pâris, époux de l'aimable Hélene, ſe leve, & il prononce avec feu ces paroles : » Antenor ! ce que vous venez de nous propoſer, m'indigne, & il étoit, je crois, en votre pouvoir d'ouvrir un plus ſage avis. Si vous nous avez expliqué ſérieuſement votre

Digitized by Google

penſée, il eſt manifeſte que les Dieux ont déjà affoibli votre raiſon. Je ferai connoître mon ſentiment aux Troyens valeureux. Je le déclare ouvertement, je ne conſentirai jamais à me ſéparer de mon épouſe. Quant aux richeſſes qui de la Grèce l'ont ſuivie dans notre palais, je ſuis prêt à les donner, & même à y joindre de mes propres richeſſes. «

Il reprend ſa place. Alors le fils de Dardanus, Priam, mortel ſemblable aux Dieux, ſe leve au milieu de l'aſſemblée, & parle en ces mots : » Troyens, Dardaniens, & Alliés ! écoutez-moi, & je vous dirai ce que mon cœur m'inſpire. Prenez chacun à votre poſte les rafraîchiſſemens ordinaires ; faites une garde exacte, & ſoyez vigilans. Que demain Idéus ſe rende dès l'aurore vers les vaiſſeaux, & qu'il déclare aux Atrides les offres de Pâris, pour qui nous ſoutenons cette guerre : qu'il leur demande auſſi s'ils ne conſentent point à

ſuſpendre le bruit odieux des combats, afin que nous allumions les buchers funèbres : enſuite nous reprendrons les armes juſqu'à ce que le deſtin termine notre querelle, & donne la victoire à l'un des deux partis. «

Il dit ; tous l'écoutent & reſpectent ſes ordres. Ils prennent dans l'armée leur repas à leur poſte. Idéus dès l'aurore ſe rend vers la flotte. Il trouve les Grecs, ces diſciples de Mars, raſſemblés dans un Conſeil près du vaiſſeau d'Agamemnon. Le héraut ſe tenant au milieu d'eux : » Atrides ! & vous Princes des Grecs ! dit-il d'une voix ſonore, Priam & les autres illuſtres chefs d'Ilion m'ordonnent de vous propoſer les offres de Pâris, l'auteur de cette guerre ; puiſſent-elles vous être agréables ! Toutes les richeſſes qu'il amena dans Troye ſur ſes vaiſſeaux ; (que ne périt-il plutôt loin de ces bords !) il vous les remettra, & même il y joindra de ſes propres

richeſſes. Quant à la jeune épouſe du noble Ménélas, il refuſe de la livrer, encore qu'il y ſoit exhorté par les Troyens. Je dois auſſi vous demander ſi vous conſentez à ſuſpendre les combats tumultueux, pour conſumer les morts : enſuite nous reparoîtrons en armes, juſqu'à ce que le deſtin termine notre querelle, & donne le triomphe à l'un des deux partis. «

A ces mots toute l'aſſemblée garde un profond ſilence. Diomède prend enfin la parole : » Que nul de vous, dit-il, ne reçoive les tréſors de Pâris, ni Hélene elle-même. Il eſt évident, même aux yeux du plus ſimple, que les Troyens touchent à leur derniere ruine. «

Tous les chefs pouſſent des cris d'applaudiſſemens, & admirent ce diſcours du vaillant Diomède. Agamemnon s'adreſſant alors au héraut : » Idéus, dit-il, vous entendez la réponſe des

Grecs de leur propre bouche ; & leur avis eſt l'expreſſion de mes ſentimens. Quant aux morts, je ne leur refuſe pas la ſépulture ; n'épargnons point ces honneurs à ceux qui ſont deſcendus au royaume des Ombres & ne voyent plus la lumiere du jour, & hâtons-nous d'allumer le bûcher qui doit conſoler leurs mânes. Epoux de Junon ! Jupiter qui tonnes dans les cieux ! ſois témoin de nos ſermens ! «

En même tems il leve ſon ſceptre vers les Dieux. Idéus retourne vers les murs ſacrés d'Ilion. Les chefs Troyens & Dardaniens, aſſis dans le conſeil, étoient tous raſſemblés, & ils attendoient que le héraut s'offrît à leurs regards : il arrive enfin, & debout au milieu d'eux, il leur apprend la réponſe des Grecs. Auſſi-tôt les Troyens ſe préparent à la fois les uns à retirer les morts, les autres à dépouiller les forêts. Les Grecs de leur côté s'éloignant de

leurs vaiſſeaux, vont avec le même empreſſement dépouiller les forêts, & retirer leurs morts.

Le Soleil dardoit ſes premiers rayons dans les campagnes, & ſortant des profondes eaux de l'Océan paiſible en ſon cours, il montoit vers les cieux, lorſque les Grecs & les Troyens ſe rencontrent dans la plaine. Là on pouvoit à peine reconnoître les traits des morts. Après que l'onde a lavé le ſang & la pouſſière qui les défiguroient, ils les étendent ſur des chars, non ſans répandre des larmes amères. Mais le ſage Priam ne veut pas que l'on éclate en gémiſſemens & en ſanglots. Les Troyens, malgré leur douleur, entaſſent leurs morts dans un profond ſilence, allument le bûcher, & portent leurs pas vers Ilion. Les Grecs, pénétrés de la même douleur, entaſſent auſſi leurs morts, allument le bûcher, & reportent leurs pas vers la flotte. Le Soleil ne ſe montroit

Digitized by Google

pas tout entier, & la nuit oppoſoit encore au jour quelques ombres, lorſqu'une troupe choiſie de Grecs ſe raſſemble autour du bûcher ; ils dreſſent dans ce champ une tombe commune à tous ces morts. Ils élevent enſuite près de cette tombe la muraille & les hautes tours, défenſe de la flotte & de l'armée, font dans la muraille des portes ſolides, où paſſent librement les chars, & creuſant hors du mur un foſſé large, profond, ils y enfoncent de longs pieux. Tels étoient les travaux de ce peuple guerrier.

Les Immortels, aſſis auprès du Maître du Tonnerre, contemploient avec étonnement ce grand ouvrage. Le Dieu puiſſant des mers rompit le ſilence : » O Jupiter ! dit-il, quel mortel dans toute l'étendue de la terre nous conſultera déſormais, & implorera notre ſecours ? Ne voyez-vous point cette longue muraille que les Grecs ont élevée

devant leurs vaiſſeaux, & qu'ils ont munie d'un foſſé, ſans offrir aux Dieux d'illuſtres hécatombes ? La gloire de ce monument s'étendra dans tous les lieux où naît l'Aurore, & l'on ne parlera plus des ſuperbes remparts, qu'Apollon & moi bâtîmes pour Laomédon avec tant de travaux. «

» Quoi ! répondit d'un ton indigné le Dominateur des nuées, ce ſentiment vous convient-il à vous qui faites chanceler la terre, & dont la puiſſance eſt ſi étendue ? D'autres Divinités, qui ſont loin d'égaler votre force terrible, pourroient voir avec quelque crainte la naiſſance de cet ouvrage. Quant à vous, votre gloire durera dans tous les lieux que le Soleil éclaire. Auſſi-tôt que les Grecs rentreront avec leurs vaiſſeaux dans le ſein de leur patrie, renverſez ce rempart, & entraînez-le tout entier dans la mer ; & couvrant enſuite de vos ſables ce vaſte rivage, qu'il ne reſte plus

aucun veſtige de cette muraille immenſe des Grecs. «

Pendant cet entretien des Dieux, l'Aſtre du jour touche au bout de ſa courſe, & la muraille eſt achevée. Les Grecs égorgent les taureaux, & ils prennent leur repas dans leur tente. Au même tems arrive de Lemnos un grand nombre de vaiſſeaux chargés de vin : c'eſt Eunée, fils du Roi Jaſon & d'Hypſipyle, qui les envoie : il fait don aux Atrides de mille meſures de ce vin ; le reſte eſt acheté par les troupes. Les uns apportent de l'airain en échange ou du fer luiſant ; les autres donnent des peaux ou des bœufs ; les autres encore des eſclaves. Ils font les apprêts d'un joyeux feſtin, auquel les Grecs ornés de longues chevelures conſacrent toute la nuit, tandis que les Troyens & leurs Alliés le célebrent dans l'enceinte de la ville. Mais pendant toute la nuit Jupiter annonce les maux qu'il leur prépare, &

il fait gronder ſa foudre. Pâles de terreur, ils verſent le vin à terre; aucun d'eux n'oſe porter la coupe à ſes levres, avant d'offrir des libations au puiſſant fils de Saturne. Enfin ils ſe rendent à leurs couches, & jouiſſent des préſens du ſommeil.

CHANT HUITIÈME.

L'AURORE en robe de pourpre répandoit ſes rayons ſur toute la face de la terre, quand Jupiter, armé de ſa foudre, aſſembla les Dieux ſur le plus haut des ſommets nombreux de l'Olympe. Il parle, & tous l'écoutent en ſilence.

» Divinités de l'Olympe ! prêtez l'oreille à ma voix, & je vous ferai connoître ma volonté ſuprême ; qu'aucun de vous, ni Dieu, ni Déeſſe, ne tente de combattre mes ordres : mais ſoyez-y dociles, afin que je puiſſe ſans obſtacle accomplir promptement mes deſſeins. Celui qui s'écartera de la troupe céleſte pour ſecourir les Troyens ou les Grecs, ne rentrera dans l'Olympe que couvert de honte & de bleſſures, ou le ſaiſiſſant de ma main, je le précipiterai dans le

ténébreux Tartare, dans ces lieux reculés, abîmes profonds, munis de portes & d'un ſeuil de fer, autant au-deſſous de l'Empire des morts que le Ciel eſt au-deſſus de la Terre. Il ſaura que nul d'entre les Dieux n'égale ma puiſſance. Et pour vous en convaincre, je ferai deſcendre du ciel une chaîne d'or; & vous tous, Divinités réunies; eſſayez de la tirer à vous, ſuſpendus à cette chaîne; & vous ne réuſſirez point, quels que ſoient vos efforts, à ébranler ſur ſon trône Jupiter votre ſouverain Maître: mais ſi je m'en ſaiſis, j'enleve avec elle & la Terre & l'Océan, j'attache la chaîne au ſommet de l'Olympe; & tout l'Univers en ma préſence eſt ſuſpendu dans l'eſpace, tant je ſuis au-deſſus & des hommes & des Dieux.«

Il dit, & tous les Dieux frappés de ce diſcours, demeurent muets; il avoit parlé d'un ton terrible. Minerve rompant enfin le ſilence: » O notre pere!

dit-elle, fils de Saturne ! Maître des Immortels ! nous ſavons aſſez que votre puiſſance eſt invincible. Cependant nous déplorons avec amertume le malheur de ce peuple belliqueux, qui accomplit ſa fatale deſtinée, & touche maintenant à ſa ruine. Nous ne participerons point au combat, ſi vous l'ordonnez : mais nous inſpirerons aux Grecs quelques avis ſalutaires, pour qu'ils ne périſſent pas tous dans l'ardeur de votre courroux. «

» Raſſurez-vous, ma chere fille, lui répond avec un doux ſourire le Maître des nuées, je ne ſuis point animé d'un courroux ſi funeſte, & je veux toujours être pour vous un pere complaiſant. «

En diſant ces mots, il joint à ſon char ſes courſiers volans, à la corne d'airain, brillans de l'or de leur crinière. Il ſe couvre lui-même de vêtemens dont l'or éblouit, ſaiſit le fouet artiſtement travaillé, & formé du même métal, &

monte ſur ſon char. Il anime les courſiers qui, pleins d'ardeur, prennent un vol agile entre la Terre & le Ciel étoilé. Il touche à la montagne d'Ida, peuplée d'animaux ſauvages, & arroſée de nombreuſes fontaines, & arrive au haut du Gargare, où on lui conſacra un vaſte terrein & un autel toujours parfumé d'encens : là le pere des Dieux & des hommes arrête ſes courſiers, les détache du char, & les environne d'un épais nuage. Il s'aſſied ſur le ſommet le plus élevé de la montagne, triomphant de gloire, & porte ſes regards ſur les tours d'Ilion & ſur les vaiſſeaux des Grecs.

Les Grecs ſe hâtoient de prendre un léger repas dans leurs tentes, & de revêtir leurs armes. De leur côté les Troyens s'armoient dans la ville ; ils étoient moins nombreux, mais, contraints par une dure néceſſité, ils brûlent de combattre pour la défenſe de leurs femmes & de leurs enfans. Tou-

Digitized by Google

tes les portes s'ouvrent ; les guerriers ſortent en foule, les fantaſſins comme les chars ; il s'éleve un grand tumulte. Dès que les deux armées ſe rencontrent dans la plaine, étincelantes d'airain, elles confondent leurs écus, leurs lances, & leur fureur ; les boucliers courbés en voûte s'entreheurtent ; le tumulte redouble. Alors on entend à la fois & les cris de triomphe & les hurlemens & des vainqueurs & des mourans ; le ſang coule en longs ruiſſeaux dans la plaine. Tant que duroit l'Aurore, & que montoit l'Aſtre ſacré du jour, les deux partis lançoient leurs javelots avec un égal avantage, & des deux côtés l'on voyoit tomber le ſoldat : mais quand le Soleil arrive au milieu de la voûte céleſte, le Pere ſouverain déploie ſes balances d'or ; il met dans les baſſins les poids qui décident du long ſommeil du trépas, & des deſtinées des Troyens & des Grecs ; il prend la balance, & peſe

ces deſtinées : le malheur des Grecs ſe déclare ; leur baſſin deſcend & repoſe ſur la terre, tandis que celui des Troyens s'éleve & touche la voûte immenſe du ciel.

Alors Jupiter tonne avec grand bruit du haut de l'Ida, & lance ſur les Grecs ſa foudre enflammée. A cette vue, frappés d'étonnement, ils ſont tous en proie à la pâle terreur. Idoménée n'oſe garder ſon poſte, non plus qu'Agamemnon, ni même les deux Ajax, ces favoris de Mars. Neſtor, l'appui des Grecs, reſte ſeul au milieu du péril, non qu'il ait plus d'audace ; mais l'un de ſes courſiers eſt bleſſé d'une flêche que le beau Pâris lui a lancée au ſommet de la tête, où commence la crinière, & qui eſt un endroit mortel ; la flêche ayant pénétré dans le cerveau, l'animal rendu furieux par la douleur, ſe cabre, & jettant le déſordre parmi les autres courſiers, il ſe roule dans le ſable autour du fer cruel.

Le Vieillard, armé de ſon épée, s'efforçoit de couper les traits, lorſqu'un rapide char s'avance à travers la foule des vainqueurs, portant un guerrier formidable, le grand Hector. Neſtor touchoit en ce moment à ſon heure dernière, ſi Diomède n'eut auſſi-tôt vu ſon danger; il appelle Ulyſſe d'une voix terrible, & l'exhorte en ces mots: » Noble fils de Laërte ! Ulyſſe fécond en ruſes ! où fuyez-vous avec la multitude, & pourquoi tournez-vous le dos comme un lâche ? craignez de recevoir dans votre fuite une bleſſure flétriſſante: demeurez, & repouſſons loin du Vieillard cet adverſaire furieux. «

Il dit; mais Ulyſſe bien qu'endurci aux travaux, ne l'écoute point; il paſſe rapidement & court vers la flotte. Alors Diomède, quoique ſeul, ſe précipite au plus fort des dangers; il couvre de ſon char celui du fils de Nélée, & ces mots volent de ſes lèvres: » O Neſtor ! ces

jeunes guerriers vont vous accabler ; votre force eſt épuiſée, & vous ſuccombez ſous le poids de la vieilleſſe ; votre écuyer eſt foible ; vos chevaux ſont lents. Hâtez-vous de monter ſur mon char ; vous verrez quels ſont les chevaux de Tros, ravis par ma valeur au brave Enée, & comment ils ſont dreſſés à courir çà & là dans la campagne, à pourſuivre l'ennemi ou à l'éviter. Laiſſez le ſoin des vôtres à nos compagnons ; & nous, pouſſons ceux-ci contre les fiers Troyens ; & qu'Hector éprouve ſi cette lance n'eſt pas brûlante de fureur dans les mains de Diomède. «

Neſtor ſe rend à cet avis ; & leurs écuyers, Sthénélus plein de force & le vertueux Eurymédon prennent ſoin des chevaux du Roi de Pylos. Les deux chefs montent ſur l'autre char : Neſtor ſaiſit les éclatantes rênes, frappe les courſiers, & dans l'inſtant ils arrivent

près d'Hector. Le fils de Tydée lance ſa pique contre le héros qui couroit à leur rencontre ; il le manque, & perce le ſein de ſon écuyer Eniopée, fils du magnanime Thébéus, qui conduiſoit les courſiers de ce chef : il roule du char ; les courſiers impétueux reculent d'épouvante, il perd les forces & la vie. Une vive douleur pénètre le cœur d'Hector : mais bien qu'il regrette le compagnon de ſes travaux, il le laiſſe étendu ſur le ſable, & cherche des yeux quelque écuyer intrépide : ſes courſiers ne ſont pas long-tems ſans conducteur ; il apperçoit le rejetton d'Iphite, le brave Archeptoleme, & le faiſant monter ſur ſon char, remet les rênes entre ſes mains.

Alors on auroit vu de ſiniſtres malheurs & le plus affreux carnage, & les Troyens auroient été repouſſés dans Ilion comme de timides agneaux dans leur parc, ſi le pere des Dieux & des

hommes ne ſe fût à l'inſtant apperçu de ce péril ; il tonne avec fracas, & lance ſa foudre brûlante devant les chevaux de Diomède : le ſoufre embraſé fait jaillir dans les airs une flamme terrible. Saiſis d'effroi les chevaux s'abattent ſous le char ; les brillantes rênes échappent des mains de Neſtor ; ſon cœur eſt intimidé, & il dit à Diomède : » Fils de Tydée ! faites prendre la fuite à vos courſiers. Ne voyez-vous pas que Jupiter vous refuſe la victoire ? il couronne aujourd'hui les efforts de ce combattant ; une autre fois, ſi telle eſt ſa volonté, il nous fera triompher à notre tour. C'eſt en vain que l'homme le plus intrépide s'oppoſe aux loix de Jupiter, dont la puiſſance eſt ſouveraine. «

» Vieillard ! répondit le héros, la vérité regne dans toutes vos paroles ; mais une vive douleur trouble mon ame : Hector dira quelque jour au milieu de l'aſſemblée des Troyens ; le fils de Ty-

Digitized by Google

dée a fui devant moi juſques aux vaiſſeaux. Tel ſera ſon triomphe : puiſſé-je alors être englouti dans le ſein de la terre ! «

» Eh quoi ! fils du belliqueux Tydée ! reprit le Vieillard, que venez-vous de dire ? Quand même Hector vous prodigueroit les noms d'homme lâche & ſans cœur, les Troyens ne l'en croiroient pas, ni les Dardaniens, ni les femmes de tant de guerriers valeureux, que vous avez précipités dans le tombeau à la fleur de leur âge. «

En diſant ces mots il pouſſe les courſiers vers la foule des fuyards. Alors les Troyens & leur chef jettent, avec des cris éclatans, une grêle de javelots qui ſifflent dans les airs ; le grand Hector éleve une voix terrible : » Fils de Tydée ! les Grecs les plus vaillans t'accordoient dans leurs feſtins une place diſtinguée, une part honorable, & ils couronnoient ta coupe ; déſormais ils te couvriront

d'opprobre, puiſque tu es ſemblable à une femme. Va, cours à ta perte, fille timide ; ce n'eſt pas moi qui te permettrai d'eſcalader nos tours, ni d'emmener nos femmes dans tes vaiſſeaux ; tu recevras plutôt le trépas de ma main. «

A ce diſcours, Diomède balance ſi tournant ſon char, il n'ira pas combattre cet adverſaire. Trois fois il forme ce deſſein, & trois fois Jupiter tonne du mont Ida, & donne aux Troyens le ſignal de l'inconſtante victoire. Hector exhortant ſes troupes : » Troyens ! s'écrie-t-il, Lyciens ! & vous fiers Dardaniens ! compagnons, ſoyez hommes, ſouvenez-vous de votre valeur invincible. Je reconnois que Jupiter m'annonce le triomphe, & qu'il préſage aux Grecs leur ruine. Inſenſés ! ils ont bâti cette muraille, défenſe foible, mépriſable, qui ne les garantira point de mes coups : mes courſiers franchiront d'un

Digitized by Google

vol agile ce foſſé profond. Dès que je toucherai à la flotte, qu'on s'arme de feux ardens ; je la livrerai aux flammes, & j'exterminerai au milieu des vaiſſeaux les Grecs expirans dans des tourbillons de fumée. «

Il dit, & s'adreſſant à ſes courſiers, il les encourage en prononçant ces mots : » Xanthe ! Podarge ! Ethon, & vous généreux Lampus ! c'eſt maintenant que vous devez me payer de tous les ſoins que vous prodigue Andromaque, fille du magnanime Eetion, lorſqu'au retour des combats elle vous préſente le doux froment, & prépare par un agréable mêlange le vin dont vous vous abreuvez à votre gré, avant même que de ſonger à moi, ſon jeune époux. Courez & volez, pour que nous enlevions à Neſtor ſon bouclier dont la gloire parvient au ciel, & qui tout entier eſt d'or, & pour que nous arrachions au brave Diomède ſa cuiraſſe, ouvrage merveilleux de Vul-

cain. Si nous nous emparons de ces armes, j'eſpere que cette nuit même les Grecs s'enfuiront dans leurs vaiſſeaux rapides. «

Il parle d'un ton de triomphe. Junon frémit de courroux; elle s'agite ſur ſon trône, & fait trembler le vaſte Olympe. Puis s'adreſſant à Neptune : » O vous qui ébranlez la terre juſqu'en ſes fondemens ! Puiſſant Dieu des mers ! dit-elle, votre cœur ne gémit-il pas de la perte des Grecs, de ce peuple qui dans Aigues & dans Hélicé ne ceſſe de couvrir vos autels des plus riches offrandes ? ne devriez-vous pas deſirer qu'il fût victorieux ? Si nous tous qui le protégeons, nous voulions repouſſer les Troyens, & nous oppoſer à Jupiter ſans craindre le bruit de ſon tonnerre, ce Dieu, aſſis ſeul au ſommet de l'Ida, ſeroit bientôt en proie à la douleur. «

» Audacieuſe Junon ! répondit Neptune indigné, quelles paroles échappent

de votre bouche? Quant à moi, je ne conſens pas que nous combattions le fils de Saturne, dont le pouvoir eſt ſi ſupérieur à celui de tous les Immortels. « Ainſi parloient ces Divinités.

Cependant, du côté des Grecs, le terrain qui ſe trouvoit entre les vaiſſeaux & le foſſé du rempart, étoit rempli de chevaux & d'hommes armés, confondus & reſſerrés dans cet étroit eſpace. Hector, ſemblable au farouche Mars, les tenoit ainſi reſſerrés, quand Jupiter voulut le couvrir de gloire : & en ce moment, armé de feux, il eût conſumé les vaiſſeaux, ſi Junon n'eût inſpiré au fils d'Atrée, déjà plein d'ardeur, de ranimer promptement le courage des troupes. Il court vers les tentes des Grecs, ſa main faïſant éclater dans les airs ſa robe de pourpre. Il monte ſur le vaiſſeau d'Ulyſſe, qui, comme une énorme baleine, dominoit au milieu de la flotte, d'où ſa voix pouvoit ſe faire en-

tendre juſques dans la tente d'Ajax Télamonien & dans celle d'Achille, qui s'aſſurant en leur valeur & en la force de leurs bras, avoient placé leurs navires aux deux extrémités du camp : là il fait retentir ſa voix terrible. » Quelle honte ! s'écrie-t-il, ô Grecs ! opprobre de votre race, vous dont les dehors impoſent ! Que ſont devenues les bravades qui étoient dans notre bouche, lorſque nous nous diſions les plus valeureux des hommes ? A Lemnos, levant un front yvre d'un vain orgueil, vous nourriſſant de la chair des victimes, & portant à vos levres les coupes couronnées, chacun de vous ſe vantoit à haute voix de ſoutenir dans le combat l'effort de cent, même de deux cents Troyens ; & maintenant nous n'oſons affronter le ſeul Hector qui va réduire notre flotte en cendres ! Grand Jupiter ! as-tu jamais accablé de tant de diſgraces un Monarque élevé au-deſſus de tous les Rois,

& lui as-tu jamais ravi tant de gloire ? Cependant en voguant avec ma nombreuſe flotte vers ces bords au gré d'une fatale deſtinée, je n'ai point paſſé devant tes ſuperbes autels ſans les honorer ; il n'en eſt aucun ſur lequel je n'aye fait fumer la graiſſe des victimes, dans le deſir & l'eſpoir de renverſer l'orgueilleuſe Troye. Aujourd'hui je ne te demande que cette ſeule grace, ô Jupiter ! Sauve-nous ; favoriſe notre fuite, & ne permets pas que les Grecs ſoient exterminés par les Troyens. «

Le Pere des Dieux, touché des larmes d'Atride, conſent à ſauver l'armée, & ne veut point ſa perte entière. Auſſitôt il envoie un aigle, (le plus certain des Augures,) qui tenant dans ſes ſerres un faon, rejetton d'une biche légère, le laiſſe tomber ſur le magnifique autel de Jupiter, où les Grecs offroient un ſacrifice à ce Dieu, pere des Oracles. Comme ils voyent que cet biſeau leur

eſt envoyé par Jupiter, ils s'élancent avec plus de feu contre les Troyens, & ne ſongent qu'à combattre. Alors, dans cette grande armée, nul ne put ſe vanter d'avoir, avant Diomède, animé ſes chevaux ardens, franchi le foſſé, & couru à l'attaque; le premier de tous, il abat un Troyen muni d'une forte armure, Agélaüs, né de Phradmon; ce guerrier excitoit ſes courſiers à fuir, & tournoit ſon char, quand le fils de Tydée lui plongeant ſa pique dans le dos, lui perce la poitrine; il eſt précipité du char, & couvert de ſes armes retentiſſantes. Agamemnon & Ménélas ſuivent Diomède; ſur leurs pas volent les deux Ajax remplis d'une audace guerrière, Idoménée avec ſon écuyer Merion, ſemblable à l'homicide Mars, enfin le fils illuſtre d'Evemon Eurypyle, & Teucer, tendant ſon arc élaſtique. Il ſe tenoit derrière le bouclier de ſon frere Ajax; Ajax écartoit le bouclier,

Digitized by Google

& le jeune héros s'avançoit, portoit de tous côtés ſes regards, & tirant ſa flêche dans les rangs ennemis, bleſſoit ſa victime, qui tomboit & rendoit le dernier ſoupir ; lui, marchant en arrière, ſe retiroit auprès d'Ajax, comme un enfant ſe réfugie à côté de ſa mere, & ce guerrier le couvroit de ſon bouclier éclatant. Quel eſt le premier que le brave Teucer immole ? c'eſt Orſiloque. Il abat enſuite Ormène, ainſi qu'Opheleſte, Daitor, Chromius, le fier Lycophonte, Hamopaon, fils de Polyémonis, & Ménalippe ; il les couche tous les uns ſur les autres dans la pouſſière.

Agamemnon qui le voit, armé d'un arc redoutable, ſemer la mort dans les rangs Troyens, éprouve une vive ſatisfaction, & s'approchant du jeune guerrier : » Teucer que je chéris ! dit-il, digne Télamonien ! chef des troupes ! pourſuivez, & ſoyez, s'il ſe peut, le

ſalut des Grecs, & de votre pere Télamon, qui, bien qu'il vous ait eu d'un lit étranger, vous a élevé avec tant d'attention dans ſon palais; éloigné de ces lieux, qu'il participe à votre renommée. Quant à moi je vous promets, & cette parole eſt sûre, que ſi Jupiter & Minerve m'accordent la gloire de renverſer Ilion, vous recevrez après moi le prix le plus honorable; je vous donnerai ou un trépied, ou deux courſiers avec leur char, ou quelque captive ſoumiſe à votre lit. «

» Noble Atride ! répondit fierement Teucer, pourquoi m'animez-vous, tandis que je cours dans la carrière ? je combats ſans relâche autant que le permettent mes forces; & depuis que nous avons repouſſé l'ennemi vers Ilion, je ne ceſſe de l'épier, & d'abatre un grand nombre de combattans. J'ai déjà tiré huit longues flêches, qui toutes ſe ſont enfoncées dans le ſein de jeunes & vail-

lans guerriers : mais je ne puis bleſſer ce lion furieux.

Il dit, & décoche un autre dard contre Hector, brûlant de l'atteindre : mais le dard ſe détourne, perce le cœur du généreux Gorgythion, fils vaillant de Priam & de la belle Caſtianire que ce Roi conduiſit d'Æſyme à Troye pour l'épouſer, elle dont une Deéſſe n'eût pas dédaigné les charmes. Tel qu'un tendre pavot qui, dans un jardin, penche ſa tête, chargée de fruit & des roſées du Printems : tel le jeune Troyen, accablé du caſque, incline ſon front appeſanti. Teucer, obſtiné dans ſon deſſein, lance un troiſième dard contre Hector ; mais ſon attente eſt encore trompée ; le dard, détourné par Apollon, déchire le ſein d'Archeptoleme qui, écuyer audacieux d'Hector, voloit avec feu au combat ; il roule du char ; les ardens courſiers reculent ; il expire. La douleur trouble l'ame du fils de Priam ; mais,

bien qu'il regrette ſon compagnon, il le laiſſe couché ſur le ſable, & ordonne au frere d'Archeptoleme, Cébrion, qui ſe trouvoit près de lui, de ſaiſir les rênes : Cébrion obéit, dès qu'il a entendu cet ordre : le héros ſaute du char éblouiſſant, pouſſe des cris terribles, & prenant en main une roche, court à Teucer pour le terraſſer. Déjà le jeune combattant avoit pris de ſon carquois la flêche la plus acérée, & il la poſoit ſur la corde de l'arc, lorſque le bouillant Hector, au moment où Teucer tiroit la corde à lui, animé de rage, lui lance la roche, le frappe à l'os qui ſépare l'épaule du col & de la poitrine, endroit mortel, & il lui déchire un nerf ; le bras de Teucer eſt engourdi, le guerrier tombe ſur ſes genoux, & ſon arc échappe de ſa main. Ajax voyant la chute de ſon frere, ne l'abandonne point ; il vole à ſon ſecours, le couvre du bouclier, tandis que le fils d'Echius Méciſ-

thée & le noble Alaſtor, deux des plus chers compagnons de Teucer, le prennent dans leurs bras, & tranſportent vers les vaiſſeaux le guerrier qui pouſſe de longs gémiſſemens. Alors le Dieu de l'Olympe rallume le courage des Troyens; ils repouſſent encore les Grecs juſqu'à leur foſſé. Hector vole à la tête des ſiens, portant de tous côtés des regards étincelans de fureur.

Tel qu'un limier généreux qui ſe confiant en la légèreté de ſes pas, pourſuit un ſanglier féroce ou un lion, joint la ruſe à l'audace, obſerve d'un œil attentif tous les mouvemens de ſon adverſaire, s'il lui ſaiſira le flanc ou le dos: tel Hector ſe précipite derriere les Grecs, immolant toujours le dernier. Ils courent cependant: mais lorſqu'ils ont franchi pieux & foſſé, & jonché la terre de morts, ils s'arrêtent de pied ferme près de leurs vaiſſeaux, s'exhortent les uns les autres, & levant leurs bras vers

tous les Dieux, ils les implorent à haute voix. Hector pouſſe de toutes parts aux bords du foſſé ſes courſiers à la crinière ſuperbe; il a les yeux de la Gorgone ou de Mars armé du fer deſtructeur.

L'épouſe de Jupiter, attendrie à l'aſpect du ſort de ſon peuple, adreſſe promptement ces mots à Minerve : » Quoi ! Fille du Dieu de l'Egide ! n'irons-nous pas ſecourir les Grecs, & les ſauver du moins au moment de leur ruine ? ils touchent à ce deſtin malheureux, & vont périr par l'audace d'un ſeul homme. Hector ne met plus de bornes à ſa furie, & l'exerce par les plus affreux ravages. «

» Ce guerrier, repartit la fière Pallas, auroit depuis long-tems perdu le jour avec ſa fureur, & ſeroit tombé ſous les coups des Grecs, & réduit en poudre dans ſa terre natale ; mais mon pere s'abandonne à ſon aveugle courroux,

Digitized by Google

Divinité infléxible, ſouvent injuſte, qui s'oppoſe à l'impétuoſité de mon courage. Il ne ſe ſouvient plus combien de fois j'aſſiſtai ſon fils Hercule dans les travaux dont Euryſthée l'accabloit ; ce héros pouſſoit vers le ciel une voix lamentable ; Jupiter m'ordonnoit auſſi-tót de deſcendre à ſon ſecours. Ah ! ſi j'avois prévu le prix qu'on réſervoit à mes ſervices, lorſque ce même héros fut envoyé par ſon ennemi aux portes inébranlables des Enfers, pour enlever de l'Erebe le chien de l'affreux Pluton, il n'eût point échappé des eaux profondes du Styx. Maintenant Jupiter me hait ; Thétis eſt la ſeule Déeſſe dont il accomplit les deſſeins ; elle lui a baiſé les genoux, & a porté à ſon menton une main careſſante, le ſuppliant d'honorer Achille ce vainqueur des remparts : j'eſpere cependant de l'entendre quelque jour m'appeler encore ſa fille chérie. Mais vous, préparez notre char, tandis que

je vais dans le palais de Jupiter m'armer pour le combat; je veux ſavoir ſi le terrible Hector triomphera lorſque nous paroîtrons tout-à-coup dans les champs de la guerre. Je me flatte que quelqu'un des Troyens, étendu près des vaiſſeaux des Grecs, aſſouvira de ſa chair la faim vorace des vautours. «

Ainſi parla Minerve. Junon eſt docile à ſa voix. La vénérable Déeſſe, fille du grand Saturne, s'empreſſe de couvrir elle-même les divins courſiers de harnois d'or. Cependant la fille de Jupiter, Minerve fait couler à ſes pieds dans le palais de ſon pere le beau voile qu'elle a tiſſu de ſes mains, & revêtant la cuiraſſe du Dieu, moteur des nuées, elle s'arme pour les déplorables combats. Elle monte ſur le char de lumière, & prend dans ſa main cette forte, peſante & énorme lance, dont elle renverſe des bataillons de héros, contre leſquels elle entre en courroux, fille d'un pere in-

vincible. Junon ſe hâte de frapper les courſiers : les portes des cieux mugiſſent, en s'ouvrant d'elles-mêmes, ces portes que gardent les Heures, auxquelles le ciel immenſe & l'Olympe ont été confiés, ſoit pour écarter ou amener la barrière des épais nuages : c'eſt à travers ces portes que les Déeſſes pouſſent les courſiers preſſés de l'aiguillon. Le Pere des Dieux voit des ſommets de l'Ida leur entrepriſe téméraire ; ſon courroux s'enflamme, & il anime Iris aux ailes d'or à leur porter auſſi-tôt ſes ordres. » Va, cours, prompte Iris ! oblige-les à retourner en arrière, & défends-leur de paroître en ma préſence, de tenter un combat trop inégal. Je le dis, ma voix eſt l'arrêt des deſtins, je frapperai leurs courſiers rapides, & ils chancelleront devant leur char ; je les précipiterai elles-mêmes du haut de ce char, & le ferai voler en éclats ; dix années entières ne pourront effacer l'em-

preinte que leur aura laiſſé ma foudre. Minerve ſaura qu'elle combat ſon pere. Quant à Junon, je ſuis moins courroucé contr'elle, & je reconnois ici l'audace avec laquelle elle traverſe tous mes deſſeins. «

Il dit. Iris, auſſi impétueuſe que la tempête, part, chargée de cet ordre, s'élance du mont Ida dans les cieux, & rencontrant les Déeſſes aux portes de l'Olympe coupé de nombreux vallons, elle arrête leur char, & leur rapporte les paroles de Jupiter. » Où courez-vous ? quelle fureur agite votre ſein ? Le fils de Saturne ne permet pas que l'on ſecoure les Grecs. Voici la peine qui vous attend, s'il accomplit ſa menace terrible. Il frappera vos courſiers rapides, & ils chancelleront devant votre char; il vous précipitera vous-mêmes du haut de ce char, & le fera voler en éclats; dix années entières ne pourront effacer l'empreinte que vous aura laiſſé ſa foudre.

Vous ſaurez, Minerve, que vous combattez votre pere. Quant à Junon, il eſt moins courroucé contre elle, & il reconnoît ici la témérité avec laquelle elle traverſe tous ſes deſſeins. Mais vous, vous pouſſez l'audace juſqu'à l'excès le plus effréné, s'il eſt vrai que vous oſiez lever contre Jupiter votre lance formidable. «

La légère Iris s'envole. Alors Junon s'adreſſant à Minerve: » Déeſſe! dit-elle, je ne veux point que, pour l'amour des mortels, nous entrions en lice avec Jupiter: laiſſons-les périr ou triompher au gré de leur deſtinée; & que ce Dieu, livré tout entier à ſes deſſeins, décide, ſelon ſon équité, du ſort des Troyens & des Grecs. « En diſant ces mots elle tourne ſon char. Les Heures dételent les divins courſiers, les attachent devant la crêche pleine d'ambroiſie, & inclinent le char contre le mur éclatant. Les deux Déeſſes vont s'aſſeoir, parmi la

troupe des Dieux, ſur leurs trônes d'or, le cœur dévoré de triſteſſe.

En ce moment Jupiter, pere des Immortels, pouſſe de l'Ida vers l'Olympe ſon char roulant, & parvient aux demeures céleſtes. Neptune dételle les courſiers, & plaçant le char ſur un lieu éminent qui lui ſert de baſe, il le couvre d'un voile. Le Dieu bruyant de la foudre s'aſſied ſur ſon trône d'or, & le vaſte Olympe s'ébranle ſous ſes pieds. Junon & Pallas ſe tenoient à l'écart loin de Jupiter, & s'obſtinoient à ne lui point adreſſer la parole. Il s'apperçut de leur confuſion, & leur dit :

» Quelle eſt, ô Junon & Pallas, la douleur qui vous ronge ? Sans livrer de longs combats, vous avez exterminé les Troyens, objets éternels de votre haine. Sachez, telle eſt ma force invincible, que les efforts de tout l'Olympe n'auroient pu ébranler mes deſſeins. Un tremblement s'eſt emparé de vos

membres, avant de voir le champ du combat, avant d'éprouver les redoutables effets de ma colere. Je le dis, & rien n'eût révoqué cet arrêt ; ſi vous aviez été atteintes de ma foudre, vous ne ſeriez jamais retournées avec votre char dans l'Olympe, demeure des Immortels. «

A ce diſcours les deux Déeſſes gémiſſent en ſecret, & aſſiſes l'une à côté de l'autre, elles méditent la perte d'Ilion : Minerve ne profere pas une parole, encore qu'elle ſoit en proye au courroux le plus terrible : mais Junon ne le renferme pas en ſon ſein. » Fils impérieux de Saturne ! dit-elle, quel diſcours échappe de votre bouche ? Nous ſavons aſſez que votre puiſſance eſt formidable. Cependant nous déplorons vivement le malheur de ce peuple guerrier qui accomplit ſa fatale deſtinée & touche maintenant à ſa ruine. Nous nous abſtiendrons de combattre, puiſque vous

l'exigez avec une autorité ſi abſolue ; mais je vous déclare hautement que nous avons réſolu d'inſpirer aux Grecs quelques conſeils ſalutaires, pour qu'ils ne périſſent pas tous, victimes de votre injuſte fureur. «

» Dès l'Aurore, répondit le Maître des nuées, vous verrez ſi vous le voulez, fiere Junon ! le fils terrible de Saturne ſemer encore plus de carnage dans l'armée nombreuſe & vaillante des Grecs. Car Hector ne ceſſera de les pourſuivre, que l'agile fils de Pélée ne prenne les armes, le jour où reſſerrés dans un eſpace étroit, ils combattront auprès de leurs vaiſſeaux, pour le corps de Patrocle. Tel eſt l'arrêt des deſtins. Je mépriſe votre courroux, duſſiez-vous aller aux extrémités de la terre & des mers, dans ces lieux où ſont relégués Japet & Saturne, privés à jamais de la lumiere de l'Aſtre qui marche dans les cieux, & de la fraîcheur du Zéphyr ;

& environnés du profond Tartare ; duſſiez-vous dans votre courſe errante ſoulever tout cet empire, je m'inquiéte peu de votre rage, & n'ignore pas que rien ne peut égaler votre audace. « Il dit. Junon garde un morne ſilence.

L'Aſtre radieux du jour ſe précipite au ſein de l'Océan, tirant un voile ténébreux ſur la terre féconde. Les Troyens voyent à regret diſparoître le Soleil ; mais les Grecs ſe réjouiſſent à l'arrivée des noires Ombres qu'ils ont ſi ardemment deſirées.

Cependant le victorieux Hector conduit les chefs loin des vaiſſeaux, & tient un Conſeil près des gouffres du Scamandre, dans un endroit non ſouillé de ſang & de cadavres. Les chefs deſcendent de leurs chars pour écouter le diſcours que va leur adreſſer Hector, favori de Jupiter : il a dans ſa main ſa pique de onze coudées, dont la pointe d'airain, entourée d'un anneau d'or,

jette de vives étincelles. Appuyé ſur cette pique : » Troyens, Dardaniens, & vous Alliés ! dit-il plein de feu, j'eſpérois d'anéantir en ce moment la flotte & toute l'armée des Grecs, & de retourner en triomphe dans l'orageux Ilion ; mais les ténèbres ſont ſurvenues, & ce ſont elles qui ont ſauvé leurs vaiſſeaux & leurs guerriers, repouſſés juſques aux bords de la mer. Cédons à la ſombre nuit, & ſongeons à rafraîchir les troupes : dételez les courſiers, & donnez-leur de la pâture. «Amenez promptement de la ville les bœufs, les gras agneaux ; apportez de vos demeures le pain & la douce liqueur du vin, & raſſemblez beaucoup de bois, afin que nous allumions pendant toute la nuit & juſqu'à l'arrivée de l'Aurore matinale un grand nombre de feux dont l'éclat frappe la voûte céleſte, de peur que les Grecs, à la faveur des ténèbres, ne ſe hâtent de fuir ſur le dos

immenſe des mers. Que du moins ils ne montent pas tranquillement dans leurs vaiſſeaux ; mais qu'atteints de nos flêches & de nos lances en ſe précipitant loin du rivage, pluſieurs d'entr'eux ayent à panſer leurs bleſſures au ſein de leurs foyers, pour que leurs concitoyens tremblent déſormais d'apporter chez les Troyens valeureux le funeſte fléau de la guerre. Et afin de mettre la ville à l'abri de toute ſurpriſe, tandis qu'elle eſt dénuée de guerriers, que des hérauts, aimés de Jupiter, aillent dans Troye ordonner aux enfans à peine entrés dans l'adoleſcence & aux vieillards, malgré leurs tempes blanchies, de veiller autour de ces murs bâtis par les Dieux ; que les femmes allument de grands feux dans leurs demeures, & que chacun ſoit vigilant. Ce ſont là mes ordres, magnanimes Troyens, & j'ai ſongé à tout ce que demande notre ſureté préſente : demain je ferai con-

hoître à nos troupes ce que j'attends de leur valeur. Secouru de Jupiter & des autres Dieux, je me flatte de purger nos bords de ces dogues pleins de rage, conduits ici par un deſtin fatal dans de ſombres vaiſſeaux. Soyons durant la nuit attentifs à notre défenſe : dès les premiers rayons du jour, paroiſſons en armes, excitons près des vaiſſeaux un combat horrible. Nous verrons ſi le redoutable Diomède me repouſſera loin du rivage juſqu'à nos murs, ou ſi l'immolant de ce fer, j'emporterai ſes dépouilles ſanglantes. Cette journée fera éclater ſon courage, s'il ſoutient l'aſſaut de ma lance : mais j'eſpere qu'étant bleſſé des premiers, il ſera étendu dans la poudre au milieu d'un grand nombre de ſes compagnons, avant que le Soleil ſoit avancé dans ſon cours. Oui, ce jour ſera funeſte aux Grecs : que ne ſuis-je auſſi aſſuré d'être immortel, exemt pour jamais de la vieilleſſe, &

d'être honoré comme Minerve & Apollon ! «

Ainſi parle Hector ; & les Troyens font retentir ces lieux de leurs acclamations. Auſſi-tôt ils détellent les chevaux couverts de ſueur, & chacun les attache avec de fortes courroyes derriere ſon char. Ils amenent promptement de la ville les bœufs, les gras agneaux, apportent de leurs maiſons le pain & la douce liqueur du vin, & raſſemblent beaucoup de bois : les vents élevent juſques aux cieux des tourbillons de fumée.

Les Troyens, animés d'un orgueilleux eſpoir, paſſent toute la nuit ſous les armes, à la lueur des feux dont la plaine eſt éclairée. Ainſi que brille dans le ciel le magnifique cortége des étoiles autour de la Lune éclatante, quand l'air n'eſt point agité par les vents, que tous les côteaux, les ſommets des montagnes & les forêts ſe montrent à découv-

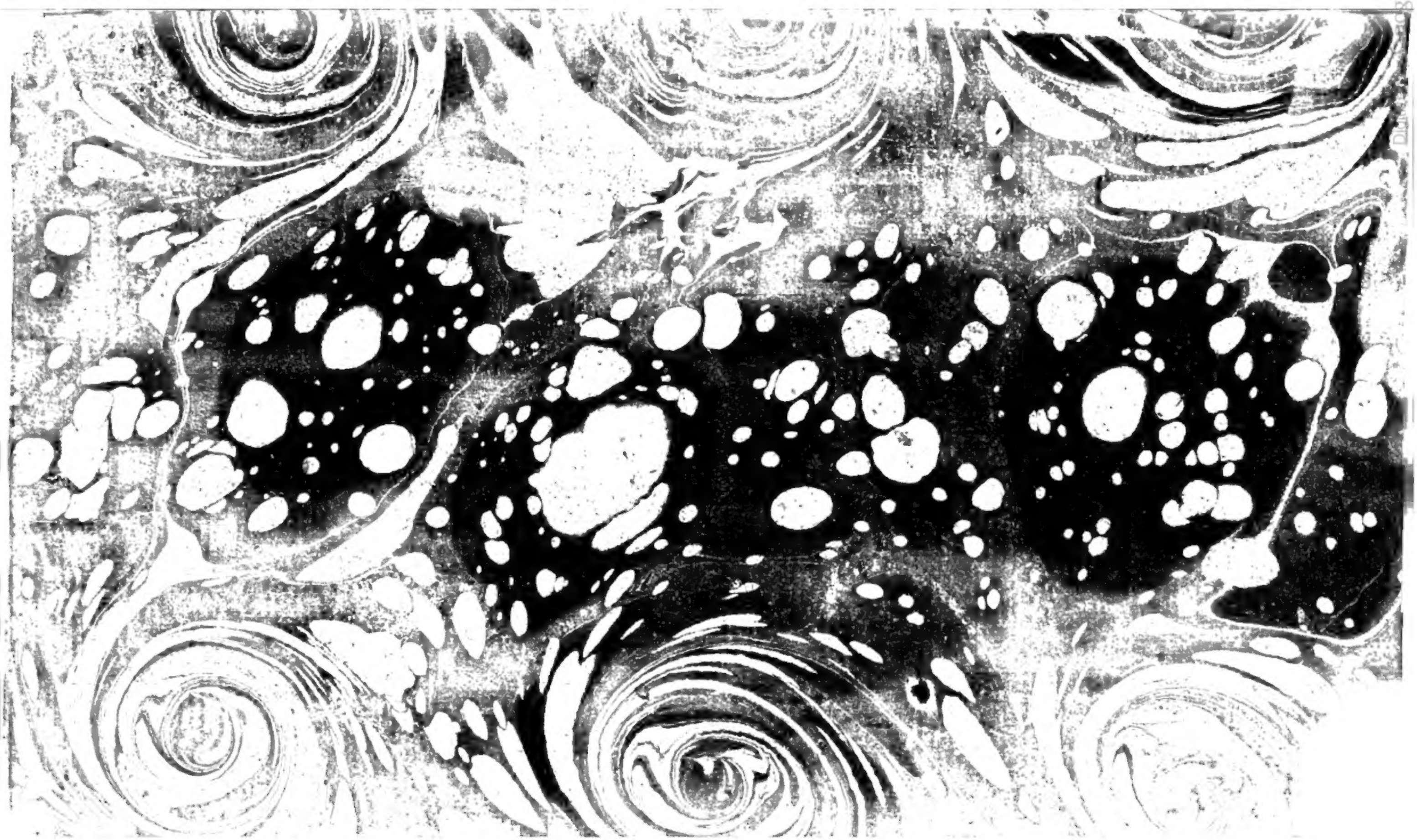
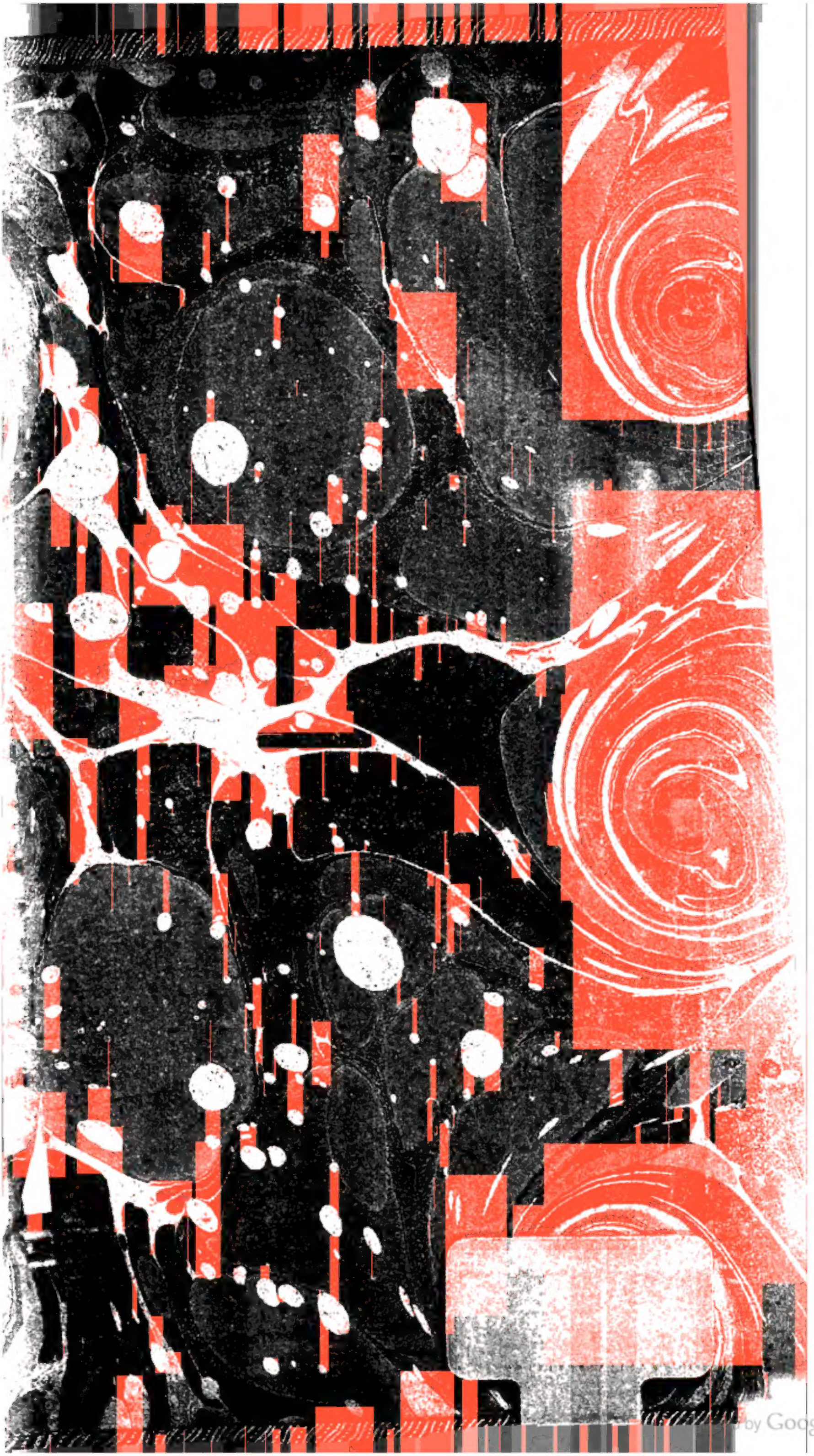
vert, & que la voûte éthérée déchirant ſon voile & ouvrant un champ immenſe, tous les aſtres rayonnent ; le cœur du Berger eſt enchanté : tels les feux nombreux, allumés par les Troyens, brillent devant Ilion, entre les vaiſſeaux & les rives du Xanthe. Mille feux brillent dans la plaine ; autour de chaque flambeau ſont aſſis cinquante guerriers, éclairés par la flamme ardente, tandis que les courſiers paiſſent l'orge & la blanche avoine, debout près de leurs chars, attendant que l'Aurore monte ſur ſon trône ſuperbe.

Fin du premier Volume.

650471

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google